Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://archive.org/details/campagnedesaustr00beau

L'ARCHIDUC CHARLES.

CAMPAGNE

DES

AUSTRO-RUSSES EN ITALIE

EN 1799.

Avec

cartes militaires, plans de siéges et de batailles coloriés, accompagnés de notices et de remarques historiques et critiques, auxquelles on a joint un précis de la vie du Feld-Maréchal Suworow jusqu'à son arrivée en Italie.

PREMIER CAHIER.

Contenant 4 plans de siéges et batailles.

NOUVELLE EDITION.

A LEIPSIC

CHEZ J. C. HINRICHS.

1801.

945.08
C15
1801

15 Je 32

CAMPAGNE

DES AUSTRO-RUSSES EN ITALIE

BATAILLE DE CASSANO.

41) L'armée française ayant été forcée de se retirer derrière l'Adda concentra ses principales forces près de Cassano. Moreau, qui venoit de succéder à Scherer dans le commandement de l'armée, établit son quatier-général à Inzago (voyez le plan No. I.); deux divisions de son armée, (celle de Victor et celle de Grenier) y étoient postees; ces 2 divisions dont le front étoit couvert par l'Adda et le canal de Martesana, avoient leur gauche appuyée au village de Concesa et leur droite au coude ou retour que fait le canal pour se diriger sur Milan. Au de là de ce coude et sur la droite de l'infanterie étoit une grande partie de la cavalerie française couverte par l'Adda et le canal ou Aqueduc de Cassano à Marignano. Une partie de la division de Serrurier étoit postée derrière Trezzo, le reste de cette division gardoit le haut Adda jusqu'à Lecco.

Les français qui avoient précédemment fortifié le château de Cassano, se retranchèrent de tous côtés sur la rive droite de l'Adda, et hérissèrent de batteries les bords escarpés de cette rivière, après en avoir détruit tous les ponts. Ils construisirent aussi une forte tête de pont sur la rive gauche en avant du pont de Cassano; ils détruisirent en outre le pont qui étoit en déça sur le canal de Ritorto, sur le bord duquel ils placèrent une nombreuse infanterie couverte par des redoutes, des batteries et des retranchements.

L'armée Austro - Russe s'avança sur trois colonnes vers l'Adda; la colonne de droite ayant passé la Brembana à Ponte S. Pietro, se divisa en deux corps; le premier, commandé par le général de Rosenberg, marcha sur Lecco; le second, commandé par le général Wuckasowich, se porta devant Brivio. La seconde colonne, composée des divisions des F. M. L. Ott et Zoph, ayant aussi passé à Ponte S. Pietro, vint camper derrière le village de Gervasso. La troisième colonne, commandée par le général de cavalerie Melas, suivit la grande route par Treviglio et fut camper vis-à-vis Cassano. Toutes les troupes étant arrivées sur ces points le 26 Avril à 9 heures du soir, le feld - maréchal comte de Suworow établit son quartier-général à Treviglio, et résolut d'attaquer l'ennemi le lendemain. En conséquence de cette résolution, le général Wuckasowich passa dans la nuit l'Adda près de Brivio, sur un pont volant ruiné par l'ennemi, mais qui fut promptement réparé; il prit une position avantageuse sur la rive droite autour du village de Brivio avec 4 bataillons, 2 escadrons et 4 canons.

La division du feld - maréchal lieutenant Ott eut ordre de passer l'Adda sous Trezzo; d'abord il parut impossible de jeter un pont de bateaux, de ce côté, à cause de la pente escarpée de la montagne, des sinuosités fréquentes du fleuve et aussi parce que les chemins pour en approcher étoient impratiquables; mais le quartier-maître général marquis de Chasteler ayant été reconnoître lui - même le terrain, résolut de surmonter tous ces obstacles, avec le secours du quatrième bataillon du Banat et de celui de chasseurs d'Aspres, dont le colonel s'étoit offert à faire transporter les pontons à force de bras jusqu'au bas de la montagne.

De minuit à 5 heures du matin, tous les pontons et poutres furent heureusement transportés. Trente chasseurs du corps d'Aspres et 56 volontaires de Nadasty

furent transportés sur des bateaux à l'autre rive, et ils restèrent tranquilles au pied du rocher escarpé sur lequel est bâti le château de Trezzo. A cinq heures et demie le pont étant achevé, (sans que les français en eussent connoissance) le major Rezzer passa l'Adda avec 6 compagnies du corps des chasseurs d'Aspres et un régiment de cosaques. Un bataillon de Nadasty, 2 bataillons d'Esterhazi et le quatrième bataillon du Bannat, sous les ordres du colonel Bideskuty qui commandoit comme brigadier, passèrent aussi le fleuve pour attaquer les français postes derrière Trezzo.

Les quatre bataillons les attaquèrent en flanc et les quatre escadrons de cosaques les tournèrent pour les prendre à dos, tandis que le cinquième escadron se portoit en avant pour éclairer le pays, et que la plus grande partie des chasseurs observoient le village de Concesa. Les français subitement et vigoureusement attaqués à l'arme blanche furent chassés jusqu'au village de Pozzo.

Dans ces entrefaites, la brigade du colonel Bideskuty fut suivie du régiment de hussards de l'Archiduc Joseph, de deux régiments de cosaques et du reste de la division du F. M. L. Ott.

Moreau, qui avoit été informé du passage de Wuckasowich à Brivio, avoit envoyé la division de Grenier pour le combattre et le repousser au delà du fleuve; cette division, qui avoit pris le chemin de Milan à Brivio, débouchant du village de Vaprio, se rencontra avec la division du F. M. L. Ott qui poursuivoit cette partie de la division de Serrurier, qui fuyoit vers Pozzo; alors commença un combat d'infanterie très - opiniâtre et des plus meurtriers. (Voyez le plan additionel No. 2.) Les français ayant leur droite appuyée au village de Vaprio, où ils avoient postée de l'infanterie, la cavalerie Austro - Russe ne pouvoit les attaquer de ce côté; leur aile gauche ne parut qu'un instant sans appui, car la troupe de Serrurier s'étant ralíée à Pozzo, et Grenier ayant reçu des renforts de la division de Victor, les français, supérieurs en nombre, tournèrent la droite des Austro - Russes. Déjà le bataillon de Bannat étoit repoussé et le reste de l'aile droite alloit être culbuté, lorsque le quartier - maître général de Chasteler conduisit contre l'ennemi les deux bataillons de grénadiers de Pers et Stentsch qui formoient la tête de la division de Zoph, et qui venoient d'arriver.

Le bataillon de Pers attaqua de front et éprouva une perte considérable. Le bataillon de Stentsch avec deux escadrons de hussards de l'Archiduc Joseph sous les ordres du capitaine Kirchner, conduits par le premier-lieutenant comte de Bokarmé, du corps du génie, se portèrent plus en avant, tombèrent tambour battant sur le flanc de l'ennemie, et le culbutèrent. Les hussards enfoncèrent aussi l'ennemi, sabrèrent 200 hommes et firent 300 prisonniers. Le village de Pozzo fut pris à la baïonette.

Sur ces entrefaites, les français reçurent des renforts de cavalerie qui s'avancèrent du chemin qui conduit de Vaprio à Milan. Les troupes impériales attaquèrent de nouveau: le major Rezer avec le bataillon de Nadasty s'empara de Vaprio, et fit 200 prisonniers. Les cosaques de leur côté, avec cette valeur qui caractérise les troupes russes, chargèrent, avec la lance basse, la cavalerie française qui, plus nombreuse et supérieurement mieux montée, fut culbutée, mise en fuite et poursuivie jusque près de Gorgonzollo; on leur fit un grand nombre de prisonniers parmi lesquels étoient le général Becker et 30 officiers blessés.

Le général Melas de son côté (voyez le plan No. I.) s'avança sur Cassano, fit canonner avec des pièces de 12 et des obusiers les retranchements et les batteries au delà du canal du Ritorto; et l'ennemi s'étant retiré, il fit jeter un pont sur ce large et difficile canal. Le premier-lieutenant comte Kinsky, du corps des Pionniers, acheva ce pont malgré la canonnade très-vive de l'ennemi. Le général Melas fit aussi-tôt avancer le régiment de Reisky contre la tête de pont (voyez leur mouvement et position d'attaque ponctués) et on s'en rendit maître, ainsi que de trois canons, avec tant de rapidité, que le pont de l'Adda, auquel les français avoit déjà mis le feu, fut sauvé par les impériaux. Le général Melas fit ensuite passer l'Adda à toute sa colonne, le même soir il s'avança jusqu'à Gorgonzollo, et le lendemain l'Armée Autsro-Russe entra dans Milan.

La perte des Austro-Russes fut de 246 hommee et 105 chevaux tués, 768 hommes et 150 chevaux blessés, 307 hommes et 28 chevaux égarés. Total 1321 hommes et 283 chevaux mis hors de combat. Le régiment de hussards de l'Archiduc Joseph, qui s'est distingué d'une manière si éminente et a tant contribué au succès

de cette journée, a perdu seul, 153 hommes et 170 chevaux, tant tués que blessés. La perte des français fut beaucoup plus considérable, on leur fit environ 1400 prisonniers et on s'empara de leur camp. Outre les trois canons pris dans la tête de pont, on prit encore dans Cassano 10 autres canons et un obusier, ainsi qu'un grand magazin de vivres et de munitions.

Cette bataille fut la quarante - unième victoire de Suworow, et la première qu'il livra aux français. Elle décida du sort du Milanois, et de la Republique Cisalpine, que les français durent abandonner précipitamment, après la perte de cette bataille; elle étoit également la première à laquelle Moreau commandoit comme général en chef en Italie.

Remarques. Il paroît que Moreau n'avoit placé la majeure partie de sa cavalerie sur sa droite que pour la porter plus promptement vers le bas - Adda, si l'ennemi parvenoit à passer cette rivière de ce côté. D'ailleurs, sa cavalerie dans cette position, se trouvoit plus au centre de sa ligne de défense qui s'étendoit depuis Lecco jusqu'au de - là de Pizzighetone. *)

En voyant les Austro - Russes effectuer leur passage sur différents points du haut - Adda, et particulièrement sous Trezzo, sans résistance de la part des français et même sans en être apperçus, on pourroit croire que Moreau n'avoit pas mis assez de troupes sur cette partie, ou qu'elles étoient mal distribuées, ou enfin que le service s'y est fait avec une négligence d'autant plus condamnable qu'elle a été cause de tous les malheurs de cette journée.

En considérant les difficultés qu'on avoit à surmonter pour attaquer le centre de l'armée française vers Cassano et Canonica on dira peut - être que Moreau, y avoit

---

*) On ne peut bien juger de l'importance des diverses positions des armées, de leurs marches et de leurs autres opérations en Italie qu'à l'aide des cartes militaires sur lesquelles elles sont marquées. Le Premier cahier en contient plusieurs de cette espèce avec une rélation de toute la campagne.

réuni trop de troupes et qu'il auroit dû employer une partie de la division Grenier à la garde du haut Adda; Mais l'on doit considérer que Moreau a pu avoir plus d'inquiétude pour sa droite que pour sa gauche, et que d'ailleurs dans l'incertitude du point où se feroit l'attaque il devoit avoir près de lui des forces suffisantes pour porter du secours aux poins attaqués, ainsi qu'il l'a fait vers Brivio. Depuis Concesa jusqu'à Lecco il y a environ dix milles d'Italie. La division Serrurier et quelques autres troupes (qui en totalité faisoient au moins 12 Bataillons) étoit chargée de la défense de cet espace et pouvoit y suffire. Il est possible que ces forces aient été mal réparties, mais ce qui paroît incontestable, c'est que la troupe derrière Trezzo a négligé de placer des piquets aux bas de gorges pour en garder les issues et surveiller les rives voisines, ou que quelques-uns de ces piquets ont manqué à leur devoir. *)

**) En 1705 l'armée française commandée par le Duc de Vendôme, occupoit la même position à Cassano et y fut attaquée infructueusement par les Alliés sous les ordres du prince Eugène, qui ne put parvenir à faire jeter un pont sur aucun point du haut-Adda, ayant trouvé partout des troupes vigilantes qui opposèrent la plus vive résistance aux tentatives des impériaux. Le prince Eugène avoit une armée à peu-près aussi forte que celle du Maréchal Suworow et Vendôme n'avoit pas plus de troupes que Moreau.

BA-

BATAILLE DE VERDERIO.

DISPOSITION DU GENERAL SERRURIER.

Le general français Serrurier, étoit à Lecco avec une partie de sa division; il y fut attaqué le 26 Avril par les troupes russes; le prince Pangrazian, commandant des chasseurs, soutenu par deux bataillons de grenadiers repoussa les français jusqu'au pont, malgré la position avantageuse qu'ils occupoient en avant. Les français avoient construit à Lecco une forte tête de pont: elle fut attaquée et emportée par les Russes qui y prirent deux pièces de canon. Le général Serrurier forcé d'abandonner Lecco et Imbersago se retira avec une grande partie de sa division et un corps de Piémontois à Verderio où il se retrancha fortement. (Voyez le plan No. 3.) Trois bataillons avec 6 pièces de canon étoient postés à l'entrée du camp, défendu de droite et de gauche, par deux batteries, chacune garnie de 2 canons: deux autres batteries ou petites redoutes basses étoient construites quelques pas en avant. Ces batteries se flanquoient mutuellement. Deux autres batteries se trouvoient sur le bord de la rivière et une troisième sur le bord du ruisseau, défendue en outre par deux petites flèches, et les deux ponts du ruisseau étoient couverts par deux têtes de ponts. Deux bataillons étoient postés derrière le ruisseau, et un troisième sur le bord de la rivière; la cavalerie étoit campée près des jardins de Verderio et le reste de la troupe distribuée dans les batteries et autres ouvrages, derrière les haies et dans

les maisons. Au moyen de cette disposition ce poste étoit devenu une espèce de forteresse.

D'abord, les 3 bataillons de l'entrée du camp devoient se porter avec leur artillerie dans l'alignement des deux premières redoutes basses, où les 4 pièces des deux premières batteries devoient être placées. Les trois bataillons forcés sur cette première ligne, devoient se reformer à la seconde; forcés encore à celle-ci, ces deux bataillons, joints au premier posté près du ruisseau, devoient se former en bataille sur la ligne tirée de la batterie du ruisseau á la première batterie de la rivière (Ces diverses lignes d'alignement et de raliement sont marquées par des lignes ponctuées sur le plan 3. *) comme toutes ces batteries se flanquoient mutuellement, les troupes, dans chacune de ces trois positions formoient pour ainsi dire, une espèce de courtine qu'on ne pouvoit aborder sans être foudroyé par les deux flancs et se trouver entre trois feux. La cavalerie devoit se porter près de la première batterie de la rivière pour soutenir l'infanterie de l'entrée du camp, si l'ennemi parvenoit à pénétrer.

Les 4 bataillons forcés en troisième ligne, devoient se reformer ainsi qu'il est marqué sur le plan 4, en sorte que les 4 bataillons avec les 4 escadrons formassent

*) Ces lignes, les deux premières surtout, nous paroissent un peu serrées, nous croyons que les 3 bataillons forcés à la première ne pouvoient se ralier que difficilement à la seconde si on les suivoit vivement la baïonnette dans les reins. En pareille circonstance nous conseillerions de faire tracer, par des sillons, sur le terrain, les lignes de raliement ici ponctuées; et marquer même, l'emplacement que chaque corps devroit occuper; ainsi que nous l'avons ponctué sur le plan 4. Il nous paroît aussi qu'il seroit bien de construire de petits redans vis-à-vis chaque intervalle des bataillons, soit pour couvrir leur artillerie ou pour mieux flanquer leurs fronts. Ces redans faciliteroient en outre la manoeuvre rétrograde des bataillons, qui pourroit se faire en échiquier sans crainte pour leurs flancs. Nous savons que des travaux multipliés ne sont pas toujours d'une exécution possible pour des soldats fatigués, qui n'ont que peu de tems pour se fortifier, et qui s'attendant à être attaqués de moment à autre doivent conserver leurs forces pour soutenir le combat. En pareil cas on pourroit prendre dans les villages voisins autant de bandes de paysans qu'il y auroit de redoutes, batteries ou autres ouvrages à construire; donner une récompense à la bande qui auroit la première fini sa besogne et punir celle qui seroit la dernière.

un angle rentrant que l'ennemi ne put attaquer sans s'exposer au terrible effet d'un grand feu croisé.

ATTAQUE.

Le général Wuckasowich, qui marchoit sur Como, ayant été informé que Serrurier se retranchoit à Verderio, s'y porta pour l'attaquer et arriva en présence de l'ennemi le 28 dans l'après midi. Wuckasowich divisa sa troupe en trois parties, et attaqua Serrurier de trois côtés: le combat fut très meurtrier, il y eut beaucoup de monde tué de part et d'autre, et les impériaux furent repoussés.

Les français ayant baissé l'écluse du moulin, le ruisseau croissoit à vue d'oeil, se débordoit et devenoit par sa largeur, comme par sa profondeur une barrière insurmontable. L'attaque de front ne pouvoit être qu'extrêmement meurtrière pour l'infanterie, vu les diverses manoeuvres de ralliement des français dont nous avons parlé précédamment. Wuckasowich se détermina donc à faire attaquer l'entrée du camp par sa cavalerie dont la repidité ne devoit pas laisser aux français le temps de se reconnoitre.

Après avoir disposé sa cavalerie pour la charge, avant de l'ordonner il fit les dispositions suivantes. L'artillerie du centre fut placée en A et B pour canonner l'ennemi en attendant le moment de l'attaque. Ces deux batteries, par des décharges générales faites en même - temps et dirigées successivement sur chacun des trois bataillons devoient les mettre en désordre. Deux bataillons en échelons le long du ruisseau et de la rivière devoient assaillir les redoutes et les batteries au moment ou la cavalerie franchiroit leur intervalle.

Pour tenir les forces de l'ennemi divisées, l'obliger à faire face par - tout et pouvoir même emporter ce poste d'un côté ou de l'autre, on renouvella les autres attaques de la manière exprimée sur le plan 4. Les batteries C et D battoient par les deux flancs et enfiloient l'infanterie française qui défendoit l'entrée du camp. Un bataillon s'avançant vers la rivière faisoit mine de vouloir en tenter le passage pour attaquer la batterie, tandis qu'un autre bataillon menaçoit Verderio par la même démonstration, le canonnoit de ses deux pièces; et que deux divisions d'un troisième

bataillon se portoient en E pour emporter une tête de pont et pénétrer par - là dans Verderio.

La canonnade fut terrible des deux parts, mais les français foudroyés en tous sens perdoient un monde considérable. Leurs ouvrages loin d'être parfaits n'étoient, pour ainsi dire, qu'ébauchés. Ils voyoient l'infanterie impériale marcher à eux de toutes parts avec une intrépidité qui annonçoit la détermination de vaincre à quelque prix que ce fut, et la cavalerie prête à les charger. N'ayant plus aucune espérance de secours, ils demandèrent à capituler. Wuckasowich alors fit suspendre toute attaque, il étoit très - tard, et la capitulation ne fut conclue que dans la nuit. Le 29 au matin les français mirent bas les armes et se rendirent prissonniers de guerre. Leur nombre se trouvoit rèduit à environ 3000 hommes, parmi lesquels étoit le général Serrurier et un général piémontois. Ils avoient 15 pièces de canon.

N.° 1.

J.N. Champ. Sc.

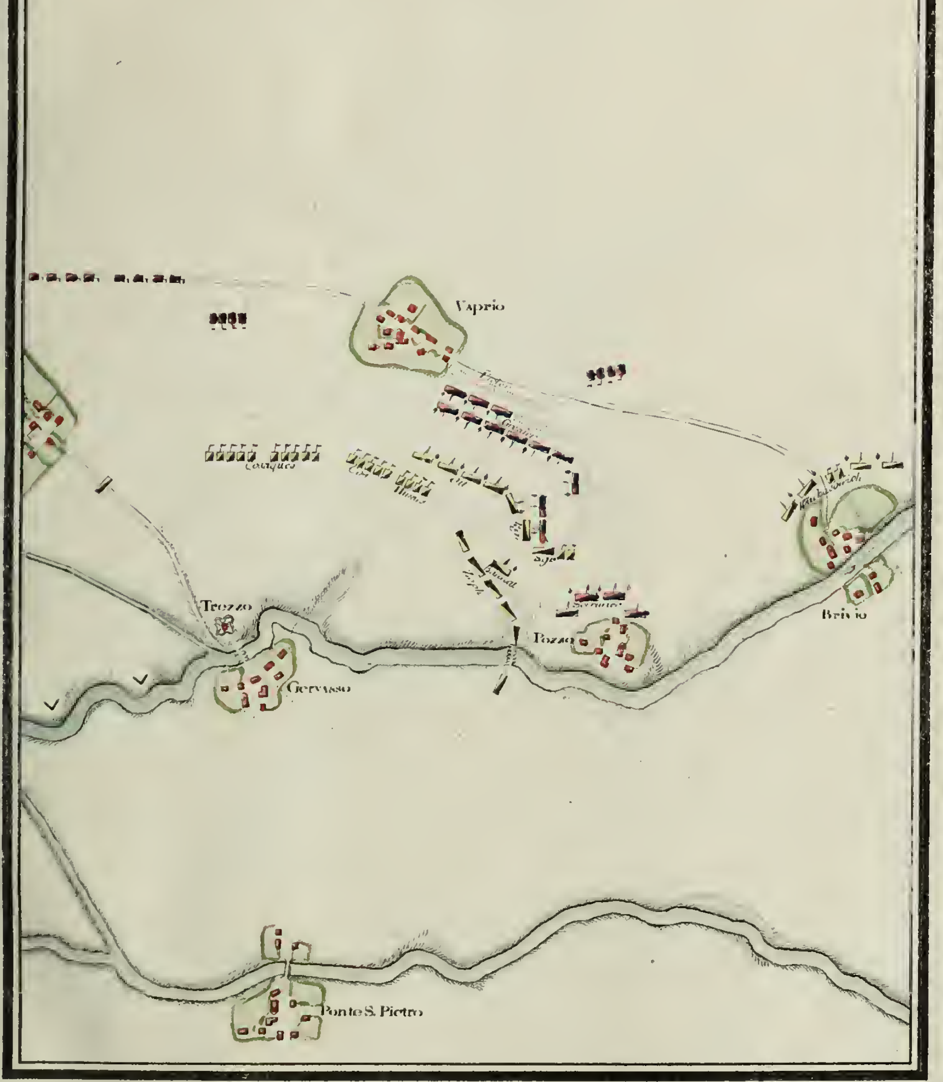
N.° 1.

BATAILLE
DE
CASSANO

J.N. Champ. Sc.

N° 2.

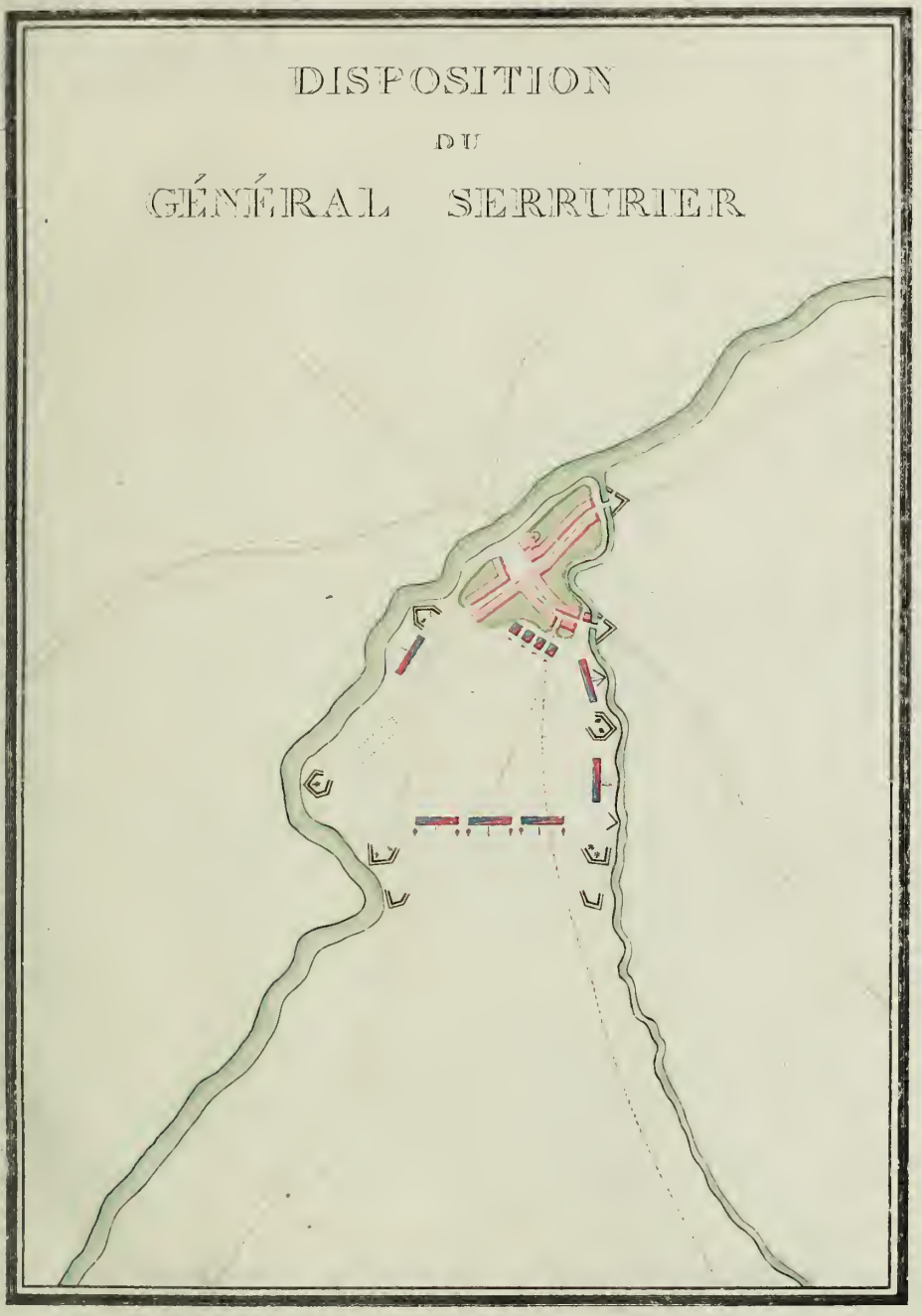
FIN DE LA BATAILLE DE CASSANO



A.N.C. sc.

N.° 3.

DISPOSITION
DU
GÉNÉRAL SERRURIER



No 4

J.N.C. sc.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

CAMPAGNE

DES

AUSTRO-RUSSES EN ITALIE

EN 1799.

DEUXIEME ET TROISIEME CAHIER

Contenant la description de 33 siéges et batailles, attaques et combats, avec 2 cartes et 20 Plans; suivis d'une nomenclature des officiers autrichiens, russes etc., ainsi que des régimens et autres corps qui se sont distingués, et dont il est fait mention dans cet ouvrage, avec l'indication des pages où il en est parlé.

A LEIPSIC

CHEZ REINICKE ET HINRICHS.

1801.

Avertissement des Editeurs.

L'acceuil favorable qu'a obtenu la premiere partie de cet ouvrage nous a engagé à ne rien négliger pour remplir l'attente du public, à qui nous offrons ici la suite complette de la campagne des Austro-Russes en Italie. Nous n'avons rien changé à la relation simple et dénuée d'ornement du militaire qui raconte des événemens dont lui-même a été le plus souvent témoin oculaire. L'exactitude scrupuleuse, avec laquelle il s'attache à chaque détail paraitra sans doute au lecteur bien préférable aux narrations plus fleuries que n'auroit pas manqué d'en faire un homme de lettres. Le but du militaire instruit qui nous a fourni toutes ces relations a été (comme lui-même a pris soin de nous en instruire) d'offrir aux Officiers de tous grades une grande et fructueuse leçon qui ne soit point pour eux une étude stérile. C'est ainsi par exemple que la prise de la Mirandole par quarante cinq hussards offre une instruction à la portée d'un bien plus grand nombre de militaires que les opérations à jamais mémorables de Tortone, de Mantoue et autres. Conformément au but de l'auteur nous avons crû devoir retrancherde cette édition tout luxe typographique. Le soin que nous avons pris de resserrer dans un plus petit nombre de planches les plans nécessaires à l'intelligence de la relation, fait que cet ouvrage

a pû être donné au public à un prix qui en facilite l'acquisition à toutes sortes de personnes. L'amateur, le politique, le militaire y trouveront également tout ce qui est le plus propre à remplir leur curiosité. Mais il a été rédigé plus spécialement pour la classe des militaires, empressés d'étudier leur art à l'école des Suvorow, des archiduc Charles. Qu'il nous soit permis d'exposer ici que cet ouvrage, ainsi que la publication que nous en faisons, a obtenu l'approbation la plus flatteuse de S. A. R. Mgr. l'archiduc Charles. Ce jeune émule de Suvorow a daigné nous en témoigner sa satisfaction par une lettre qu'il a bien voulu nous adresser. Un suffrage aussi éclatant nous est un sûr garant de celui du public.

NOMENCLATURE

des officiers autrichiens, russes et français dont il est fait mention dans cet ouvrage, ainsi que des régimens et autres corps de diverses armées.

Nota. *La lettre C, et le chifre romain II ou III indique le cahier; et le chifre arabe 1, 2, 3 etc. après la lettre P indique la page, où il est fait mention de l'officier ou du corps nommé.*

OFFICIERS AUTRICHIENS ET RUSSES.

Alcaini, (comte) Général-major autrichien; C. III. 17. 33. 73. 74. 76.

Aspres, (baron d') colonel des chasseurs de son nom; C. II. p. 2. et C. III.

Auersberg (comte d') colonel; C. III. p. 3.

Bakoni, capitaine commandant au troisième bataillon de Sztarray, inf. autr. C. III. p. 23.

Bellegarde, (comte de) Général autrichien; C. III. p. 11. 17. 18. 23. 25. 32. 53. 54.

Betetzki, Général russe; C. III. p. 16. 21.

Bey, capitaine des chasseurs d'Aspres; C. III. p. 59.

Bideskuty, colonel d'Esterhazi; C. II. p. 2.

Blumerstein, capitaine, commandant de la flottille au siege de Mantoue; C. III. p. 61.

Bokarmé (comte de) premier-lieutenant du génie; C. II. p. 3.

Breten, capitaine du cinquième rég. d'hussards aut. C. III. p. 23.

Caraczai, ou Karaiczai, Général-major autr. C. III. p. 29. 72.

Chasteler, (Marquis de) Quartier-maitre-général; C. II. p. 2. C. III. p. 53. 73.

Chillet, major d'artillerie autrichienne; C. III. p. 48.

Czubarow, Général russe; C. III. p. 16, 17.

Despeste, lieutenant, autr. C. III. p. 37.

Devay, (ou Dobay) major du régiment d'hussards de l'archiduc Joseph; C. III. p. 25. 28.

Dezach, général autrichien; C. III p. 53.

Doerfelden, général russe; C. III. p. 24. 26.

Dudoyer, du régiment de Bussi; C. III. p. 6.

Elsnitz, (baron d')'général; C. III. p. 61.

Fekete, capitaine du régiment d'Alvinci; C. III. p. 75.

Focky, commandant des Autrichiens à la prise de la Mirandole; C. III. p. 33.

Foerester, Feld-Maréchal-lieutenant russe; C. III. pag. 4. 13. 14.

Froelich, général autrichien; C. III. p. 26. 27.

Fusco, (comte) capitaine de grénadiers de Wouwerman; C. III. p. 54.

Gorezakow, ou Gortzakow, (prince) général russe; C. III p. 12. 73.

Gottesheim, général autrichien; C. III. p. 61.

Harding, ou Hardui, colonel du génie russe; C. III. p. 43, 63.

Hohenfeld, (comte) lieutenant-colonel; C. III. p. 75.

Hohenzollern, (comte) général autrichien; C. III. p. 6. 7. 8. 9. 10. 17. 36. 43. 44.

Jovich, Major, C. III. p. 66.

Kaim, (baron de) général, Feld-Maréchal-Lieutenant autrichien; C. III. p. 22. 36. 37. 47.

Karacay, ou Caraczay ; C. III. p. 29 ; 72.
Kees, major du régiment de dragons de l'empereur ; C. III. p. 28.
Kinsky, (comte) premier-lieutenant du corps de pontoniers ; C. II. p. 4.
Kirchberg, commandant des Autrichiens à la prise de la Mirandole ; C. III. p. 35.
Kirchner, capitaine des hussards de l'archiduc Joseph ; C. II. p. 3.
Klenau, (comte de) général-major autrichien ; C. III. p. 7. 8. 9. 10. 33. 38. 39. 65. 66.
Kraizer, général autrichien ; C. III. p. 30.
Kray, (baron) général d'artillerie, Autrichien ; C. III. p. 8. 10. 22. 23. 24. 25. 26. 28. 29. 56. 57. 58. 61. 62.
Krekow, colonel de cosaques, Russe ; C. III. p. 72.

La Marseille, colonel et brigadier autrichien ; C. III. p. 18.
Lattermann, (baron de) général autrichien ; C. III. p. 43. 44. 61.
Lawarow, colonel russe ; C. III. p. 13.
Lichtenstein, (Prince de) Feld-Maréchal-Lieutenant autrich. ; C. III. p. 15. 20. 26. 27. 28. 52.
Lopez, major du corps du génie, Autrichien ; C. III. p. 75.
Loudon, (baron de) général-major autr. ; C. III. p. 26. 27. 52.
Lusignan, général-major autrichien ; C. III. p. 1. 3. 4. 5. 26. 27. 28.

Melas, général de cavalerie autr. C. II. p. 2 et 4. et C. III. p. 13. 15. 19. 20. 26. 27. 28, et 52. 72. 75.
Milloradovich, général russe ; C. III. p. 25. 26.
Mitrowiski, général autr. C. III. p. 26. 27. 52. 68.
Miukwitz, général ; C. III. p. 61.
Morzin, (comte) général, C. III. p. 61. 72.

Nobili, général autr. C. III. p. 27.
Nugent, (comte de) capitaine ; C. III. p. 70.

Olivier, major du bataillon des grénadiers de Wonwermann ; C. III. p. 15.
Oreskovich, colonel autr. C. III. p. 38. 66.
Orlandini, lieut. colonel du génie C. III. p. 60.
Ott, général autrichien, Feld-Maréchal-lieutenant ; C. III. p. 11. 12. 15. 17. 19. 25. 51. 61.

Palfy, (comte (général-major autr. C. III. p. 25.
Pancrazian, (prince) général russe ; C. II. p. 6. C. III. p. 2. 3. 5. 12. 14. 25. 26. 46. 68. 69. 70 et 72.
Persel ou Perzel, capitaine de l'artillerie autrichienne ; C. III. p. 43 68.
Prohaska, colonel de l'état major de l'armée autr. ; C. III. p. 13.

Reissner, lieutenant-colonel de l'artillerie autr. C. III. p. 57.
Rezzer, major autrichien ; C. II. p. 2 et 3.
Rhebinder, général russe ; C. III. p. 57.
Rosenberg, général d'infanterie russe ; C. II. p. 2. C, III. p. 4. 13. 14. 19. 23.
Rudt, colonel du régiment de Lattermann, inf. autr. C. III. p. 56.

Seckendorff, (baron de) général autrichien ; C. III. p. 17. 36. 37.
St. Julien, (comte de) général autrichien ; C. III. p. 56. 61.
Sommaria, colonel du régiment des dragons de Lobskowitz ; C. III. p. 1. 5.
Sweykowski, général russe ; C. III. p. 14.

Tretzi, premier-lieutenant, d'artillerie Autrichien ; C. III. p. 75.

Vacsay, capitaine du rég des dragons de l'empereur ; C. III. p. 45.
Victoria, capitaine d'artillerie autr. ; C. III. p. 38.

Wallbrunn, premier lieutenant des hussards de Neuendorf ; C. III. p. 66.
Weidenfeld, colonel du régiment de Preiss, infanterie ; C. III. p. 7.
Wuckasowich, général autrichien ; C. II. p. 2. 7 et 8. C. III. p. 45.

Zach, général autrichien, C. III. p. 53.
Zechmeister, capitaine des hussards de Neuendorff ; C. III. p. 65.
Zoph, général-feld-maréchal autr. C. III. p. 61.

CORPS ET REGIMENS AUTRICHIENS ET RUSSES.

Alvinci, régiment d'inf. autr. C. III. p. 73. 75.
Archiduc Joseph, régiment d'hussards autr. C. II. p. 3. C. III. p. 12. 25. 28.
Aspres, chass. autr. C. II. p. 2. C. III. p. 56. 59. 65.

Bach, régiment d'infanterie autr. C. III. p. 38.
Bannat, regiment d'infanterie autr. C. II. p. 2.
Basdeyew, cavalerie russe, régim. de cosaques; C. III. p. 12.
Bussi, cavalerie autrichienne, régiment de chasseurs émigrés; C. III. p. 7. 9.

Caraiczay, ou Karaiczai, rég. des dragons autr. C. III. p. 12. 16. 69. 72.
Caraiczay, division; C. III. p. 45.
Cavannagh, reg. des cuirassiers autr. C. III. p. 61.
Cosaques, cavalerie russe; C. II. p. 2. C. III. p. 12. 16.

Empereur, ou Kaiser (régiment de l') dragons autr. C. III. p. 3. 28. 45.
Esterhazi, rég. d'infanterie autr. C. II. p. 2.

Fiquelmont, bataill. de grenadiers autr. C. III. p. 2.
Froelich, division d'infanterie autr. C. III. p. 2. 4. 13. 26. 45. 72.
Froelich, rég. d'inf. autr. C. III. p. 12. 72.
Furstenberg, rég. d'infanterie aut. C. III. p. 3. 27.

Giulay, rég. d'infant. autr. C. III. p. 3. 45. 46. 50.
Gregow, cavalerie russe, régiment de cosaques; C. III. p. 12.

Huff, rég. d'infanterie autr. C. III. p. 25.

Kaim, division d'infanterie autr. C. III. p. 4. 11. 45. 46. 48.
Klebec, rég. d'infanterie. autr. C. III. p. 9. 61.
Korherr, bataillon de grenadiers autr. C. III. p. 2.

Lattermann, rég. d'infanterie autr. C. III. p. 56.
Lobskowitz, rég. de dragons autr. C. III. p. 2. 12. 15. 72. 73.
Loevenher, rég. de dragons autr. C. III. p. 12. 13. 14. 46.

Motsanow, cavalerie russe, régiment de cosaques; C. III. p. 12.

Nadasty, rég. d'infanterie autr. C. II. p. 2.
Nauendorf, rég. d'hussards autr. C. III. p. 63. 64.

Ott, division d'infanterie autr. C. II. p. 2. 13.

Paar, bataillon de grenadiers autr. C. III. p. 2. 28.
Pancrazian, rég. de chasseurs russes, infanterie; C. III. p. 2.
Pers, bataillon de grenadiers autr. C. II. p. 3.
Preiss, rég. d'infanterie autr. C. III. p. 7. 8. 9.

Reiski, rég. d'infanterie autr. C. II. p. 4.

Sweykowsky, division d'infanterie russe; C. III. p. 13. 68.
Semernikow, cavalerie russe, rég. de cosaques; C. III. p. 12.
Stentsch, bataillon de grenadiers autr. C. II. p. 3. C. III. p. 2.
Stuart, rég. d'infanterie autr. C. III. p. 4. 48.
Sztarray, rég. d'infanterie autr. C. III. p. 28.

Thurn, rég. d'infanterie autr. C. III. p. 61.
Tyroliens, chass. et arquebusiers autr. C. III. p. 56.

Weber, bataillon de grenadiers autr. C. III. p. 2.
Wouvermann, bataillon de grenadiers autr. C. III. p. 12. 15. 54.

Zoph, divis. d'inf. aut. C. II. p. 2, 3. C. III. p. 4. 72.

OFFICIERS DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ITALIE.

Alberti, capitaine du génie ; C. III. p. 38.

Bardon, général de brigade ; C. III. p. 23.

Becker, général ; C. II. p. 4.

Bechaud, commandant du château de Milan ; C. III. p. 44.

Berthon, chef de brigade, commandant de l'artillerie à Mantoue ; C. III. p. 64.

Cambrai, général de brigade ; C. III. p. 16.

Colli, général de brigade ; C. III. p. 28.

Desaix, chef de bataillon ; C. III. p. 39.

Dombrowsky, général-commandant de la legion polonoise ; C. III. p. 9.

Fiorella, général commandant de la garnison française de Turin et de la citadelle ; C. III. p. 45. 47. 48.

Fratacchio, capitaine commandant de la garnison française de la Mirandole ; C. III. p. 35.

Foisac la Tour, général de division, commandant de Mantoue ; C. III. p. 62. 64.

Forêt, général de brigade ; C. III. p. 7. 10.

Gardan, général commandant de la citadelle d'Alessandrie ; C. III. p. 53. 54.

Gast, chef de brigades, commandant du château de Tortone ; C. III. p. 76.

Gheneser, commandant de la garnison française du château de Seravalle ; C. III. p. 70.

Grouchi, général de division ; C. III. p. 28.

Jacquei, capitaine, commandant de la garnison française de Pizzighettone ; C. III. p. 36. 37.

Joubert, général en chef ; C. III. p. 22. 25. 28.

La Pointe, commandant de la citadelle de Ferrare ; C. III. p. 38. 39.

La Poye, général commandant de la legion ligurienne ; C. III. p. 14.

La Roche, major de la place d'Orcinovi ; C. III. p. 35.

La Vinet, capitaine des chasseurs ; C. III. p. 35.

Macdonald, général en chef de l'armée française à Naples ; C. III. p. 6. 7. 8. 10. 11. 18. 20. 51. 55.

Maubert, chef de brigade, commandant en chef de génie à Mantoue ; C. III. p. 62.

Monet, général de brigade ; C. III. p. 60.

Montrichard, général de division ; C. III. p. 9.

Montpaillard, capitaine, commandant d'Orcinovi ; C. III. p. 35.

Moreau, général en chef ; C. II. p. 1. 4 et 5. C. III. p. 1. 4. 5. 14. 15. 17. 18. 20. 25. 72.

Olivier, général de division ; C. III. p. 8. 15.

Partonneaux, général de brigade ; C. III. p. 23.

Perigon, général de division. C. III. p. 28.

Rusca, général de division ; C. III. p. 9. 18.

Salm, général de brigade ; C. III. p. 9. 16.

Scherer, général en chef ; C. II. p. 1.

Serrurier, général de division ; C. II. p. 6. 7 et 8.

Skall, colonel de l'etat major ; C. III. p. 39.

Torre, commandant d'Orcinovi ; C. III. p. 35.

Triqueurt, C. III. p. 39.

Turacci, capitaine de chasseurs ; C. III. p. 35.

Victor, général de division ; C. III. p. 11.

CORPS ET RÉGIMENS FRANÇAIS.

Auvergne (ancien régiment d') C. III. p. 16.

Forêt, (division) C. III. p. 6. 10.

Grenier, (division) C. II. p. 1. C. III. p. 1. 72.

Ligurienne, (légion) ; C. III. p. 16.

Montrichard, (division) ; C. III. p. 8.

Olivier (division) ; C. III. p. 6. 8.

Rusca, (division) ; C. III. p. 8.

Saint Cyr, (division) ; C. III. p. 29.

Serrurier, (division) ; C. III. p. 1,

Victor, (division) ; C. II. p. 1. C. III. p. 1. 72.

TABLE

DU DEUXIÈME CAHIER.

		Page	Planche
Bataille de Cassano,	relation,	1	1
	plans,		1 et 2
Disposition du général Serrurier à Verderio,	relation,		
	plan,		3
Bataille a Verderio,	relation,		
	plan,		4

DU TROISIÈME CAHIER.

Bataille de Marengo,	relation,	1	
	plan,		1
Combat de Sasenable,	relation,	7	
	plan,		2
Bataille de Modène,	relation,	7	
	plan,		2
Combats de St. Giovani et de Ste. Agata,	relation,	7	
Carte des environs de Modène, avec positions des armées;			2
Batailles du Tidone et de la Trebia, le	relation	11	
17, 18 et 19 de juin,	plans,		5
Carte de Finale à Casal, Crémone et Spezzia, avec positions des armées;			3
Combat de Bobbio;	relation,	16	
Bataille de la Bormida,	relation,	17	
Bataille de St. Giuliano;	relation,	18	
Bataille de Novi,	relation,	22	
	plan,		4
Attaque et prise de la Mirandole,	relation,	33	
Siége d'orcinovi,	relation,	35	
Siége de Pizzighettone,	relation	36	

Siége de la citadelle de Ferrare,	relation,	38	
	page,		5
Siége du château de Milan;	relation	43	
	plan,		5
Attaque et prise de la ville de Turin,	relation,	45	
Siége de la citadelle de Turin,	relation,	47	
	plan		5
Siége du fort Urbain,	relation,	51	
	plan,		5
Siége de la citadelle d'Alexandrie,	relation	52	
Siége de Mantoue,	relation,	59	
	plan,		6
Attaque et prise du fort de Lérici,	relation,	65	
Prise du fort d'Ulla,	relation,	65	
Prise du fort Sarzanella,	relation,	65	
Prise du Fort Ste Thérèse,	relation,	65	
Prise du Fort St. Lorenzo,	relation,	65	
Carte d'une Partie du Golfe de la Spezzia;			6
Attaque et prise du fort Scala,	relation	66	
	plan,		6
Attaque et prise de Porto-Venère et de la citadelle,	relation	66	
Attaque et prise du fort Ste. Marie,	relation,	66	
	plan,		6
Siége du château de Seravalle,	relation,	68	
	plan,		6
Attaque et prise de la ville de Tortone,	relation	72	
	plan,		6
Siége du château de Tortone,	relation,	74	
	plan,		6

BATAILLE

DE

MARENGO

GAGNÉE PAR LE GÉNÉRAL LUSIGNAN.

Le général français Moreau, voulant absolument faire lever le siège du château de Tortone, se décida à attaquer l'armée Autrichienne qui, commandée par le général Lusignan, étoit campée près de Torre di Garofolo pour couvrir le siège de cette forteresse.

En conséquence, le 16 Mai avant le jour, les Français jettèrent un pont de bâteaux sur la Bormida, et passèrent cette rivière. (Voyez la planche No. I de ce troisième cahier.)

A 8 heures du matin, les divisions Victor et Grenier attaquèrent les avant-postes Autrichiens qui se trouvoient à peu de distance de la Bormida, et les forcèrent à se replier. Cette retraite eut lieu dans le meilleur ordre sur la route de Marengo vers St. Juliano; les Autrichiens ne cédèrent le terrain que pied à pied, tellement qu'à 11 heures du matin l'ennemi se trouvoit encore éloigné d'une demi-lieue de St. Juliano.

Le général Lusignan ayant été informé vers 9 heures du matin de cette attaque sérieuse de l'ennemi, ordonna au colonel Sommaria, du régiment de dragons de Lobkowitz, de marcher au secours des avant-postes, avec trois bataillons, un canon de 3 livres et une demi-batterie de cavalerie. Comme les prisonniers faits pendant la fusillade assurèrent le général Lusignan, et que l'on sut ensuite avec certitude, que le général Moreau exécutoit lui-même cette attaque avec toutes les troupes qui étoient à Alexandrie et dans les environs,

il fit aussi-tôt sortir du camp près Torre di Garofolo, la division Frölich qu'il commandoit (le général Frölich étant absent pour cause de maladie), et qui étoit composée de 5 bataillons de grénadiers, 1 bataillon de Stuart, et 5 escadrons de dragons de Lobkowitz, et il la fit avancer avec la plus grande célérité au-delà de St. Juliano.

Le général Lusignan rencontra près de St. Juliano le général Russe prince Pancrazion avec 5 bataillons et quelques Cosaques; ce Prince, en conséquence des ordres qu'il avoit reçus auparavant, étoit en marche pour se rendre par Sale à Combio, où il devoit passer le Pô; mais ayant appris que le combat paroissoit devoir devenir sérieux, il offrit avec la meilleure volonté de faire cause commune avec les troupes Autrichiennes, et demanda au général Lusignan comment il devoit coopérer.

En conséquence, deux bataillons d'infanterie russes et le régiment de chasseurs du prince Pancrazion furent postés en première ligne à environ mille pas sur la droite de la chaussée, qui conduit à Alexandrie, deux autres bataillons russes prirent également poste en première ligne sur la gauche de cette chaussée et à la même distance de mille pas; à l'extrêmité de chacune des ailes de cette infanterie russe, se trouvoit une division de dragons de Lobkowitz avec son artillerie. Six bataillons de la division Frölich formoient le centre: les deux bataillons de grénadiers de Korherr et de Weber, en première ligne, à la droite de la chaussée; le bataillon de fusiliers de Stuart et le bataillon de grénadiers de Fiquelmont, à la gauche; les deux bataillons de grénadiers de Paar et de Stensch, et 5 escadrons de Lobkowitz en seconde ligne.

Dix hommes de chaque compagnie de la première ligne furent détachés en avant comme tirailleurs, et toute la ligne d'artillerie postée à 200 pas en avant du front, avec ordre de marcher à l'ennemi, sans tirer. La première et la seconde ligne reçurent également ordre de s'avancer en se tenant constamment à la même distance de l'artillerie et des tirailleurs.

Comme au moment, où la seconde ligne se formoit, on reçut l'avis que l'ennemi portoit ses principales forces contre notre aîle droite, le régiment des chasseurs du général russe prince Pancrazion eut ordre de se porter autant qu'il seroit possible sur la droite, et de faire tous ses efforts pour empêcher l'aile gauche de l'ennemi de nous tourner. *)

---

*) Nous prions le lecteur de se rappeller ce que nous avons dit dans la préface, que nous serions souvent obligés de suivre à la lettre les rapports officiels des Armées alliées.

Dans cet ordre de bataille, nous nous avançames à 11 heures du matin tambour battant, drapeaux déployés. L'avant-garde ayant rencontré l'ennemi, et ce dernier n'ayant pu être repoussé par le feu très-vif à boulets et à mitraille, qui fut fait sans interruption sur toute l'étendue de notre front, tous les bataillons placés en première ligne s'ébranlèrent et l'attaquèrent dans le même temps.

L'ennemi opposa la plus vive résistance, et la victoire fut longtems indécise; notre aile droite fut même repoussée deux fois; mais elle fut aussitôt raliée, et l'ennemi promptement repoussé. Enfin le Prince Pancrazion, qui se trouvoit à l'aile droite russe, parvint à faire un mouvement sur sa gauche, au moyen duquel l'aile gauche de l'ennemi fut tournée et menacée d'être coupée. *)

Tandis que ceci se passoit à l'aile droite et au centre, le général Lusignan reçut l'avis qu'une colonne ennemie, cherchoit à tourner notre flanc gauche, il fit demander aussitôt un renfort au Feld-Maréchal-Lieutenant Kaim, qui venoit d'arriver de Pizzighettone avec sa division, et étoit resté au camp près de Torre di Garofolo. Le général Kaim détacha sur le champ quatre escadrons des dragons de l'Empereur, un bataillon de Furstenberg et un de Giulay, sous les ordres du colonel Comte Auersberg. Le général Lusignan ordonna à ce colonel de se porter sur la gauche avec deux bataillons et un escadron, de marcher, par Cassina Grossa, à la rencontre de l'ennemi qui menaçoit de nous tourner sur la gauche, et de l'attaquer.

Les trois autres escadrons furent portés vers le centre, l'ennemi, qui étoit supérieur en cavalerie, nous menaçant d'une attaque sur ce point.

Ce renfort arrive au général Lusignan, et déployé dans une belle plaine à la vüe de l'ennemi, fit échouer tous les projets de ce dernier, et vers quatre heures de l'après-midi il commença à se retirer de tous côtés. Tout le corps s'avança de nouveau vers Marengo dans le meilleur ordre, tambour battant, et sans tirer, à la faveur de notre artillerie, et des tirailleurs qui se portoient en avant, et malgré le feu à boulet et à mitraille de l'ennemi.

L'ennemi repoussé de tous côtés par ces mouvemens, malgré sa supériorité, chercha alors son salut dans la fuite; il dut d'autant plus l'accélérer, qu'autrement il ne lui auroit plus été possible de repasser la Bormida.

---

*) Cette manoeuvre est exprimée ou tracée sur le plan, par des lignes ponctuées, ainsi que tous les mouvements des deux armées.

Quoique notre artillerie se fût avancée avec la plus grande promptitude, elle ne put joindre l'ennemi; le général Lusignan ne jugea pas à propos de faire faire une nouvelle attaque par la cavalerie, l'ennemi se trouvant trop supérieur en troupes de cette arme. On se contenta donc de l'inquiéter dans sa retraite par une vive canonade qui lui tua beaucoup d'hommes et de chevaux, sans compter ceux qui restèrent sur le champ de bataille. Tout notre front fit halte près de Marengo; le général Lusignan envoya de là quelques divisions de Cavalerie et d'Infanterie à la poursuite de l'ennemi; elles le poursuivirent jusqu'à son pont, lui firent plusieurs prisonniers, et le forcèrent à rompre précipitament le pont qu'il avoit établi sur la Bormida. La nuit qui survint mit fin au combat.

La perte des Austro-Russes dans cette action fut de 43 tués, 404 blessés et 273 égarés et prisonniers. La perte des Français fut incomparablement plus grande en tués, et blessés, ils en laisserent une quantité considérable sur le champ de bataille; mais on ne leur fit que quelques centaines de prisonniers.

Dans la Soirée, les troupes Autrichiennes campèrent de rechef près de Torre di Garofolo, et les troupes Russes qui s'étoient approchées pour s'unir plus étroitement, occupèrent le champ de bataille ainsi que la ligne d'avant-postes sur les deux rivières du Tanaro et de la Bormida.

Le 19 Mai, l'armée combinée, savoir les trois divisions de Kaim, Frölich et Zoph, et les troupes Impériales Russes sous les ordres du général Förster, se sont mises en marche, et après trois marches forcées, que le débordement des rivières rendit très pénibles, elles campèrent entre Lungano et Candia sur la Sessia, où se trouvoit déjà le général russe de Rosenberg avec ses troupes qui communiquoient avec le général Wuckassowich.

Remarque. Le but du général Moreau, ainsi que nous l'avons déjà dit, étoit de faire lever le Siège, ou pour mieux dire le blocus, du château de Tortone, situé à huit milles d'Italie de la Bormida et de Marengo. Il devoit suivre la chaussée qui d'Alexandrie conduit à Tortone; et sachant que les Austro-Russes étoient partagés en plusieurs corps, il ne pouvoit hasarder une marche rapide sur Tortone avec toutes ses forces, dans la crainte d'être, tout à la fois attaqué de front et sur ses flancs, par les corps alliés campés sur divers points, qui auroient aussi pu l'attaquer en queue et lui couper la retraite. Moreau ne pouvoit faire avancer son armée qu'en assurant ses flancs par les deux colonnes qu'il fit filer le long du Tanaro et de la Bormida; ces colonnes, de leur côté, ne pouvoient faire de progrès, qu'autant que le corps de bataille se maintiendroit dans une attitude

respectable, par la crainte de voir leur retraite coupée, si le dit corps d'armée venant à être repoussé, le seul pont qu'elle avoit sur la Bormida venoit à être pris ou détruit: c'est sans doute à ces considérations, qu'on doit attribuer la lenteur des mouvements de ces deux colonnes; on doit aussi observer, que l'armée française n'ayant jetté qu'un pont sur la Bormida, dut employer beaucoup de tems à passer ce fleuve, et donner aux Austro-Russes le loisir de se réunir et de faire leurs dispositions de défense.

Le général Lusignan, qui dans le cours de cette guerre et dans celle de la révolution du Brabant, a donné plusieurs fois des preuves éclatantes de valeur et de talents, loin d'être intimidé par l'extrême supériorité de l'ennemi, et par ses dispositions menaçantes, prit la courageuse résolution de marcher à lui et de l'attaquer, au risque d'en être enveloppé, et l'on remarquera que la sagesse de ses dispositions, égalèrent son intrépidité.

Quoique son aile droite fût repoussée deux fois, et qu'il vît les colonnes ennemies menacer de tourner ses deux flancs, tandis que les meilleures troupes de Moreau se portoient sur son centre, il maintint le reste de sa foible ligne dans une fermeté inébranlable et rétablit deux fois sa droite, que des charges furieuses faites par une cavalerie ennemie, supérieure en nombre, avoient fait plier.

Les personnes de l'art applaudiront, sans doute, au parti que prit le général Lusignan de ne point trop s'inquiéter des colonnes ennemies qui menaçoient ses flancs, et d'avoir porté sa principale attention et ses plus grands efforts sur le corps d'armée qu'il avoit en tête, jugeant bien que, s'il parvenoit à le battre, les colonnes seroient forcées à une fuite précipitée, pour se soustraire au malheur de voir leur retraite coupée.

Le gain de cette bataille sera peut-être attribué à la faute que commit Moreau d'avoir placé son armée à la droite de la Bormida, comme à la tête d'un défilé; il est cependant visible à l'inspection du plan, qu'il est particulièrement dû à la courageuse fermeté et à la sagacité du général Lusignan, puissamment secondé par l'intrépidité héroïque du soldat Autrichien et du soldat Russe, ainsi que par la valeur et l'habilité des officiers des deux nations, parmi lesquels le général Russe prince Pancrazion, et le colonel Sommaria de Lobkowitz, se sont éminemment distingués.

BATAILLE DE MODÈNE.

GLORIEUSEMENT PERDUE.

C'est toujours au succès que le vulgaire donne son suffrage; mais le tacticien, l'homme sensé, ne l'acorde qu'au talent et à la véritable valeur; comme le philosophe ne le donne jamais qu'au vrai sage. Un général peut être vaincu, et couvert de gloire, et un autre ne recueillir que de la honte, pour tout fruit de sa victoire.

Le général français Macdonald, contraint par les succès des Austro-Russes, d'abandonner le Royaume de Naples et l'Etat de l'Eglise pour marcher au secours de la république Cisalpine, ou, tout au moins, sauver son armée en effectuant sa jonction avec celle de Moreau, étoit parvenu jusqu'au Modénois sans avoir eu d'autres ennemis à combattre que quelques troupes d'insurgés Romains et Toscans, qui l'inquietèrent dans sa marche.

Le 11 Juin dans la matinée, la première colonne de son armée composée d'une nombreuse cavalerie et des deux divisions Olivier et Forêt, fortes de 8 à 9000 hommes, s'avança de Pistoie par l'Appenin sur Modène, et parut vers midi à une portée de canon de cette ville. Quatre chasseurs du régiment de Bussi qui étoit aux avant-postes, furent d'abord faits prisonniers; le caporal Dudoyer ne s'en fut pas plutôt apperçu, qu'il fondit avec douze hommes sur la troupe française, délivra les chasseurs avec leurs chevaux, tua sept chasseurs français, en fit trois prisonniers, et prit cinq chevaux. L'ennemi se divisa ensuite en trois colonnes; celle de droite se porta sur Gorcile; celle de gauche sur Rubiera et celle du centre directement sur Modène. *) Le général Comte de Hohenzollern détacha de la cavalerie pour recueillir les avant-postes, et reconnoître la force de l'ennemi. Un

*) Voyez, la carte de la deuxième planche de ce troisième cahier: les troupes françaises y sont marquées en bleu, les corps et détachements autrichiens en rouge.

régiment entier de Cavalerie fondit sur elle, et la força de se replier sur l'infanterie. (Voyez le plan A. de la deuxième planche de ce troisième cahier.) Le colonel Weidenfeld qui commandoit le brave régiment de Preiss, laissa passer notre cavalerie à travers ses rangs, et après une décharge, il attaqua avec la bayonnette celle de l'ennemi et la repoussa jusqu' à son infanterie forte de trois mille hommes; (Voyez le plan B. même planche.) celle-ci fut aussi attaquée par nos troupes qui s'avancèrent sur elle tambour battant; elle fut repoussée et poursuivie jusqu'à Sarciolo. Le général Hohenzollern établit ensuite ses avant-postes, et envoya un demi-escadron à Rubiera, et un autre sur la grande route pour assurer la communication avec Reggio.

Le 12, Macdonald, après s'être fait joindre par dix-huit bataillons et cinq régimens de cavalerie, attaqua de nouveau le foible corps de Hohenzollern, qui n'étoit composé que de cinq bataillons et six escadrons du régiment de Russi. Nos troupes firent des prodiges de valeur; l'ennemi fut repoussé plusieurs fois, et le champ de bataille couvert de morts; mais la perte des Autrichiens dut être, aussi, considérable dans un combat si opiniâtre contre un ennemi six fois plus nombreux.

Cependant l'ennemi n'atteignit point son but, qui étoit évidemment d'envelopper ce petit corps. Il sépara trois fois nos colonnes dans leur retraite vers Mirandole; mais il fut chaque fois repoussé et les colonnes se rejoignirent. Le colonel Weidenfeld attaqua à différentes reprises la cavalerie française avec la bayonnette à la tête du reste du régiment de Preiss, et la retraite s'opéra ainsi, toujours en combattant, dans le meilleur ordre, et sans que nos troupes fussent en rien découragées. (Voyez les plans C. D. et E. même planche.) Le général de division ennemi Fonet fut tué dans le Combat, et Macdonald lui-même fut blessé de trois coups de sabre. On fit aussi plusieurs prisonniers aux français, parmi lesquels se trouvoit un colonel.

Combat de St. Giovanni. Dans le même tems que cette attaque avoit lieu, les français en faisoient une autre sur St. Giovanni, vraisemblablement dans la vüe d'enlever le petit corps d'armée du général Comte Klenau posté de ce côté, et de se frayer un chemin pour prendre à dos le général Hohenzollern. A cet effet une colonne ennemie s'avança de Bologne sur Saint Giovanni, et une autre sortie, du fort Urbain, prit la même direction. Mais le général Klenau prévint, et attaqua lui-même la première colonne, la repoussa avec quelque perte de part et d'autre jusqu'au-delà de la rivière Samogio, et fit 50 prisonniers. La colonne du fort Urbain fut également repoussée. Le général Klenau ayant envoyé un détachement de cavalerie et un bataillon du côté de Nonantola, ces troupes rencontrèrent près de Sainte Agatha une troisième colonne ennemie, qui fut aussitôt

dispersée. Cent hommes de cette colonne parmi lesquels se trouva un chef de bataillon, out été faits prisonniers. Ce petit corps prit, en outre, aux français un obusier et un chariot de munitions.

Le général Klenau faisant poursuivre l'ennemi apprit que M. de Hohenzollern avoit dû se retirer avec son corps sur la Mirandole; en conséquence il prit une position près de Saint Agostino sur le Reno, rassembla tous ses détachemens épars, et attendit l'ennemi, qui ne reparut point. M. de Klenau fut renforcé ensuite par M. le général Kray, qui après avoir converti le Siège de Mantoue en blocus, passa le Pô avec dix-huit bataillons.

Le 13, on enleva le pont de bâteaux qui se trouvoit sur le Pô dans les environs de Casal Maggior; on fit prendre les armes aux habitans de cette ville et des environs, et une partie des milices fut répartie le long de la rive gauche du Pô pour agir conjointement avec les troupes impériales. Macdonald, après avoir occupé Modène et Parme, se dirigea vers Plaisance dans l'intention d'opérer de ce côté sa jonction avec l'armée de Moreau.

Remarques. L'armée de Naples étoit de plus de trente mille hommes; dès son arrivée dans le Modénois, elle fut renforcée des divisions Rusca et Montrichard venant de Bologne; ainsi les forces de Macdonald s'élevoient à environ quarante mille hommes. Klenau chargé de la défense du Férrarois, n'avoit pas deux mille hommes à St. Giovanni; et Hohenzollern n'en avoit guère plus de trois mille pour défendre le Modénois. Klenau fut attaqué par les divisions Rusca et Montrichard, et par une colonne de quatre mille hommes de l'armée de Naples détachés par Macdonald. Ces troupes, qui formoient environ dix mille hommes devoient écraser le foible corps de Klenau, et puis passer le Panaro vers Solara pour couper toute retraite au corps de Hohenzollern et l'envelopper. Klenau, avec deux mille Autrichiens, attaqué de tous côtés, battit les dix mille français et les rejetta au-delà de la Samogio. Complétement victorieux, ce ne fut qu'après avoir apris la retraite de Hohenzollern que Klenau se retira à St. Agostino sur le Reno, sans avoir pû être inquiété par les français qu'il avoit mis en fuite.

Le combat du 11 entre la division Olivier soutenue d'un régiment de cavalerie, et les deux bataillons de Preiss, fut encore à l'avantage des autrichiens qui mirent en fuite les français quatre fois plus nombreux (voyez les plans A. et B.) et les poursuivirent jusqu'à Sassuolo. *) Dans la journée du 12, Hohenzollern se voyant attaqué par

*) Macdonald, dans sa lettre à Moreau, datée de Formigine le 24 Prairial (12 Juin) ose dire le contraire „Le général Olivier, dit-il, a rencontré avant-hier les postes Autrichiens à Saint-Venezio;

plus de vingt mille hommes, et étant informé que plusieurs autres corps nombreux étoient détachés sur sa droite et sur sa gauche pour l'envelopper, commença sa retraite sur la Mirandole, après avoir laissé une foible garnison dans Modène.

Cette foible garnison y fit la plus vigoureuse résistance, quoique la ville ne fût nullement fortifiée; elle fut prise d'assaut.

La Mirandole est à seize milles de Modène; Klenau fit cette longue retraite dans le meilleur ordre, ayant à combattre sans cesse des forces six fois plus nombreuses: plus il approchoit de la Mirandole, plus le combat devenoit pénible pour son foible corps, qui par des pertes inévitables dans une action si longue, si acharnée et aussi inégale, s'affoiblissoit de plus en plus; les Autrichiens, accablés par le nombre et la fatigue d'un long combat, avoient à repousser sans cesse des corps nombreux de troupes fraiches qui venoient successivement les attaquer avec une vigueur, une impétuosité et un acharnement sans exemple, étant conduits par leurs généraux qui se precipitoient dans la mêlée, pour animer le soldat par leur exemple: en outre, plus les Autrichiens s'éloignoient de Modène, plus ils perdoient l'avantage du terrain; la Scilia et la Fossa Resana, s'écartant de plus en plus, ils devoient étendre leur ligne pour n'être point pris en flanc, ainsi qu'on le voit en comparant le plan E. avec ceux de D. et de C; malgré tous ces désavantages ils arrivèrent à la Mirandole, dans le plus grand ordre et présentant encore à l'ennemi une attitude imposante, qui força celui-ci à se désister de toute poursuite.

Cette retraite (que les français et leurs partisans qualifièrent de bataille perdue) immortalisera à jamais l'héroïsme et l'admirable discipline des régimens de Preiss, Klebec et Bussi qui l'ont exécutée; et si cette action est réellement une bataille perdue, nous osons dire qu'il est plus glorieux d'en perdre une semblable que de la gagner. Combien ne seroit-il pas honteux à six hommes d'en attaquer un seul sans pouvoir parvenir à le soumettre? combien ne seroit-il pas glorieux pour cet homme de n'avoir point succombé

---

il les a chargés toute la route jusqu'à environ un mille de Modène, il leur a tué et blessé beaucoup de monde, et a fait une centaine de prisonniers. J'ai fait reconnoître l'ennemi ce matin, et il feint de vouloir se défendre devant Modène. Salm arrive à Sassaulo et détache des parties sur Rubiera et Caugiano. Dombrowsky m'annonce aussi qu'il prend position à huit milles de Reggio. Je n'ai nulles nouvelles des généraux Rusca et Montrichard, mais ils doivent arriver aujourd'hui devant Modène par la grande route de Boulogne."

„Dans ce moment les troupes se mettent en marche pour attaquer."

sous les efforts vigoureux et acharnés de ses six adversaires? Cette bataille n'a donc pu être brillante pour les Français. *)

---

*) Voici la copie de la lettre écrite du quartier-général de Modène, le 25 Prairial (13 Juin), par le général Macdonald, commandant en chef l'armée de Naples, au général en chef Moreau, commandant l'armée d'Italie.

„Les premières divisions de l'armée de Naples, citoyen général, ont débuté hier d'une manière assez brillante: un gros corps ennemi s'étoit réuni sous Modène; il a été attaqué avec vigueur et impétuosité; l'acharnement a été égal de part et d'autre; les bayonnettes se sont croisées plusieurs fois, et il y a eu trois à quatre mêlées de cavalerie, mais la victoire est restée de notre côté. L'ennemi a perdu environ quinze cents hommes, tant tués que blessés; nous lui avons fait deux mille prisonniers, dont quarante officiers de tous grades, pris douze à quinze bouches à feu et leurs caissons, trois drapeaux, quatre ou cinq cents chevaux et beaucoup de bagages; la déroute a été complette. Nous avons perdu, de notre côté, près de deux cents hommes tant tués que blessés; du nombre des premiers est le brave général de brigade Foresr, commandant la division de chasseurs. Si les divisions débouchant de Boulogne eussent pu forcer les passages du Panaro, que l'ennemi tenoit, peu de troupes qui se trouvoient devant Modène auroient échappé. Je vous ferai un rapport détaillé aussitôt que tous les détails particuliers me seront parvenus. Cette lettre sera signée par le chef de l'état majot, car c'est de mon lit que je vous écris: je ne puis signer, ayant reçu plusieurs blessures dans une mêlée de cavalerie."

On voit que dans cette lettre (publiée à Paris le 24 Juin) Macdonald ne dit pas un mot des combats de ses divisions contre le général Klenau; l'exagération de son brillant succès est d'une grossièreté frappante; il fait monter la perte de Hohenzollern en tués, blessés et prisonniers à trois mille cinq cents hommes, tandis que le total de sa troupe avant l'attaque n'étoit que de trois mille hommes, et qu'après les divers combats qu'elle soutint le 11 et le 12, elle se trouva à son arrivée à Mirandole encore assez nombreuse et dans une disposition assez respectable pour en imposer aux nombreuses troupes de Macdonald, et les forcer à se désister de toute poursuite. Il est de toute notoriété que le général Hohenzollern s'est réuni avec ses cinq bataillons et ses six escadrons au corps du général Kray qui s'étoit avancé jusqu'au Pô. Macdonald n'a pu prendre cinq cents chevaux au foible corps d'Hohenzollern, puisqu'il n'en avoit pas quatre cents avant le 11 et qu'il en avoit encore plus de trois cents au moment de sa réunion avec le corps du général Kray: quant à la prise des quinze bouches à feu de leurs caissons, des drapeaux et de beaucoup de bagages, c'est une exagération si visible qu'elle ne mérite aucune réfutation, et la retraite des Autrichiens fut si peu une déroute complette qu'elle fera à jamais leur gloire, celle du brave et savant général, qui les commandoit, et la honte de l'armée et du général français qui, malgré l'avantage excessif du nombre, tous les efforts de leur savoir et de leur valeur, leur vigueur, leur impétuosité et le plus grand acharnement, ne purent envelopper et encore moins réduire une poignée de Héros à jamais immortels.

BATAILLES DU TIDONE ET DE LA TREBIA.

LE 17, 18 ET 19 JUIN 1799.

Au moment où les troupes autrichiennes et russes se trouvoient près de Turin, et que tout se disposoit pour le siège de la citadelle de cette ville, l'on reçut l'avis que Macdonald, renforcé par la division de Florence et par celle de Victor, que Moreau lui avoit envoyée par Lucques, s'avançoit vers le Pô inférieur.

Le Maréchal Comte de Suworow-Rimniski chargea en conséquence le Feld-Maréchal-Lieutenant baron de Kaim de faire le siège de la citadelle de Turin et d'observer les passages de la Savoie et de la rivière du Ponant, avec neuf bataillons, six escadrons et deux régimens de Cosaques, et il conduisit à marches forcées le reste de l'armée vers Alexandrie. Arrivé dans cette ville, il fut informé que Macdonald étoit déjà arrivé le 12 Juin à Modène, avoit repoussé au delà du Pô, avec quelque perte, le foible corps du général Hohenzollern, et forcé le général Klenau à rester inactif; il s'étoit ensuite porté en avant, par Reggio et Parme, avoit réuni à son armée un bataillon de troupes ducales qui se trouvoit dans ce dernier endroit et menaçoit d'une attaque le Feld-Maréchal-Lieutenant Ott, posté près de Fornuovo, entre Parme et Plaisance. Le général Ott avoit déjà reçu l'ordre de ne point diminuer ses forces en hasardant un combat, mais de céder à la supériorité du nombre, et de se replier sur l'armée qui accouroit à son secours.

Le Maréchal de Suworow laissa le Feld-Maréchal-Lieutenant Comte de Bellegarde avec un corps suffissant pour continuer le blocus de la citadelle d'Alexandrie, ainsi que celui du château de Tortone, et il s'avança rapidement avec l'armée au secours du F. M. L. Ott. Il arriva le 17 Juin à quatre heures d'après midi, par Saint Giovanni, avec la tête de l'armée, au moment où le général Ott, après avoir pendant toute la journée caché à l'ennemi avec beaucoup d'habilité la foiblesse de son corps, étoit menacé de succomber

sous les efforts de ce dernier qui avoit réuni contre lui toutes ses forces montant à vingt-huit ou trente mille hommes. Les deux régimens de cosaques de Gregow et Basdeyew, et l'avant-garde du prince Pancrazion, renforcèrent aussitôt l'aile droite du F. M. L. Ott: (Voyez sur la troisième planche de ce troisième cahier, le plan de cette bataille, marqué du ch. 17.) Les Cosaques se précipitèrent avec l'impétuosité qui leur est propre sur le flanc gauche de l'ennemi, tandis que l'infanterie de la même aile, malgré les haies et les fossés, fondoit avec la bayonnette sur l'aile gauche des ennemis. Le général Russe prince Gortzakow, attaqua avec autant de résolution l'aile droite de l'ennemi, en front et en flanc, avec les deux régimens de cosaques, de Semernikow et Motsanow, deux bataillons de grénadiers Russes, dix compagnies du régiment de Frölich et le bataillon de grénadiers de Wouverman. Dans le même tems, le centre formé par le F. M. L. Ott s'avançoit sur la chaussée. Tous les obstacles furent aussi surmontés sur ce point; l'inégalité du terrain n'empêcha point les compagnies de Frölich de fondre avec la bayonnette sur l'ennemi; les hussards de l'Archiduc Joseph secondèrent partout l'attaque de l'infanterie, et causèrent beaucoup de dommage à l'ennemi dans sa retraite. Les régimens de Karaiczay, de Lövenehr et de Lobkowitz qui contribuèrent aussi beaucoup à la victoire, poursuivirent l'ennemi jusqu'au delà du Tidone et lui firent éprouver une grande perte.

Ce ne fut qu'à la brune que l'infanterie arriva sur la rive gauche du Tidone; un feu très-vif d'artillerie et de mousquetterie empêcha l'ennemi de se reformer de l'autre côté; il étoit entièrement nuit, lorsque le combat cessa. Environ quatre mille morts, un nombre proportionné de blessés et quatre cents prisonniers, tels furent les fruits de la victoire remportée le 17 sur les Français.

Bataille du 18 Juin. L'armée Austro-Russe se mit en marche le 18 à dix heures du matin de la rive gauche du Tidone, passa cette rivière à gué sur trois colonnes, et trouva l'ennemi rangé en ordre de bataille à environ une demi-lieue en deçà de la Trebia, ses forces, ainsi qu'on l'apprit plus tard d'après ses propres rapports, consistoient en six divisions formant plus de trente mille hommes.

Le terrein entrecoupé partout de bois et de fossés rendoit l'attaque singulièrement pénible. Ce fut seulement à une heure d'après-midi que l'avant-garde, commandée par le prince Pancrazion, à laquelle on avoit réuni quatre escadrons de Karaiczai et quatre régimens de cosaques, put atteindre l'aile gauche de l'ennemi. Il fut aussitôt attaqué avec la bayonnette par l'infanterie, culbuté et joint ensuite par la cavalerie; cinq cents français restèrent sur la place; l'adjudant-général du général polonois Dombrowski, deux colonels

et plusieurs soldats furent faits prisonniers, et l'on s'empara de deux canons et d'un drapeau. Cependant les français ayant reçu de nouveaux renforts, qui portèrent leur force, sur ce point, à quinze mille hommes environ, se disposèrent à une nouvelle résistance. Le général d'infanterie russe, de Rosenberg, attentif aux mouvemens et aux projets de l'ennemi, joignit la division de Schweykowski à l'avant-garde du prince Pancrazion; l'attaque fut alors renouvelée et l'ennemi repoussé avec impétuosité jusqu'au-delà de la Trebia. Il eut ici une nouvelle perte de mille hommes tués et de trois cents prisonniers. Pendant ce tems, l'avant-garde de la colonne du centre sous les ordres du Feld-Maréchal-Lieutenant Förster, composée d'un régiment de cosaques et d'un escadron de Lövenehr, rencontra l'avant garde de l'ennemi, composée de mille chevaux, soutenus par quelques cents hommes d'infanterie, à moitié chemin du Tidone à la Trebia. Cette avant-garde fut attaquée et forcée à la retraite, avec le secours de quelques compagnies que le colonel Lawarow fit avancer; les Austro-Russes se précipitèrent au milieu de l'ennemi, et le repoussèrent avec la bayonnette au delà de la Trebia; il fut ensuite vivement inquiété par l'artillerie, placée sur la rive gauche. Cependant l'ennemi, résolu de tout tenter, rassembla de nouvelles forces, fit avancer de fortes divisions de cavalerie à travers les intervalles qui se trouvoient entre son infanterie, et passa de nouveau la rivière, sur ce point, au nombre de dix mille hommes. La colonne Russe l'attendit de pied ferme, et lorsqu'il fut à quelque distance, elle fondit sur lui avec impétuosité, le repoussa pour la seconde fois sur la rive droite avec perte de six hommes tués et soixante prisonniers; elle le contint ensuite par un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, qui ne cessa qu'à onze heures du soir.

La troisième colonne ou aile gauche, composée des divisions Ott et Frölich, conduites par le général de Cavalerie Melas, avec quatre escadrons et un régiment de cosaques, *) avoit aussi attaqué dans le même tems l'ennemi avec beaucoup de résolution; et quoique les forces de ce dernier sur ce point fussent de dix mille hommes, il fut également repoussé avec perte de douze cents morts et sept cents prisonniers. Quoique ce succès fût

*) Voyez sur la troisième planche de ce troisième cahier le plan de cette bataille du 18 Juin. Ce plan ne fait voir que l'ordre de bataille des deux armées et leurs forces respectives: le cadre étroit dans lequel nous avons dû nous resserrer, ne nous a pas permis d'y exprimer aucune manoeuvre des combats multipliés que les diverses parties de ces deux armées se sont livrés avec une rapidité et un acharnement sans exemple.

décidé en une heure, le feu n'en continua pas moins avec la plus grande vivacité jusqu'à onze heures du soir.

Toutes les troupes arrivèrent le soir sur la rive gauche de la Trebia, fort harassées par les fatigues de la journée; on devoit y passer la nuit, et après avoir pris le repos nécessaire, attaquer de nouveau l'ennemi le jour suivant. L'ennemi avoit le même projet; il savoit combien il étoit important pour lui de se maintenir dans cette position, voulant donner le tems à une division ligurienne, commandée par le général Lapoye, de s'avancer du territoire Gènois par Bobbio, et de tomber sur notre flanc droit; il espéroit en outre que le général Moreau ne tarderoit pas à arriver sur les derrières de notre armée; pour ranimer le courage de ses troupes, après deux échecs aussi sensibles, Macdonald n'avoit pas manqué de faire part de ce plan concerté à ses troupes et de les assurer de sa prompte réalisation.

Bataille du 19 Juin. *) Comme de part et d'autre, les fatigues du dernier combat avoient rendu le repos nécessaire, l'action ne commença qu'à dix heures du matin. L'aile gauche de l'ennemi se hasarda d'abord à passer la rivière; le prince Pancrazion la repoussa. L'ennemi revint avec des renforts et fondit sur la colonne du général Sweykowski. Le combat fut opiniâtre et sanglant: le général d'infanterie Rosenberg enfonça alors sa ligne; malgré le désordre qui en resulta, l'ennemi fit une dernière tentative, et attaqua pour la troisième fois. La bravoure héroïque et la constance inébranlable des troupes purent seules rendre inutiles les efforts prodigieux d'un ennemi superieur en nombre. Enfin le prince Pancrazion s'étant avancé, le combat fut décidé de ce côté; l'ennemi dut abandonner le champ de bataille à nos troupes victorieuses, et gagner précipitament la rive droite de la Trebia, après avoir eu mille quatre cents hommes tués, sept cents faits prisonniers, et perdu un canon et trois drapeaux.

Tandis que l'ennemi faisoit les plus grands efforts à son aile gauche en sacrifiant beaucoup de monde, il cherchoit à tenir en échec, avec son artillerie, la colonne du centre sous les ordres du général russe Forster; à la fin, il tenta aussi de passer la rivière sur ce point, à la faveur de ses nombreuses batteries. Nos troupes l'attendirent courageusement, et fondirent sur lui avec la bayonnette; le régiment de Lövenher s'étant ensuite mis à sa pour-

*) Voyez sur la troisième planche de ce troisième cahier, le plan de cette bataille, où nous n'avons marqué que l'aile gauche de l'armée alliée et les troupes de l'aile droite de l'armée française le temoin oculaire, dont nous tenons les dessins originaux, ayant été constament à cette aile, ne nous a donné aucun plan des autres parties de cette bataille.

suite, l'ennemi fut repoussé sur la rive droite avec perte de quatre cents hommes tués; six officiers et cent-vingt hommes faits prisonniers.

Le général de cavalerie Melas ayant remarqué les dispositions que faisoit l'ennemi pour attaquer notre aile gauche, porta toute son artillerie de ce côté et lui causa un dommage considérable. Dans le même tems notre aile se disposoit à soutenir l'attaque. L'ennemi passa la rivière avec deux mille chevaux; une colonne d'infanterie très-nombreuse s'avança à la suite de cette cavalerie sur la grande route : (Voyez le plan du 19.) L'ennemi détacha aussi une seconde colonne le long du Pô sur le flanc gauche du Feld-Maréchal-Lieutenant Ott *). Le général prince de Lichtenstein, sans s'inquiéter de la supériorité de l'ennemi, fondit aussitôt sur cette colonne avec la première division de la cavalerie, culbuta la tête de la cavalerie sur l'infanterie, et donna à peine le tems à l'ennemi de s'avancer. Cependant ce dernier s'étant rassemblé de nouveau, se porta une seconde fois en avant pour attaquer. Le prince de Lichtenstein fondit de rechef sur lui, et le poursuivit jusques sous le feu de ses batteries à mitraille; le prince ne put soustraire sa troupe au feu meurtrier de ces batteries, qu'en y faisant pénétrer le bataillon de grénadiers de Wouwermann. Ce bataillon se reforma toutefois avec la plus grande résolution; conduit par le brave major Olivier, il fondit avec la bayonnette sur l'ennemi qui poursuivoit notre cavalerie; et soutenu de nouveau par le régiment de Lobkowitz à la tête duquel le prince de Lichtenstein s'étoit mis, il enfonça entièrement l'ennemi et le culbuta sur la rive droite. La colonne ennemie qui s'étoit avancée le long du Pô, eut le même sort; elle fut vigoureusement repoussée par le F. M. L. Ott, avec perte de neuf cents morts et de plus de cinq cents prisonniers.

Cette bataille où l'on combattit avec une opiniâtreté peu ordinaire, se termina ainsi le troisième jour au grand avantage des Austro-Russes; et les suites de cette victoire furent pour eux la plus belle récompense des efforts qu'elle leur avoit coutés. L'ennemi sentant sa perte et ne pouvant résister davantage, renonça à l'espoir qu'il avoit fondé sur l'arrivée de Moreau; il profita de la nuit pour se soustraire à un sort encore plus funeste. Sa perte dans ces trois journées fut de six mille hommes tués, cinq mille et quatre-vingt cinq hommes faits prisonniers sur le champ de bataille, sept mille cent quatre-vingt trois blessés pris à Plaisance, parmi lesquels se trouvoient quatre généraux (Olivier, Rusca,

*) Une autre colonne française passa même le Pô à l'endroit, où la Trebia se jette dans ce fleuve; son dessein étoit de gagner la chaussée qui conduit ce bataillon à Pavie, soit pour percer de ce côté ou donner de l'inquiétude aux Alliés pour leur bagage.

généraux de division, Salm et Cambrai, généraux de brigade) huit colonels, cinq cent et deux officiers de l'état major et autres. Total des prisonniers : 12268 ; ce qui joint aux tués porte la perte des Français à 18 mille hommes. On leur prit en outre sept canons et huit drapeaux.

La perte des troupes Autrichiennes consiste en dix officiers et deux cent trente-trois hommes tués, vingt-sept officiers et mille huit cent seize hommes blessés. Celle des Russes fut d'un lieutenant colonel, quatre officiers et six cent soixante-quinze soldats tués: trois généraux, trois colonels, un lieutenant-colonel, cinq majors, trente cinq officiers et deux mille quarante-un blessés. Total 923 tués et 3933 blessés.

Le Maréchal de Suworow laissa ses troupes victorieuses goûter toute la nuit le repos, qui leur étoit si nécessaire; et le jour suivant, il se mit à la poursuite de l'ennemi avec deux colonnes; la colonne de droite le joignit sur la Nurra prés de saint Georgio.

La vûë de l'ennemi donna de nouvelles forces aux troupes; et le général Csubarow, après plusieurs combats avec son arrière-garde, fit prisonnière la dix-septième demi-brigade consistant en deux colonels, un lieutenant-colonel, vingt-six officiers et environ mille hommes; cette demi-brigade étoit composée des meilleures troupes de l'ennemi, du ci-devant régiment d'Auvergne; on prit en outre un canon et trois drapeaux. Le régiment de Caraiczay s'empara aussi dans la poursuite d'un canon et d'un obusier; les cosaques prirent tous les bagages de la colonne ennemie. La colonne de gauche qui s'étoit avancée sur la grande route de Plaisance, atteignit aussi l'ennemi sur la Nurra, et le força à précipiter sa marche.

Combat de Bobbio. Ce fut seulement en arrivant sur la Nurra, qu'on fut informé de l'approche de cette légion Ligurienne, que Macdonald avoit attendue avec tant d'impatience, pendant trois jours, en sacrifiant son armée. Comme nous avions déjà fait passer dès le 16 la plus grande partie de nos bagages de l'autre côté du Pô, un petit nombre de bagages de la colonne de droite risquoit d'être inquiété par cette légion.

Le maréchal de Suworow fit promptement rétrograder deux régimens de cosaques, par St. Georgio, pour le protéger; mais la légion n'attendit point leur arrivée, et elle se retira sur Bobbio. Comme sur les entrefaites le général Betetzki avoit pénétré de la Trebia, dans les montagnes du côté de Bobbio, avec un bataillon de troupes russes et cinquante dragons de Caraiczay, il rencontra dans ce dernier endroit cette légion; quoiqu'elle fût forte de trois mille hommes, ce général l'attaqua avec la bayonnette, et la dispersa entiè-

rement, après avoir tué cinq-cents hommes, et fait cent-trois prisonniers. Le bataillon Russe n'eut que vingt-trois hommes tués et quarante six blessés.

L'armée continua la poursuite jusqu'à Fiorenzuolo, où elle arriva le 21. Le F. M. L. Ott parvint, encore le même jour, jusqu'à Borgo-St. Tonino; le jour suivant, il poursuivit l'ennemi jusqu'à Parme, où le général Hohenzollern étoit déjà arrivé de Mantoue, et y avoit trouvé deux cents blessés ennemis. Le F. M. L. Ott fit dans sa marche jusques là cent-vingt prisonniers.

L'armee ne prit qu'un jour de repos à Fiorenzuolo (le 22); et comme la nouvelle étoit parvenue, que le général ennemi Moreau s'étoit avancé de Gènes, avec dix-huit mille hommes et avoit pénétré par la Bocchetta, dans la plaine entre Alexandrie et Tortone, l'armée se remit en marche le 23. de Fiorenzuolo, et par des marches forcées, elle arriva dès le 25. sur la Scrivia. Moreau ne jugea pas à propos de l'attendre; en conséquence, dans la soirée du même jour, le général Czubarow occupa avec quatre bataillons la ville de Tortone, et le chateau fut bloqué comme auparavant.

Bataille de la Bormida. Le général Moreau ayant été informé, que l'armée de Macdonald (avec laquelle il n'a jamais cessé de communiquer par le territoire de Gènes) se portoit de toutes parts en avant, partit de Gènes le 17 Juin; et le 20 il s'avança de Novi vers Tortone pour soutenir cette armée, et opérer sa jonction avec elle. Le général Bellegarde, informé de ce mouvement, fit venir le peu de troupes occupées au blocus du chateau de Tortone, et prit poste à la droite de la Bormida: il y fut attaqué le 20 dans la matinée par l'armée de Moreau, forte de dix-huit mille hommes; Bellegarde n'en avoit pas plus de sept à huit mille; malgré cette grande supériorité de l'ennemi, nos troupes soutinrent le combat avec la plus grande bravoure, pendant quatorze heures.

Vers les onze heures Moreau ayant reçu un renfort de six mille hommes, le F. M. L. de Bellegarde se décida à repasser la Bormida, et à prendre une position plus concentrée derrière cette rivière, prévoyant qu'à la longue, il ne lui seroit plus possible de résister à un ennemi beaucoup supérieur en nombre; outre que dans cette position, il protégeroit plus sûrement le blocus d'Alexandrie. Moreau malgré la grande supériorité de ses forces et l'espoir d'être secondé par la garnison d'Alexandrie, qui, au moyen d'une sortie, mettroit le foible corps du général de Bellegarde entre deux feux, n'osa l'attaquer dans cette nouvelle position. Les Autrichiens firent dans ce combat deux cent soixante prisonniers à l'ennemi. Le F. M. L. dans son rapport loua particulièrement la conduite habile des généraux baron Seckendorff et du comte Alcaini, ainsi que la bravoure du colonel et du brigadier La

Marseille, du lieutenant colonel Prohaska, de l'état major; ce dernier reçut une blessure à la tête.

Aussitôt que Bellegarde eut repassé la Bormida, Moreau se dirigea par Tortone (abandonné par les ailiés) sur Voghera dans l'intention de mettre l'armée du Maréchal Suworow entre trois feux, et de réunir ses forces à celles de Macdonald. Sur ces entrefaites M. le comte de Bellegarde fut renforcé par le corps de M. le général baron de Kaim, venu de Turin*), ce qui le mit en état de tenir tête à l'ennemi.

Bataille de St. Giuliano **). Moreau en arrivant à Voghera y aprit la défaite complette de Macdonald; en conséquence il rétrograda promptement vers Novi, et dut pour y parvenir attaquer de nouveau le général de Bellegarde, qui, ayant repassé la Bormida, s'étoit avancé jusqu'à saint Giuliano, dans la plaine entre Alexandrie et Tortone. Cette dernière bataille eut lieu le 25 juin; Moreau fut battu avec perte de trois mille cinq cents hommes, dont 1000 tués, 2000 blessés et 500 prisonniers. Après cet échec, Moreau se retira sur Gavi, et concentra ses forces dans les environs de cette forteresse.

M. le Maréchal Suworow arriva le 26 dans les environs d'Alexandrie; ses troupes se réunirent à celles de M. de Bellegarde, et le 27 une partie de l'armée impériale campa à Spinette (entre Novi et Alexandrie).

Remarques. On vient de voir, que dans le court espace de quinze jours (depuis le 11 juin jusqu'au 25) il s'est donné dans la Lombardie neuf batailles ou combats des plus sanglants, où les Austro-Russes, toujours inférieurs en nombre, furent complettement victorieux; excepté à Modène et sur la Bormida, le 12 et le 20 juin, où Macdonald et Moreau payèrent chérement l'avantage de pouvoir aller, à quelques pas de là, se faire battre complettement Avant que d'examiner l'enchainement et l'ensemble de tous ces combats, nous croyons devoir placer ici quelques remarques sur quelques unes de ces actions que la rapidité de leur narration ne nous a pas permis d'y insérer.

Il paroit incontestable aujourd'hui, même d'après les rapports français, que l'armée de Macdonald, en arrivant le 17 juin sur la Trebia étoit forte d'environ trente-cinq mille hommes, que son but étoit de pénétrer rapidement, avec une colonne, du côté de la chaussée de castel St. Giovanni, et de s'avancer, avec l'aile droite, le long du Pô, pour

---

*) La citadelle de Turin s'étoit rendue le 20 Juin à minuit.

**) Ou Juliano: c'est le même lieu dont il est parlé à la bataille de Marengo.

s'emparer de la chaussée qui conduit à Pavie. Le général Ott qui soutint ses premiers efforts pendant un jour entier, en manoeuvrant avec autant d'habileté que d'intrépidité, n'avoit que cinq mille hommes: l'armée austro-russe, accourue de Turin, et qui s'avança à son secours, conduite par le Maréchal Suworow, formoit en tout vingt-deux mille hommes, commandés par les généraux Rosenberg et Melas: l'avant-garde de cette armée n'arriva que dans la soirée du 17 sur la Tidone, et quoique harassée par la fatigue d'une marche longue et forcée, elle suffit au F. M. L. pour repousser vigoureusement l'ennemi, et lui faire éprouver une grande perte. On sait que le reste de l'armée du Maréchal Suworow n'arriva que dans la nuit du 17 au 18.

Le Maréchal Suworow résolu d'attaquer l'ennemi le 18, avoit d'abord divisé son armée en trois colonnes: les deux premières étoient formées de troupes russes, et la troisième, qui étoit la plus nombreuse, des divisions Ott et Froelich; celle-ci devoit former l'aile gauche, les autres le centre et l'aile droite; mais les difficultés du terrain firent changer les dispositions de la marche, et l'armée fut divisée en quatre colonnes *). La première devoit s'avancer par Verato, St. Imento, Calendano, Borgo, St. Antonio, vers St. Lazaro et sur Ponté di Nura; la seconde devoit aussi se porter, sur la chaussée, par Borgo St. Antonio, à la droite de Plaisance, sur Ponté di Nura; la troisième, par Maflora, Grignone, Valera, sur Baccari; et la quatrième par Brenco, casa d'Iddio, Ripalta sur St. Giorgio.

Macdonald, de son côté, avoit pris aussi la même résolution d'attaquer et avoit passé la Trebia: c'est entre cette rivière et le Tidone, que les deux armées se rencontrèrent le 18. Les commencemens de cette bataille doivent être considérés, comme trois combats particuliers, où les têtes seulement des colonnes austro-russes combatirent et soutinrent les plus vigoureux efforts de toutes les forces ennemies réunies.

Le 19, l'ennemi qui s'étoit éloigné de la rive droite de la Trebia, et que l'on devoit présumer en plaine retraite, fit de rechef une attaque générale avec tant d'impétuosité, qu'il repoussa nos avant-postes au delà de la Trebia, passa même le Pô à l'endroit, où elle se jette dans ce fleuve, et fit passer la Trebia à une autre colonne pour tourner notre flanc droit: dans cette attaque deux mille hommes de cavalerie française, soutenus par une

*) La marche ne fut point changée; seulement la colonne autrichienne qui étoit la plus nombreuse et la troisième fut divisée en deux. Note du rédacteur.

nombreuse infanterie, traversèrent la Trebia, peu profonde et guéable, fondirent avec une célérité incroyable sur notre aile gauche, composée de troupes autrichiennes, et qui n'étoit point formée (les soldats, qui depuis plusieurs jours n'avoient point pris de nourriture régulière, étoient occupés à préparer leur repas) et la repoussèrent. Dans cette conjoncture difficile le général prince de Lichtenstein avec quelque cavalerie et le général Melas à la tête de l'infanterie tombèrent avec la plus grande impétuosité sur l'ennemi, et le repoussèrent au-delà de la Trebia. A l'aile droite composée pour la plus grande partie de troupes russes, le combat ne fut pas moins opiniâtre, et l'ennemi fut également repoussé. Aucune expreſſion ne pouvoit peindre la bravoure et la constance inébranlable, avec laquelle les troupes russes et autrichiennes ont combatu dans ces trois journées, où l'armée française déploya tout le courage du désespoir, et se fit en grande partie exterminer, car elle y perdit les deux tiers de ses forces *).

Nous avons fait remarquer que l'armée de Macdonald ne pouvoit recueillir aucune gloire, et ne méritoit aucun éloge de l'espece de victoire qu'elle s'attribua à Modène; nous dirons ici, que sur la Trebia elle fut vaincue sans honte, et que le courage héroïque qu'elle y a montré, avec une constance extraordinaire, la rendroit immortelle et à jamais célèbre dans la postérité, si elle n'eût pas combatu pour une aussi mauvaise cause, surtout après s'être aussi mal conduite en Italie, d'où elle ne se retiroit que couverte de la haine et de l'exécration des peuples.

En France, on accusa Macdonald d'avoir trop précipité sa marche, et d'être arrivé trop tôt sur la Trebia, en sorte qu'il ne put être secondé par Moreau, qui arriva à Vogliera trois ou quatre jours trop tard. Cette accusation étoit grossièrement ridicule; il eût paru moins déraisonable d'accuser Moreau d'être parti trop tard de Gènes (le 17 juin, jour où Macdonald livra la première bataille sur la Trebia, et où Moreau ne pouvoit arriver que le 23 ou 24) nous disons, moins déraisonable, parceque pour condamner Moreau, il faudroit savoir, s'il a été informé plutôt de l'approche de Macdonald, et s'il a pu calculer quel devoit être le juste point de la jonction des deux armées.

La petite carte, que nous avons mise sur la troisième planche de ce troisième cahier, fait voir les divers points qu'occupoient les armées respectives dans les journées du 17,

*) Outre les dix-huit mille hommes, tués, blessés et prisonniers dans ces trois journées, Macdonald en perdit encore un grand nombre dans sa retraite vers la Toscane, où il arriva avec moins de dix mille hommes.

18, 19, 20 et 22 juin; les armées alliées y sont marquées en rouge, celles des Français en bleu. On y voit l'armée de Macdonald sur la Trebia, près de Plaisance, ayant l'armée de Suworow en tête. Près de Bobbio la légion ligurienne forte de trois mille hommes, attaquée par un bataillon russe, commandé par le général Betetzki : près de Voghera l'armée de Moreau ; et celle de Bellegarde à St. Giuliano. Si la légion ligurienne eût pénétré jusqu'à Ripalta, et que l'armée de Moreau fût arrivée sur le Tidone, lors de la bataille du 17, 18 ou 19 l'armée austro-russe mise entre trois feux, se seroit trouvée dans une position d'autant plus critique, qu'elle n'auroit pu opérer sa retraite, qu'en traversant le Pô, si elle n'avoit pu vaincre les armées réunies de Macdonald et de Moreau.

Macdonald entièrement défait, et repoussé jusques dans le Modénois, voyant l'impossibilité absolue de pénétrer vers le Piémont, rentra en Toscane, et remonta par Luques, Massa et Sarzana, vers Gènes, où il réunit les foibles et minces debris de son armée à celle de Moreau, ayant perdu toute son artillerie et ses bagages; la division Victor qui faisoit partie de son armée, fut encore atteinte et battue le 20 près de St. Giorgio; le peu qui en échappa se retira, non sans peine, sur Fornuovo, et delà gagna Vareze et Pontremoli.

Nous croyons devoir faire aussi remarquer, que Macdonald avoit du premièrement diriger la marche de son armée par Modène, Parme et Plaisance, pour gagner Gènes par Novi et le passage de la Bocchetta; parceque la route par Sarzana et le long de la côte de Gènes est singulièrement pénible pour une armée, à cause du site montueux et des passages impraticables pour l'artillerie. Cet éclaircissement nous a paru nécessaire pour les personnes qui ne connoissent point le local de ce pays. Nous ajouterons encore que le port de Livourne étant bloqué par les Anglais, Macdonald ne put faire transporter son artillerie et ses bagages par mer, et qu'il dut finir par les perdre totalement.

BATAILLE DE NOVI.

Après la prise de la citadelle d'Alexandrie (rendue le 21 juillet), et du château de Serravalle (rendu le 7 Août), l'armée impériale et une partie considérable du corps de troupes russes campèrent dans la plaine, entre Rivalta et Pozzolo-Formigaro.

Un corps de troupes suffisant fut chargé de faire le siége du château de Tortone, et d'observer les mouvemens qu'il etoit à présumer, que les Français feroient pour s'y opposer. Pendant ce tems là le Maréchal Suworow s'occupa des préparatifs, les plus propres à assurer le succès des nouvelles opérations projetées.

Les Français profitèrent de ce repos pour rassembler toutes leurs forces réparties au long de la rivière de Gènes jusqu'à Nice, sur une ligne fort étendue, et pour les concentrer vers Savone. L'arrivée du nouveau général en chef Joubert, au commencement du mois d'août, apporta dans ces mouvemens encore plus d'activité. On pouvoit aisément se persuader, que le gouvernement français qui avoit la plus grande confiance dans les généraux envoyés en Italie, leur avoit donné l'ordre formel de délivrer Tortone, déjà battue par l'artillerie impériale, et de tenter un grand coup du côté des plaines de l'Italie.

M. le F. M. L. baron de Keim avoit mandé, que l'ennemi rassembloit des troupes et formoit de petits camps, tant du côte de Tenda que dans la vallée de Stura; qu'il venoit aussi de porter des renforts considérables vers le Mont Cénis; qu'il étoit arrivé beaucoup d'artillerie sur le mont Genève et que l'ennemi faisoit toutes les dispositions pour mettre le fort la Charbonnière en état de défense.

Le général d'artillerie baron de Kray, qui étoit arrivé à l'armée avec son corps, annonça que ses patrouilles poussées jusqu'à peu de distance d'Argentières, lui avoient rapporté que l'ennemi se trouvoit dans la vallée de Barcellonette, au nombre d'environ trois mille hommes, et qu'il attendoit encore d'Arches un renfort de douze cents hommes.

Ces mouvemens sérieux de l'ennemi et les dispositions qu'il faisoit, sur un si grand nombre de points, ne laissèrent pas douter qu'il ne projetât quelque entreprise importante.

Le 11 Août, l'ennemi attaqua avec des forces supérieures le capitaine Breten, du cinquième régiment de hussards, poste à Cremolino, et le repoussa jusqu'à Rocca Grimaldi; il se borna toutefois à occuper le poste d'Ovado. De notre côté, on renforça par précaution, d'un bataillon d'infanterie, le poste de Rocca Grimaldi.

Le 12, l'ennemi s'avança sur Spigno; il porta quelques mille hommes de Susello vers Ponzone, renforça considérablement le poste d'Ovado, et après avoir repoussé nos avant-postes du côté d'Acqui, il pénétra jusqu'à Rocca Grimaldi et Cremolino.

Le F. M. L. comte de Bellegarde, qui étoit posté avec sa division près d'Acqui, ayant donné avis de ce mouvement de l'ennemi, et annoncé en même tems que ce dernier paroissoit vouloir pénétrer avec neuf demi-brigades, formant vingt-sept bataillons, sur Erce et dans la vallée de la Bormida, qu'à cet effet, il avoit déjà occupé tous les postes qui pouvoient lui être convenables; l'ordre fut envoyé à ce général de ne point s'engager avec l'ennemi, mais s'il continuoit de se porter en avant, d'effectuer sa retraite par la route d'Alta-Retorta et de se réunir à l'armée, vû qu'on avoit formé le projet de forcer l'ennemi à un combat, entre l'Orba et la Scrivia.

L'on ne pouvoit supposer d'autre vûë à l'ennemi, que celle de faire lever le siége du château de Tortone; l'on porta en conséquence sa principale attention sur les vallées de Scrivia et de Tortone. L'armée, postée à Rivalta observoit la première; la seconde étoit observée par le général russe de Rosenberg, postée à Vighizuolo. Le général Kray, qui etoit en marche pour se porter par Asti sur Coni, dut faire halte à cause de l'attaque qui avoit eu lieu précédemment, et se diriger sur Fregarollo pour se réunir au F. M. L. comte de Bellegarde, et former l'aile droite de l'armée.

Le 13, les Français avoient formé leurs colonnes pour l'attaque, et les avoit disposées de manière que la première s'avança par Spigno et Acqui dans la vallée de Bormida *); la seconde menaça la vallée d'Erro et d'Orba, et par ce mouvement procura à la troisième la facilité de se rassembler dans la vallée de Lemme et Scrivia. Chacune de ces colonnes

*) Nous regrétons de ne pouvoir donner dans ce cahier, la carte que nous avons dessinée, pour rendre sensible les mouvemens des différens corps; nous avons dû nous restreindre au seul plan de cette bataille.

étoit forte de plus de dix mille hommes, une réserve de cinq mille hommes au moins : étoit postée près de Gavi: en général les forces des Français pouvoient s'élever entre quarante-cinq à cinquante mille hommes.

Les premiers mouvemens sérieux de l'ennemi engagèrent le Maréchal Suworow à retirer, vers l'armée, la division du général Bellegarde, à abandonner aux Français la hauteur de Novi, et à rassembler toutes ses forces entre l'Orba et la Scrivia. En conséquence de cette résolution le corps de Siége de Mantoue, commandé par le général baron de Kray, qui étoit arrivé le 12 près d'Alexandrie, se porta sur Frassanuova, et forma dans cette position l'aile droite de l'armée; au centre étoit le corps russe du général Doerfelden, et à l'aile gauche le corps posté près de Rivalta.

Comme les Français en se portant en avant, ne pouvoient faire déboucher leurs colonnes d'attaque avec la même promptitude, on résolut de les attaquer dans leur mouvement lorsqu'elles étoient encore séparées. Le général baron de Kray reçut en conséquence l'ordre de se porter sur les Français le 14 à la pointe du jour, avec son corps renforcé de la division du géneral Bellegarde; mais la fatique des troupes, suite des travaux pénibles du siége de Mantoue, et la route qu'elles avoient faite aussitôt après, pour venir à Alexandrie, fit qu'on remit cette attaque au jour suivant.

Les Français avoient cependant profité du 14 pour disposer leurs colonnes qui avoient débouché pour attaquer, et tirer parti de tous les avantages du terrain, ils étoient parvenus à se procurer une position qui par sa nature, et l'artillerie considérable dont ils l'avoient garnie, étoit presque inexpugnable. (Voyez la quatrième planche de ce troisième cahier.)

Leur aile gauche s'étendoit jusqu'aux montagnes qui s'abaissent près de Pastorana, et étoit protégée par une nombreuse artillerie. Le centre et le front étoient appuyés contre la chaîne de montagne qui se prolonge au-delà de Novi, vers Serravalle, et avoit pour défense la ville de Novi, ainsi que plusieurs hauteurs couvertes de buissons et d'arbres; l'aile droite étoit également postée sur le revers des montagnes jusqu'à Serravalle, et s'appuyoit à cette ville qui avoit été occupée, le 14, par les Français, et bloquoit le chateau.

Quoique le projet fût de ne pas s'opposer à la descente des Français dans la plaine et de les combattre dans un terrain favorable, qui mit les Alliés à même de profiter de la supériorité de leur cavalerie, cependant la crainte d'evenemens désagréables, et d'un autre

côté la confiance dans la valeur des troupes, firent changer de plan; le Maréchal Suworow se détermina à fixer au 15, l'attaque de la position des Français.

Le général baron de Kray, qui devoit commander l'aile droite fut chargé de prendre les Français en flanc et de revers, en tournant leur aile gauche, pendant que deux bataillons russes, laissant Novi à droite, inquiéteroient les Français sur leur flanc droit. Le corps d'armée, posté près de Rivalta, devoit seulement envoyer quelques détachemens sur le flanc droit, et attendre le résultat de l'attaque.

Le corps du général baron de Kray se mit en marche, le 14, à l'entrée de la nuit, afin de se trouver le lendemain, au point du jour, en face des Français. Pendant la nuit, le major Dobay, du régiment des hussards de l'archiduc Joseph, repoussa tellement les avant-postes français, que les deux armees n'avoient qu'un pas à faire, pour en venir aux mains.

Le Maréchal Suworow disposa les troupes, pour l'attaque, sur deux lignes; confia l'aile droite au général comte de Bellegarde et la gauche au général Ott; la cavalerie des ailes étoit sous les ordres du général-major comte Palfy.

L'aile droite commandée par les généraux de Kray et Bellegarde commença l'attaque avec le régiment de Huff qui étoit à la tête, et gravit les hauteurs où étoit appuyé le flanc gauche de l'ennemi. La première ligne, malgré le grand avantage que donnoit aux Français leur position, malgré le feu de mitraille le plus violent, parvint auſſi à s'emparer de plusieurs hauteurs escarpées; mais dans le moment où les troupes alliées, animées du plus grand courage, se disposoient à pousser leurs avantages, le général Joubert qui commandoit en chef l'armée française, et qui se trouvoit à son aile gauche, tira de la droite de cette aile de nombreux renforts, qu'il porta sur sa gauche, presque déjà forcée. Quoique le général Joubert fût tué dans cette attaque, en conduisant ses troupes au combat, et au moment, où il ordonnoit une charge à la bayonnette *), le général comte de Bellegarde se vit obligé d'abandonner momentanément les hauteurs déjà emportées, malgré la résistance la plus opiniâtre des Français.

Sur ces entrefaites le corps russe, commandé par les généraux prince Pancrazion et Milloradovich, entreprit son attaque; mais comme cette attaque eut lieu, seulement de

*) Il fut tué au point marqué A sur le plan; de là il fut transporté de suite à Novi, et Moreau prit le commandement de l'armée française.

front, sur Novi qui étoit fortement garni de troupes, et sur une hauteur très-proche de la ville, les Français parvinrent à rendre inutile toutes les tentatives que ce corps put faire, en revenant plusieurs fois à la charge avec la plus grande bravoure. Le général baron de Kray se détermina alors, à renoncer à toute attaque ultérieure sur ce point. Il est à remarquer ici que les Austro-Russes ne pouvoient se servir de leur artillerie à cause de la position avantageuse des Français.

Le Maréchal Suworow, convaincu du courage inébranlable des troupes autrichiennes et russes, donna aussitôt l'ordre au général de cavalerie Melas, de s'avancer avec le corps posté près de Rivalta, consistant dans la division Froelich, pour protéger une nouvelle attaque. . Ce corps fut disposé en deux colonnes, dont l'une devoit s'avancer sur la rive gauche de la Scrivia, pendant que l'autre longeroit la droite *). Le Maréchal Suworow ordonna en outre, avec la fermeté qui le caractérise, au lieutenant général Doerfelden et aux généraux prince Pancrazion et Milloradovich, d'attaquer de nouveau les hauteurs de Novi. Cette dernière attaque eut lieu à trois heures après midi; mais on ne put encore parvenir à forcer l'ennemi dans sa position, tant étoit vive la résistance qu'il opposa sur tous les points.

Pendant que les colonnes sous les ordres du général Melas étoient occupées à se former, le général baron de Kray soutenu de deux bataillons russes avoit encore tenté une nouvelle attaque; mais quoique les troupes fissent des prodiges de valeur, la position avantageuse des Français, leur résistance soutenue et désespérée firent qu'on ne put réussir à s'emparer des hauteurs. Les mêmes raisons avoient fait échouer la seconde attaque du corps des troupes russes.

Le général Melas fut chargé, par le Maréchal Suworow, de se porter vers Novi, avec les troupes sous ses ordres, de se réunir aux troupes russes dont l'attaque avoit été repoussée, et d'en entreprendre une nouvelle sur Novi, contre le front de la position.

Comme, d'après un examen exact de la position des Français, ou reconnut que la clef de sa ligne de défense, et le point essentiel sur lequel l'attaque devoit être dirigée, étoit vers son aile droite, le général de cavalerie Melas fit marcher quelques bataillons par Betolla sur Novi, il distribua ensuite le reste de la division en trois colonnes, et chercha à tourner le flanc droit de l'ennemi.

---

*) Ces colonnes conduites par les généraux Froelich, Mitrowski, Lusignan et Loudon, soutenues par le prince de Lichtenstein qui conduisoit la cavalerie, étoient formées de huit bataillons de grénadiers, et de 6 d'infanterie, elles décidèrent la victoire.

Le général Nobili eut ordre de se porter, avec la première colonne, sur la rive gauche de la Scrivia, de gagner Vignole en passant par Stazzano; pour observer la vallée de Scrivia; il fut chargé en même tems de débloquer le fort de Seravalle qui étoit investi depuis deux jours, et de faire occuper Arquata par un bataillon. La seconde colonne sous les ordres du général Froelich, ainsi que les brigades des généraux Mitrowski, Lusignan, et Loudon, devoient cotoyer la rive droite de la Scrivia, et lorsque ces deux colonnes auroient opéré leur jonction, le général Nobili devoit s'avancer vers la route de Gavi, et couper la retraite aux Français.

La colonne de troupes autrichiennes qui s'étoit avancée le long de la Scrivia, étoit parvenue à onze heures et demie du matin, près de Pietale à la hauteur de Novi; le général Froelich fut le premier qui rencontra l'ennemi; il fit une attaque des plus vigoureuses avec un bataillon de Furstenberg et la brigade du général major Lusignan, et il parvint bientôt à prendre l'ennemi par son flanc droit. Le général-major Loudon fit de même avec sa brigade, qui placée à la gauche de la division Froelich, comme une seconde colonne, se porta aussi sur le flanc droit des Français. Le F. M. L. prince de Lichtenstein forma avec la cavalerie une troisième colonne, qui tourna entièrement l'ennemi. Pour soutenir ces colonnes, le général Melas fit placer des batteries sur quelques points, afin d'y attirer l'attention de l'ennemi. Tandis que le général Mitrowski, laissant Seravalle sur la droite, conduisoit sa troupe sur le flanc droit des Français, et gagnoit des hauteurs presque inaccessibles, et que le général Loudon tournoit impétueusement ce même flanc avec sa brigade de grénadiers, la brigade, commandée par le général Lusignan, gravit avec une valeur incroyable, et malgré le feu le plus terrible, les hauteurs situées en avant, et surmonta tous les obstacles.

La victoire fut partout la récompense des généreux efforts de ces braves troupes, et les succès de la journée eussent eu encore plus de prix pour elles, si le brave général Lusignan n'eût été fait prisonnier, après avoir reçu trois blessures, et eu son cheval tué sous lui *). Mais ce fut aussi alors qu'elles parurent vouloir venger leur général, en poursuivant leurs avantages et en faisant éprouver à l'ennemi une perte considérable.

*) Voyez sur le plan de la bataille, près de Seravalle l'endroit où il fut blessé et pris, marqué par B.

La colonne du milieu, que commandoit en personne le général Melas, attaqua vigoureusement l'ennemi, qui s'étoit avancé avec une audace extraordinaire jusqu'au pied des montagnes, le rejeta dans sa position, le poursuivit même au delà, et se porta à la même hauteur que les autres détachemens, qui avoient déjà fait des progrès sur les Français.

Le général prince de Lichtenstein sut profiter de chaque instant favorable, pour agir avec sa cavalerie, et les impériaux durent, à son courage actif et à sa présence d'esprit, des avantages importans.

Le général de cavalerie Melas remarquant les progrès toujours croissants de la colonne, qui avoit pénétré sur le revers des montagnes, fit encore attaquer la hauteur de Novi, par le brave bataillon de grénadiers de Paar (*); cette troupe exécuta l'attaque, avec une bravoure sans exemple, et malgré le feu bien dirigé des Français, emporta la hauteur, sans tirer un coup de fusil.

Cet heureux succès déconcerta tellement les Français, qu'après avoir combattu partout, et pendant tout le jour, avec une opiniâtreté qui sembloit inébranlable, ils prirent tout d'un coup le parti de gagner, en fuyant, la route d'Ovada, parceque la retraite sur Gavi leur fut coupée par la colonne, qui s'étoit avancée sous les ordres du prince de Lichtenstein. Le général baron de Kray continua alors son attaque avec avantage; les majors Devay des hussards de l'archiduc Joseph et Kees des dragons de l'empereur, ainsi que le troisième bataillon de Sztarray, commandé par le capitaine Bakoni, qui, dès le commencement de l'action avoit été détaché contre le flanc gauche des Français, profitèrent du désordre, où étoit l'ennemi, et maneuvrèrent si habilement contre son arrière-garde, qu'ils firent deux mille prisonniers, au nombre desquels se trouvoit le général Colli, et prirent plusieurs canons et chariots de munitions. Les Français laissèrent sur le champ de bataille plus de trois mille morts : on leur fit quatre mille prisonniers, et le nombre de leurs blessés fut beaucoup plus considérable.

Parmi les prisonniers français se trouvoient les deux généraux de division, Grouchi (mort depuis de ses blessures) et Perignon (échangé aussitôt contre le général Lusignan) les généraux de brigade Colli, Bardon et Partonneaux. Leur général en chef Joubert (ainsi que nous l'avons dit) fut blessé au commencement de l'action, et mourut à Novi quelques instants après.

---

*) Vers cinq heures du soir.

La perte des Alliés fut de neuf cents tués, trois mille huit cents blessés et sept cents prisonniers ou égarés.

Aucune expression ne sauroit peindre la bravoure inébranlable, le courage porté jusqu'à l'enthousiasme des troupes autrichiennes et russes, de leurs généraux et de tous les officiers. Chaque individu s'eſt acquis dans cette journée mémorable de nouveaux droits à une gloire immortelle et à l'estime générale.

Dans la nuit du 15 au 16, les Français continuèrent leur retraite sur Gènes, et pour la couvrir, la division St. Cyr occupa la montagne rouge, et les hauteurs qui commandent la route de Gavi. Le général-major Karaczay, qui avoit été chargé de les poursuivre, leur prit trente-six canons et plus de cent chariots de munitions.

C'est ainsi que se termina une bataille, où l'on combattit, toute une journée, de part et d'autre avec la plus grande animosité, et qui coûta encore environ dix-huit mille hommes aux Français: ils s'étoient défendus, non seulement avec obstination, mais encore avec le courage du désespoir, contre les attaques réitérées des Alliés, une position très-forte par sa nature et couverte d'arbres et de buissons, qui en rendoient de toutes parts les accès très-difficiles; cette position étoit encore devenue formidable par une artillerie nombreuse, avantageusement placée et très-bien servie. Si l'on excepte la bataille de Malplaquet, gagnée par le prince Eugène contre le maréchal de Villars en 1709, où il perit trente mille hommes, et celle de Francfort sur l'Oder en 1759, entre les Prussiens et les Russes, où Frédéric II laissa près de vingt mille hommes sur le champ de bataille, aucune bataille dans le dix-huitième siécle ne fut plus sanglante que celle de Novi. M. le général Kray reçut une contusion au bras; mais il n'en continua pas moins de commander. Toute l'artillerie des Français tomba au pouvoir des Alliés.

Outre l'éclat que l'heureuse issuë de cette bataille a jetté sur les armes autrichiennes et russes, il en est résulté des avantages inexprimables; elle déconcerta les vastes projets des ennemis qui avoient aussi attaqué le 14, de trois autres côtés en même tems, et avec des forces supérieures, toute la position des alliés dans le Haut-Valais, et avoient entrepris le 13, de forcer le passage près de Rosvald. Cette bataille décida enfin la campagne et assura l'Italie aux Alliés.

On avoit répandu le bruit qu'après la victoire de Novi, les troupes impériales avoient sacagé cette ville, parceque quelques habitans avoient pris les armes et tiré sur elles. Les vainqueurs, en exerçant une juste vengeance, n'ont point confondu l'innocent avec

le coupable, il n'y a eu d'endommagé, que quelques maisons situées hors de l'enceinte de Novi *). M. le général Kraizer étant entré dans la ville avec les premiers piquets, donna les ordres les plus sévères pour que les personnes et les propriétés fussent respectées. Ces ordres furent suivis, et il ne se commit aucun excès.

*) Novi est une très-jolie ville de l'état de Gènes, située à l'entrée de la belle plaine de Lombardie, au pied des montagnes qui la garantissent des vents chauds du midi. Bâtie en partie dans la plaine et en partie sur la montagne, elle renferme un grand nombre de superbes palais appartenans aux génois qui viennent y passer l'été.

SIÉGES

DE LA CAMPAGNE DES AUSTRO-RUSSES EN ITALIE.

ATTAQUE ET PRISE
DE LA
MIRANDOLE
PAR 45 HUSSARDS.

M. le général Klenau voulant inquiéter l'ennemi sur tous les points, détacha différens corps sur la rive droite du Pô. Un de ces détachemens ayant appris, que les habitans des environs de la Mirandole étoient inquiétés sans cesse par la garnison, et des individus de cette place, résolut de les surprendre. Ce détachement abandonna le 14 d'avril, les postes d'observation qui lui avoient été confiés, et se porta avec quarante-cinq hussards par Poggio sur la Mirandole. La ville étoit fermée, et la garnison, à la vûë des Autrichiens, fit un feu terrible; mais ceux-ci imposèrent silence à l'artillerie ennemie, en faisant semblant de se préparer à un assaut. Ce stratagème réussit si bien que des Français se rendirent, aux conditions suivantes: „La situation de la garnison de la Mirandole obligeant la garnison de rendre la dite place aux troupes de S. M. I., il est convenu entre M. Kirchberg et Focky commandant les Autrichiens, et le citoyen Fratacchio capitaine commandant d'artillerie cisalpine et commandant de la place et les troupes de la Mirandole, 1. que la garnison de la place mettra bas les armes et sera prisonnière de guerre; elle conservera tous ses effets et une voiture de commissaire. 2. Elle sera conduite par un détachement autrichien au quartier général, où elle sera mise en liberté, en donnant sa parole d'honneur de ne plus servir pendant cette guerre. 3. Sont compris dans la garnison, tous ceux qui faisoient le service de la place, ainsi que le commissaire extraordinaire Secchini avec son secrétaire. 4. Les officiers commandant les troupes de S. M. I. et R. s'obligent de conserver toutes les propriétés des

habitans de la place, et de garantir la garnison de tout événement jusqu'au quartier général. 5. Dans le cas, où le commandant autrichien n'agréerait point l'article 2 de cette capitulation, la garnison sera échangée à la première occasion.

Ainsi fait et signé, le 15 d'avril, à dix heures du matin. Suivent les mêmes noms que ci-dessus. Etat de la garnison faite prisonnière de guerre, 1. Le commandant de la place. 2. Un commissaire extraordinaire. 3. Un inspecteur d'artillerie. 4. Un chirurgien-major. 5. Quatre capitaines. 6. Neuf lieutenants. 7. Deux secrétaires. 8. Un adjutant. 9. Deux sergens-majors et deux fourriers. 10. Onze sergens et vingt-six caporaux. 11. Cinq tambours, quatre-vingt-huit canonniers et quatre-vingt un fusiliers, en tout 235 hommes. Artillerie trouvée dans la place. Un canon de trois livres de balle avec son chariot de munition. Deux canons de gros calibre et quatre petits canons.

SIÉGE D'ORCINOVI.

Les habitans des campagnes du Brescian, voisins de la forteresse d'Orcinovi, s'étoient armés en masse, et tenoient ce fort bloqué. Comme ils n'avoient point d'artillerie pour en faire l'attaque, ils demandèrent du secours au commandant autrichien de Brescia, qui envoya de ce côté un corps d'infanterie et de cavalerie.

Le général Alcaini ayant investi cette place, elle se rendit après un bombardement de quatre heures. La garnison a été faite prisonnière de guerre. Voici la capitulation.

Art. 1. La forteresse d'Orcinovi sera remise au général Alcaini, avec toute l'artillerie, les munitions, plans, cartes, magasins, caisses militaires, et tout ce qui appartient à la place.

Art. 3. Le 2 mai, au matin, une compagnie de troupes impériales occupera la porte de Brescia.

Art. 4. Le même jour, à huit heures du matin, la garnison sortira par la porte de Brescia tambour battant, et avec tous les honneurs de la guerre; elle déposera les armes sur le glacis, et se rendra prisonnière de guerre.

Article additionel. Il ne sortira personne avec la garnison, qui n'appartienne immédiatement à la troupe française. Tous les prisonniers et déserteurs autrichiens seront fidellement remis au général Alcaini.

Fait le 20 floréal (30. avril 1799.) Signé Alcaini général-major.

Rupp, lieutenant.

Torre commandant de la place. Montpaillard capitaine commandant.
La roche, major de place. Turacci-Lavinet, capitaine de chasseurs.

SIÉGE DE PIZZIGHETTONE.

Les généraux baron de Seckendorff et comte Hohenzollern avoient déjà investi Pizzighettone avec un petit corps de troupes, et commencé à faire élever des batteries par les paysans des environs. Le 5 mai le F. M. L. baron de Keim eut ordre d'entreprendre ce siége, avec la division sous ses ordres, et de le pousser avec vigueur. Mr. le F. M. L. reçut à cet effet trois canons de 16 livres, pris sur les Français, douze pièces de 12 livres, dix obusiers et quelques pièces d'artillerie russe. En conséquence, dans la nuit du 5, et la journée du six la construction des batteries fut continuée avec la plus grande activité; elles furent acchevées et garnies d'artillerie dans la nuit du 6 au 7. Le 7 avant le jour, on commença à jetter des obus sur la place ainsi que sur l'ouvrage avancé de Gera *). Cette canonade fut si bien dirigée, que le quatrième obus qui fut lancé, mit le feu à un gros magazin de paille, foin et bois: l'incendie dura toute la journée sans qu'on pût l'arrêter. Quelques heures après, le F. M. L. Kaim fit sommer la place; le commandant répondit qu'il avoit ordre de son gouvernement de se défendre et de n'entrer en aucune négociation. Le feu fut continué avec tant de succès, que vers le soir un petit magazin de poudre sauta en l'air, et plusieurs batteries ennemies furent entièrement démontées. Les travaux furent tellement poussés dans la nuit du 7 au 8, et tout le jour suivant, que le 9 au matin, nos batteries se trouvoient à une portée de fusil des ouvrages de la place. L'incendie de la ville, la crainte que le feu ne prît au dépôt considérable de poudre qui étoit dans les casemates, et la grande proximité de nos batteries et de la tranchée, engagèrent le commandant

*) À la droite de l'Adda; Pizzighettone est sur la rive gauche de cette rivière. N'ayant que deux planches destinées aux plans des siéges de la campagne, nous avons dû nous borner à n'en donner que dix des plus intéressants.

ennemi à envoyer le 9 à midi un officier d'artillerie au F. L. Kaim avec un écrit, par lequel il demandoit à capituler.

Mr. le F. M. L. Kaim envoya aussitôt le lieutenant Despeste dans la place, et dressa la capitulation suivante, en notifiant, qu'il ne se départiroit de sa teneur.

Le commandant ennemi, après avoir tenu un conseil de guerre, demanda à retourner en France avec sa garnison, en offrant de ne point servir pendant un an; il persista dans sa demande jusqu'à dix heures du soir: mais le F. M. L. Kaim lui ayant fait dire qu'il n'attendroit pas plus long-tems, il se décida enfin à accepter la capitulation qui fut ratifiée et signée le 10 au matin.

L'article II est de la teneur suivante. La garnison sortira de la place le 11 mai avec tous les honneurs de la guerre; elle déposera les armes sur le glacis et se rendra prisonnière de guerre.

L'article IV. Aussitôt après la signature de la capitulation la porte de Crémone sera remise aux troupes impériales; le général de Seckendorff, qui commande à Gierra, occupera la porte de ce côté.

Conclu et signé à Regano le 10 mai 1799.

Kaim, Feld-maréchal-lieutenant.

Jacquey, capitaine et commandant.

Les Autrichiens ont trouvé à Pizzighettone deux mille quintaux de poudre, quarante-mille boulets, vingt-mille sacs de farine, quarante mille mesures d'orge, quarante-mille mesures d'avoine, un grand nombre de tonneaux de vin et d'eau de vie, et quatre-vingt-onze canons et mortiers. La garnison consistoit en six cents soldats français.

SIÉGE DE LA CITADELLE DE FERRARE.

Le 21 de mai, environ huit cents hommes de troupes autrichiennes se portèrent sur Ferrare, et réunis à une multitude d'insurgés, ils investirent en partie cette place, qui est d'une immense étendue, et dont toutes les portes furent fermées, à l'exception de celle qui conduit à Bologne.

Le général-major comte de Klenau, chargea le colonel Oreskovich de faire construire provisoirement deux batteries par le capitaine d'artillerie Victora, cet ouvrage fut achevé dans la soirée du 22.

Le 23 à trois heures du matin, les Français évacuèrent la ville et se retirèrent, au nombre de quinze cents dans la citadelle, qui est un beau pentagone régulier, abondamment pourvû d'artillerie, de munitions et de vivres. Aussitôt que la ville fut évacuée, le général comte de Klenau y mit en garnison le bataillon de Bach. A huit heures du matin il fit sommer le commandant de la citadelle, mais il en reçut une réponse négative. Comme les batteries étoient prêtes et qu'on y avoit conduit au point du jour l'artillerie et les munitions nécessaires, le général fit aussitôt battre la citadelle avec des bombes et des obus. Le feu ayant pris à deux magasins, le commandant fut sommé de nouveau; après quelques réponses dilatoires, les parlementaires arrivèrent à neuf heures du soir pour proposer une capitulation. Les articles en furent arrêtés à une heure après minuit. Pendant le bombardement les Autrichiens eurent deux canonniers et un fusilier tués par le feu de la citadelle.

Le 24, les copies de la capitulation furent échangées, les otages remis de part et d'autre, et une heure après, les Autrichiens occupèrent la porte du secours.

Voici quelques articles de la capitulation conclue pour la reddition de la citadelle (de Ferrare) entre le général comte Klenau, et le commandant français de Lapointe, le 23 mai 1799.

Article I. La citadelle de Ferrare sera remise aux troupes impériales, trente heures après la signature de la présente capitulation.

Art. II. La garnison sortira par la porte du secours, avec les honneurs de la guerre, savoir : avec armes et bagages et une pièce de campagne; elle déposera les armes sur le glacis, et la cavalerie remettra ses chevaux. Les officiers conserveront leurs épées.

Art. VII. La garnison s'engagera à ne pas servir, pendant six mois, contre les troupes de S. M. l'empereur, ni contre ses alliés.

Art. X. Les troupes cisalpines et piémontoises seront traitées de la même manière que les troupes françaises.

Art. XIII. Les troupes impériales occuperont, aussitôt après la signature de la présente capitulation la demi-lune de la porte d'entrée du côté de la ville.

Réponse. Les troupes impériales occuperont la porte du secours.

Fait à Ferrare le 23 mai 1799.

Alberti, capitaine du génie, — Skall, colonel de l'état major.

Desau, chef de bataillon. — Triqueurt.

Ratifié par moi commandant de la citadelle de Ferrare

Lapointe.

Comme c'est un principe dans l'armée impériale de traiter avec distinction de braves soldats, je consens à la demande du commandant Lapointe, de laisser aux bas officiers leurs épées, et je confirme en général les articles de la capitulation ci-dessus.

Comte de Klenau, général-major.

Vidi: Kray, F. M. L.

La garnison française faite prisonnière de guerre pour six mois, en vertu de cette capitulation, étoit de quinze cent vingt-cinq hommes. On trouva dans la citadelle, outre un demi-million de cartouches d'infanterie, et une grande quantité d'autres de toutes espèces, cinq mille deux cent quatorze quintaux de poudre en tonneaux, vingt quintaux de poudre non preparée, une quantité prodigieuse de mousquets, doubles-haches, pistolets,

carabines, et autres armes, dont une partie hors d'état de servir; enfin un nombre considerable d'ancres, voilures, agrès et autres objets de marine. On trouva, en outre, soixante douze canons de métal et quarante de fer, avec des provisions en vivres pour six mois. La pharmacie de campagne seule, fut estimée un million et demi de livres (argent de France.)

Explication du plan de la citadelle de Ferrare, (cinquième planche de ce troisième cahier.

A. Porte san Benedetto; B. Bastion Paulino; C. Demi-lune de la porte de la citadelle du côté de la ville. D. Demi-lune de la porte du secours. E et G sont les deux batteries construites par les Autrichiens le 22 mai. No. 1. Eglise san Giob; 2. Santa Giustina; 3. Orfanelli; 4. San Biagio.

On remarquera, sans doute avec étonnement, que la citadelle de Ferrare, qui est une bonne forteresse, garnie de cent douze pièces de canons, abondamment pourvue de munitions de guerre et de bouche, défendue par quinze cents hommes *); conséquemment susceptible d'une longue défense; a été prise par huit cents Autrichiens, après douze heures de siége (depuis 9 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir). Des personnes dépourvues de connaissances militaires, et persuadées que la défense est supérieure à l'attaque, ne pouvant concevoir que 1500 hommes renfermés dans une bonne forteresse, placés derrière de bons remparts, ayant 112 canons et une grande abondance de munitions ayent pû être forcés à capituler, par 800 Autrichiens qui n'avoient pas vingt pièces d'artillerie, et surtout, en si peu de tems, ont attribué cette prompte reddition à la trahison ou à la lâcheté. Quelques autres personnes ont crû, que le commandant y a été forcé par les mauvaises dispositions des troupes cisalpines et piémontoises qui faisoient partie de la garnison; mais comme le nombre de ces troupes n'étoit que de quatre cents hommes, le commandant auroit pû les distribuer dans les ouvrages extérieurs, soit dans les demi-lunes ou dans le chemin couvert; le nombre des soldats français étant de plus de mille, suffisoit au service intérieur de la place; le seul inconvénient que le commandant auroit pû alors éprouver de la part des cisalpins, eût été leur désertion; c'est ce qui ne l'auroit point assés affoibli, pour le forcer à capituler promptement. Quelques ob-

*) C'est par bastion, ou par côté de polygône, 300 hommes et 22 canons; nombre suffisant pour une bonne défense; sur tout aujourd'hui, où il est peu d'usage de défendre le chemin couvert, qui autrefois éxigeoit beaucoup de monde.

servations impartiales sur la manière dont cette forteresse a été attaquée et défendue prouveront qu'il ne fut nullement question de lâcheté ni de trahison de la part du commandant français et de sa garnison.

La ville de Ferrare étant d'une trop grande étendue pour pouvoir être défendue par quinze cents hommes, qu'on peut en outre supposer avoir été peu affectionnés des habitans, le commandant dû se renfermer dans la citadelle et se borner à la défendre. Les Autrichiens n'eurent nullement besoin, pour l'attaquer, d'ouvrir la tranchée, encore moins de construire aucune parallèle et autres travaux de siége; deux batteries leur suffirent.

La première batterie fut construite en E. près du bastion Pauline. On voit que les Autrichiens ont pu s'avancer jusqu'au point, où cette batterie fut construite, sans avoir rien à craindre des assiégés; puisque le bastion Pauline, la courtine qui lui eſt contigüe et le reste des remparts de la ville, couvroient les Autrichiens, ainsi que leurs caissons de munitions placés en F. Il en fut de même de l'autre batterie, construite en G près la porte San Benedetto; l'ouvrage A (qui est une espèce de bastion détaché ou une demi-lune) qui couvre cette porte, couvroit aussi l'approche des Autrichiens, ainsi que leurs caissons de munitions placés en H. La construction de ces batteries, achevées en moins d'un jour, à dû être dangereuse pour les Autrichiens, vû leur grande proximité de la citadelle; cependant ils n'ont perdu dans ce siége que trois hommes, savoir deux canonniers et un fusilier tués; une perte aussi modique, et réellement étonnante, peut être attribué, 1. à ce que le chemin couvert n'étoit peut-être point garni de fusiliers, ou l'étoit peu; 2. au peu d'effet de l'artillerie sur la campagne, où elle n'est point extrêmement à craindre, surtout étant tirée de haut en bas; c'est ce qui fait, que dans un siége, les batteries des assiégeans les plus près de la place ont moins à souffrir des feux directs de son artillerie. 3. On voit sur le plan, que la batterie E. ne pouvoit être battüe que par l'artillerie d'une face de bastion et d'une courtine de la citadelle *); que les feux de la courtine surtout, étoient un peu obliques, et qu'ils l'auroient été tellement sur la face du bastion qui tient à la place, que les embrasures ne pouvoient être assez évasées pour diriger les pièces sur la batterie E. Quant à la batterie G., elle ne pouvoit être battüe que par le peu d'artillerie placée sur la face de la demi-lune: ainsi on voit que des 112 pièces de canon qu'avoient les assiégés, ils ne pouvoient en faire jouer qu'un très-petit nombre sur les assiégeans, notamment sur la batterie G.

*) La face de la demi-lune ne pouvoit être garnie d'artillerie, si l'on faisoit jouer celle placée sur la courtine.

On dira, peut-être, que le commandant français ayant 1500 hommes, auroit dû faire une sortie de la citadelle sur les Autrichiens qui n'étoient qu'au nombre de 800; mais l'on doit observer que ces 800 Autrichiens étoient soutenus d'un grand nombre de paysans armés, que d'ailleurs le commandant français pouvoit ignorer la foiblesse des Autrichiens, qu'il ne pouvoit voir, étant masqué par les ouvrages de la ville.

Les Autrichiens n'employèrent que des bombes et des obus, et dirigèrent tous leurs feux sur les magasins et bâtimens de la citadelle (ainsi qu'on le voit par les lignes ponctuées sur le plan) dans la vûë de les incendier; c'est à quoi ils parvinrent en peu d'heures, et forcèrent par là le commandant à capituler.

Il est visible que cette manière d'attaquer est préférable (lorsqu'elle est possible) à un siége en régle et dans toutes les formes, qu'elle exige infiniment moins de troupes, moins de travaux, est moins dangereuse, et la promptitude de cette opération est sans contredit d'un avantage inapprétiable.

SIÉGE DU CHATEAU DE MILAN.

Voyez le plan sur la planche 5 de ce troisième cahier. A est l'ancien château entouré d'une enceinte de six bastions; cet hexagone a six demi-lunes pour ouvrages extérieurs. B est la porte de cette forteresse du côté de la ville. C est celle du côté de la campagne, communément nommée porte du secours. D est l'église de la Madona del Castello.

La garnison françoise du château de Milan étoit de deux mille quatre cents hommes, et cette forteresse, amplement munie de vivres et de munitions de guerre, étoit garnie de cent dix neuf pièces de canon, c'est ce qui faisoit 400 hommes et 20 canons par bastion ou par front.

Après la bataille de Cassano, le Maréchal de Suworow s'étoit contenté de faire bloquer le château de Milan par quatre mille hommes sous les ordres du général Lattermann, qui dévoit en outre, avec ce foible corps, seconder d'autres opérations. Le général Hohenzollern ayant depuis reçu ordre de se rendre à Milan avec un renfort de quatre bataillons, d'entreprendre et de pousser avec vigueur le siége du château, la tranchée fut ouverte la nuit du 20 au 21 mai, et le 23 un feu de soixante pièces fut dirigé sur cette forteresse, ainsi qu'il est marqué par des lignes sur le plan.

Dans la même journée, à trois heures d'après-midi, le feu du château cessa entièrement, et la garnison française demanda à capituler. A six heures, la capitulation étoit déjà conclue; les troupes impériales occupèrent aussitôt la principale porte de cette forteresse.

Le 25 à neuf heures du matin la garnison française sortit avec les honneurs de la guerre et déposa les armes sur le glacis. Cette garnison consistoit en 9 chefs de bataillons, 158 officiers, 2209 bas officiers et soldats. On trouva dans le château, outre les 119 pièces de canon, dix drapeaux, cinquante tambours et un magasin considérable de munitions de guerre et de bouche.

Capitulation conclue entre le chef du deuxième bataillon de la dixième demi-brigade d'infanterie Bechaud, commandant du château et le baron de Lattermann, général de S. M. I. R. et le comte de Hohenzollern, commandant le siége.

Art. I. La garnison sortira le 25 mai à 9 heures du matin, avec les honneurs de la guerre et tambour battant. Elle déposera les armes sur le glacis, et sera conduit (ainsi que tous les ouvriers et non combattans de toute espéce, les femmes et les enfans) aux avant-postes français. La garnison ne pourrant servir pendant un an et un jour contre les troupes de S. M. l'empereur et roi, à moins que dans cet intervalle son échange absolu ou partiel n'ait eu lieu. Les officiers conserveront leurs armes. Accordé.

Art. 3. Dix petits chariots qui se trouvent dans la place avec leurs attelages pourront sortir après les officiers sans être visités. Accordé.

Art. 7. Les militaires qui seront conduits aux postes français seront, pendant leur marche, sous la sauve-garde des troupes autrichiennes. L'officier commandant sera résponsable des mauvais traitemens ou insultes qui pourroient être faits à la garnison par les habitans des pays, où elle passera.

Réponse. On le promet, et on y pourvoira d'après la loyauté qui caractérise les troupes autrichiennes.

Art. 8. Les troupes alliées de toutes les nations, qui font partie de la garnison, seront traitées avec les mêmes égards, et de la même manière que les troupes françaises. Accordé.

Fait double au château de Milan le 24 mai 1799.

PRISE DE TURIN.

Les deux divisions de Kaim et de Froelich après avoir passé la Sessia, campèrent sur les bords de la Stura; elles passèrent ensuite cette rivière, et se dirigèrent sur Turin, de manière que l'aile gauche fut appuyée sur Reggio et Balco, et l'aile droite derrière Madona della campagna. Le fauxbourg de Balco fut occupé par deux bataillons de Giulai; les troupes russes et la division du général Caraiczay passèrent aussi la Stura et la Dora, et prirent une position en avant de la Certosa; l'aile gauche fut appuyée sur Craliasco.

Le général Wuckossowich ayant été renforcé d'un bataillon, s'avança sur la rive droite du Pô, et occupa la hauteur des capucins. A 9 heures du soir, on disposa tous les canons de 12 livres et les obusiers, afin de pouvoir battre à minuit la ville de tous côtés, et faciliter l'entrée aux troupes. Le même jour (26 mai) vers midi, le général français Fiorella publia une proclamation dans laquelle il déclaroit la ville de Turin en état de siége. Par un autre proclamation, il exhortoit les habitans à se tranquiliser, en assurant que la ville ne seroit jamais rendue aux forces peu nombreuses qui marchoient contre elle etc.

Le 27 mai la ville de Turin fut formellement sommée par le général Wuckassowich, commandant l'avant-garde. Sur la réponse négative qui fut faite, ce général fit jetter dans la ville quelques obus, qui mirent le feu à une des maisons situées près de la porte du Pô. Alors (il étoit deux heures d'après-midi) les habitans bien pensans qui étoient armés, ouvrirent les portes au général Wuckassowich, malgré l'opposition de l'ennemi. Deux escadrons du septième régiment de hussards pénétrèrent aussitôt dans la ville, et poursuivirent l'ennemi jusqu'à la porte de la citadelle, où l'on fit prisonniers environ quarante hommes. Pendant ce tems le général Wuckassowich occupa la ville avec la plus grande partie de son infanterie et fit ouvrir les autres portes. Le capitaine Vecsay, du régiment de dragons de l'empéreur, saisit cette occasion pour poursuivre l'ennemi dans

sa fuite avec une division de cavalerie et le piquet de Giulai, posté dans le fauxbourg Palino. Il parvint dans cette poursuite à faire plusieurs prisonniers. L'ennemi se jetta dans la citadelle. La division du F. M. L. Kaim entra ensuite dans la ville, et elle fut destinée à former le blocus intérieur de la citadelle. Le général russe prince Pancrazion la bloqua à l'exterieur avec six bataillons, quatre compagnies de chasseurs et quatre escadrons de Lowenoehr.

On a trouvé à l'arsenal et sur les remparts de Turin plus de six cent soixante canons et autres bouches à feu, ainsi qu'une quantité prodigieuse de bombes, boulets et autres munitions, et plus de six mille quintaux de poudre. Les Français laissèrent dans la ville un hôpital de deux cent quinze malades.

Aussitôt après l'entrée des Austro-Russes à Turin, les Français tirèrent de la citadelle sur la ville, pendant plus d'une heure ; ils recommencèrent cette canonade au point du jour suivant, et la continuèrent jusqu'à cinq heures du soir ; mais il fut depuis convenu qu'ils ne tireroient plus sur la ville.

L'importante conquête de Turin ne coûta aux Alliés que trente hommes tués et cinquante blessés. Les Français perdirent environ cent hommes tués, trois cents blessés et quatre cents faits prisonniers.

SIÉGE DE LA CITADELLE DE TURIN.

Mr. le Feld-Maréchal-Lieutenant baron de Kaim ayant été chargé de faire le siége de la citadelle de Turin avec seize mille hommes, accéléra tellement les travaux qu'ils furent achevés le 17 juin *). Le 18 les Autrichiens commencèrent à battre la citadelle avec trois cents pièces d'artillerie; le feu fut continué le 19, avec tant de vivacité et de succès, que le 20 neuf officiers de l'artillerie ennemie et quatre-vingt-cinq canonniers furent tués, tous les bâtimens de la citadelle détruits et toutes les pièces de défense de l'ennemi forcées au silence, et la garnison française ne trouvant plus d'abri, refusa de faire le service. Dans cette situation critique, le commandant de la citadelle proposa, le 20 à midi, une capitulation qui fut ratifiée, signée et échangée le même jour à minuit.

Par le premier article de la capitulation le commandant français demandoit la liberté de la garnison, qui sortiroit par la porte du secours etc.

Il y fut répondu que le général commandant de la citadelle, son état major, les chefs et tous les officiers d'artillerie, du génie, des sappeurs et mineurs (les soldats exceptés)

*) Le 16 juin il y eut à Turin une solemnité pieuse, au bruit de l'artillerie, pour remercier le ciel de la victoire remportée par son altesse royale l'archiduc Charles près de Zurich. M. le général Kaim ayant cru devoir en prévenir le général français Fiorella, commandant de la citadelle, celui-ci fit la réponse suivante :

„La réputation de l'archiduc Charles présageoit déjà la victoire que vous m'annoncez. Il sera glorieux pour Massena de combattre contre un aussi grand général. Il le sera aussi pour moi, de remettre la citadelle à un général tel que vous, si le sort des armes m'y contraint."

et tout l'état major de la place resteroient prisonniers et seroient conduits en Allemagne, d'après l'offre qu'ils avoient faite eux-mêmes pour obtenir le libre retour de la garnison en France etc.

La garnison française sortit le 22 au point du jour, et déposa les armes sur le glacis: elle fut escortée par un détachement de troupes autrichiennes jusqu'aux frontières de France. Le général Fiorella partit pour l'Allemagne avec tout son état-major et les autres officiers conformément à la teneur du premier article de la capitulation. Après que les troupes ennemies eurent évacué la citadelle, deux bataillons du régiment de Stuart y ont été mis en garnison, l'intérieur de cette forteresse n'offroit plus qu'un amas de ruines; on y trouva cinq mille quintaux de poudres, quarante mille armes à feu *); et cinq cent soixante-deux pièces d'artillerie, savoir: 374 canons de différens calibres, 148 mortiers, et 40 obusiers. La garnison française consistoit en deux mille cinq cents hommes, dont six cents ont été tués ou blésses pendant le siége, qui n'a duré que trois jours; cette perte considérable de l'ennemi provint de la vivacité de notre feu concentré sur un seul point.

La perte des alliés fut d'un officier et vingt-quatre hommes tués, et un petit nombre de blessés. Le Feld-maréchal-lieutenant Kaim, qui a dirigé ce siége, prouva que ses talens militaires étoient aussi étendus dans la partie de la guerre des siéges, que dans celle des campagnes **). On doit particulièrement des éloges à la conduite habile, et à l'activité du colonel du génie russe Hardui, qui a été blessé. L'artillerie autrichienne soutint sa réputation sous la direction du major Chillet et du capitaine Perzel.

Remarques. La citadelle de Turin fut toujours regardée comme la plus forte de l'Europe, et plus estimée des connoisseurs, que celles de Lille et de Tournai. Ce qui constitue la force de cette place, est moins la multiplicité des ouvrages que la perfection de leurs proportions et leurs bonnes dispositions. On voit par le plan, que nous en avons tracé sur la cinquième planche de ce troisième cahier, que dans chacune des cinq demi-lunes, qui sont à flanc, il se trouve un réduit; que les trois bastions du côté de la campagne sont couverts de contregardes; et que ce côté a un double chemin couvert avec trois flêches; les mines et les souterrains sont fort avancés dans la campagne.

---

*) Une grande partie des munitions préparées, avoit été détruite pendant le siége, par notre feu.

**) On doit se rappeller que ce fut ce général qui ouvrit cette glorieuse campagne par la victoire qu'il remporta sous Verone, où il fut blessé.

Les Français sous Louis XIV. assiègèrent cette forteresse en 1706; mais le prince Eugène ayant attaqué et forcé leurs lignes de circonvallation en fit lever le siége. Dans cette campagne les Français n'ayant pas d'armée assez forte pour venir à son secours, ils ne purent la sauver : d'ailleurs les Alliés ne leur en auroient pas laissé le tems, ayant très-sagement fait de la foudroyer avec une immense artillerie sans s'amuser à l'attaquer suivant les anciennes régles de l'art, qui auroient exigé beaucoup plus de tems, de travaux et de munitions. Autrefois on n'employoit que peu d'artillerie dans les siéges : les français sous Louis XIV et Louis XV ne ménoient guère plus de cents bouches à feu devant une forteresse, aujourd'hui on y en voit trois ou quatre cents : quelques personnes appellent cela une prodigalité de moyens; mais c'est réellement une économie bien calculée, car trois cents bouches à feu font beaucoup plus d'effet en un jour, que cent en huit ou dix. Nous avons tracé sur le plan du château de Milan, la direction des soixante bouches à feu employées à cette attaque; on voit que dirigées sur un seul front, elles devoient y produire un ravage affreux; or si l'on fait attention qu'il y avoit cinq fois plus d'artillerie contre la citadelle de Turin, et que cette artillerie formidable étoit entièrement dirigée sur un seul point, ainsi qu'au château de Milan *), on concevra aisément qu'en moins de deux jours, toute l'artillerie des assiégés placée sur les ouvrages battus et enfilés de toutes parts, devoit être entièrement démontée; et qu'il devoit être impossible aux troupes les plus intrépides de pouvoir y tenir; il n'est donc pas étonnant que la garnison française ait refusé d'y faire plus long-tems le service. Si les ouvrages de fortifications n'étoient plus tenables pour les assiégés, l'interieur de la forteresse ne l'étoit pas plus, tous les bâtimens étant detruits et incendiés. Il est fort aisé aux personnes qui n'ont jamais vû de telle attaque, de crier à la trahison et d'accuser les commandants qui capitulent pour sauver leur garnison : il seroit curieux de voir en pareille occasion, de quelle manière se tireroient d'embaras, les membres du gouvernement français, les cinq cents, les anciens, qui ont porté le decret de peine de mort contre les officiers qui rendroient une place, avant que la bréche fût praticable.

*) Nous n'avons point tracé sur le plan de la citadelle de Turin la direction de l'artillerie des alliés, parceque cette multitude de lignes auroit embrouillé et gâté le plan; on se formera aisément une idée du terrible feu des assiégeants, si en considérant celui fait contre le château de Milan, on réfléchit que celui dirigé contre la citadelle de Turin était cinq fois plus considérable.

Ainsi qu'à la citadelle de Ferrare, les assiégés avoient beaucoup plus d'artillerie que les assiégeants, puisqu'il y avoit près de six cents bouches à feu dans la citadelle de Turin, tandis que les alliés n'en avoient que trois cents. Mais ainsi que nous l'avons fait remarquer à Ferrare, il n'y avoit à Turin qu'une partie de l'artillerie des assiégés qui pouvoit être dirigée sur les assiégeants et cette direction ne pouvoit être que directe, tandis que l'artillerie des alliés battoit de face et de flanc les ouvrages de la citadelle : c'est en grande partie la raison, qui rend l'attaque des places très-superieure à la défense, aussi voit-on que les alliés n'ont perdu que vingt-cinq hommes dans ce siége tandis que les Français derrière les parapets de la citadelle en ont perdu environ six cents. Cette différence désavantageuse pour les assiégés fut remarquée dans tous les tems. En 1709 Louis XIV ne perdit que trente hommes au siége de la ville de Namur qui fut prise d'assaut, tandis que les alliés qui la défendoient y perdirent environ douze cents hommes *).

Lorsqu'on considére, d'une part, que les plus fortes places de l'Europe ne peuvent plus faire aujourd'hui qu'une très-courte résistance; et de l'autre, les sommes énormes que leurs constructions ont coûté, combien leur entretien coûte encore journellement, combien, enfin, il faut y entasser d'artillerie et de munitions de guerre et de bouche pour ne faire qu'une résistance de trois ou quatre jours, on pouroit croire que les forteresses sont plus nuisibles qu'avantageuses à un état.

Doit-on conserver celles qui existent, ou les détruire? Doit-on en construire d'autres, sur de nouveaux systêmes qui les rendent capables de résister au nombre prodigieux de bouches à feu qu'on emploie aujourd'hui pour les attaquer? Quelles dépenses exigéroient ces nouvelles constructions? Quel état pouroit y suffire? N'y auroit-il pas quelques moyens simples, prompts et peu couteux, de corriger les défauts des fortifications actuelles et de les mettre (sans de grands changemens) en état de faire une résistance beaucoup plus longue? Ces questions nous paroissent dignes d'être examinées et résolues par les personnes de l'art; malgré tout ce que les auteurs anciens et modernes ont écrit sur cette partie, il s'en faut de beaucoup que la matière soit épuisée et l'on voit évidemment qu'elle est encore loin du point de perfection, où il seroit à désirer qu'elle puisse être portée.

*) Les Français livrèrent cinq assauts à cette place, savoir, deux au fauxbourg de Jambe et trois à la porte Saint Nicolas.

SIÉGE DU FORT URBAIN.

A la suite de la défaite de Macdonald, des 17, 18 et 19 juin un corps de troupes autrichiennes, sous les ordres du Feld-maréchal-lieutenant Ott, s'étoit dirigé vers le fort Urbain *) pour en faire le blocus. L'attaque ne commença que le 7 juillet et après un bombardement de trois jours, cette forteresse capitula le 9. La garnison française composée de sept cents hommes obtint la libre sortie, sous condition de ne pas servir contre les alliés pendant six mois. On a trouvé dans cette place trente canons et une grande quantité de munitions et de vivres.

Le peu d'espace qui nous a été prescrit ne nous permettant pas de donner le plan des attaques de ce fort, non plus que celles du château de Milan et de la citadelle de Turin, nous avons dû nous borner au seul plan de ces forteresses.

*) Forteresse de l'état de l'église située entre Bologne et Modène : c'est un beau carré régulier, d'une fort bonne construction et bien entretenu. Voyez le plan, sur la sixième planche de ce troisième cahier.

SIÉGE DE LA CITADELLE D'ALEXANDRIE.

Huit jours avant le 7 juillet on vit venir à Alexandrie le prince Constantin de Russie, ainsi que M. le maréchal de Suworow, les généraux Melas, le prince de Lichtenstein, Mitrowski, Loudon et le comte de Bellegarde; ce dernier étoit chargé de la direction des travaux du siége de la citadelle; les deux premières parallèles étoient déjà achevées et l'on avoit aussi pratiqué un chemin couvert d'une grande étendüe; il avoit été donné ordre de construire deux cents échelles d'assaut, outre celles qu'on attendoit de Turin.

La nuit du 6 au 7, environ deux cents volontaires surprirent les postes avancés des Français vers la route de Valence et le long du Tanaro; après avoir tué les premières sentinelles, ils parvinrent jusqu'à la porte Vigna, taillèrent en pièces une grande partie de la garde et firent environ vingt-cinq prisonniers. Si ces volontaires se fussent trouvés en plus grand nombre, et qu'ils eussent été munis d'échelles, ils auroient pû surprendre la garnison, et s'emparer de la citadelle. Cependant le bruit que causa cette attaque nocturne, ayant répandu l'alarme, les Français sortirent en grand nombre par la porte Vigna, et firent jouer leur artillerie contre le pont; plusieurs boulets tombèrent dans la ville sans causer aucun dommage. L'ennemi se mit ensuite à la poursuite des volontaires, mais à l'arrivée d'un détachement nombreux accouru au secours de ces derniers, les Français se retirèrent précipitamment derrière les pallisades, et les volontaires se maintinrent dans leurs postes.

Le 14 juillet, les progrès du siége avoient été si rapides que les communications derrière les batteries, ainsi que les plates-formes contre les sorties, et celles des batte-

ries, avec les traversées étoient en grande partie achevées; presque toutes les batteries étoient aussi déja garnies d'artillerie.

Dans la soirée du 14, le F. M. L. comte de Bellegarde fit sommer le général français Gardan, commandant de la citadelle. Celui-ci répondit que les loix de son pays et l'honneur lui prescrivoient de défendre la place. En conséquence, le 15 à 4 heures du matin, on commença à faire jouer sur la citadelle vingt-une batteries de toutes espèces, contenant en tout deux cents bouches à feu.

La garnison avoit fait jusqu'au 15 un feu vif et continuel, mais sans beaucoup d'effet; le 12 elle avoit jetté quelques bombes dans la ville. Le maréchal Suworow avoit aussitôt envoyé un trompette au commandant, pour lui signifier que s'il tiroit encore sur la ville, lui et la garnison seroient passés au fil de l'épée. Depuis ce moment l'ennemi ne s'est plus hasardé à inquiéter les habitans.

La première parallèle étoit garnie de cent soixante-dix bouches à feu, et il se trouvoit aussi une artillerie nombreuse dans la deuxième; le 15 au soir le feu avoit déjà été mis à un magasin de grénades et à une caserne. Le 16 dans la nuit, les travaux en avant de la deuxième parallèle furent commencés, et poussés jusqu'à deux cent cinquante pas vers les palisades. M. le marquis de Chasteler, chef de l'état-major de l'armée alliée, ayant été grièvement blessé d'un boulet, on fit venir M. le général de Zach pour le remplacer. Le 16, la citadelle fut battüe pendant toute la journée; le feu prit à un magasin de poudre qui sauta en l'air; deux bastions furent tellement ruinés, que la bréche devenoit presque praticable du côté du Tanaro. Dans la même journée, le commandant français fut encore sommé de se rendre, mais il fit une réponse négative en déclarant qu'il se defendroit jusqu'à la dernière extrêmité. En effet pendant toute la journée du 16 les Français firent du chemin couvert un feu de tirailleurs sur la tête du boyau de la deuxième parallèle, ce qui ralentit les travaux, sans cependant les empêcher, de sorte que le 17 au matin, tous les boyaux de communication furent continués jusqu'au pied du glacis, et la parallèle achevée depuis les moulins du Tanaro jusqu'à la capitale du bastion No. 3 *). La perte des alliés dans cette journée, consista en un homme tué et sept

*) Le défaut de place ne nous a pas permis de mettre le plan de ce siége sur les seules deux planches destinées à les contenir tous, et nous avons suprimé celui-ci de préférence parceque la citadelle d'Alexandrie a beaucoup de ressemblance avec celle de Turin déjà donné et que l'espace ex-

blessés ; du nombre des derniers, se trouvait le comte Fusco, capitaine de grénadiers du bataillon de Wouwermann. Nos batteries continuèrent de jouer avec effet sur la forteresse, et mirent le feu à un magasin de foin, et à quelques dépots de poudre.

Dans la nuit du 21, l'on avoit déjà percé la deuxième parallèle sur trois points et l'on avoit couronné le chemin couvert, à l'aile droite, à l'angle saillant entre les deux bastions de Saint Charles et de Beato Amadeo. On fit en même tems toutes les dispositions pour escalader dans la nuit du 22 la contre-garde de la demi-lune devant la courtine. Mais dans la soirée, du 21 au moment où huit bataillons russes se disposoient à donner l'assaut, le commandant français Gardane demanda à capituler. La capitulation fut arrêtée et conclue dans l'espace de six heures, entre les plénipotentiaires et le Feld-maréchal-lieutenant comte de Bellegarde. D'après cette capitulation, la garnison forte de deux mille cinq cent quatre-vingt hommes fut faite prisonnière de guerre et envoyée dans les états de sa Majesté impériale, où elle devoit rester jusqu'à ce qu'elle fût échangée *).

Outre les munitions de guerre et de bouche on a trouvé dans cette citadelle cent une piéces de canon; mais elles avoient été mises par notre artillerie, entièrement hors d'état de servir à l'exception de six piéces. Tout le corps de siége, en s'emparant après sept jours de tranchée ouverte, d'une citadelle qui peut être regardée comme une forteresse du premier rang, a donné une nouvelle preuve de ses vertus militaires; l'artillerie surtout, s'est distinguée de nouveau par l'habileté particulière qu'elle a montrée.

On voit que le siége de la citadelle d'Alexandrie a été de quelques jours plus long que celui de la citadelle de Turin; il est à croire que cent piéces de canon, ou autres bouches à feu de plus, auroient accéléré la prise de cette forteresse. Mais l'on doit considérer que la possession de la citadelle d'Alexandrie étoit pour les alliés d'une

---

trêmement resséré qui nous a été donné ne nous permettoit pas non plus d'y tracer les plans des attaques.

*) Voici les deux principaux articles de la capitulation :

Art. I. La garnison de la citadelle d'Alexandrie sortira par la porte d'Asti.

Art. VI. Trois heures après la signature de la capitulation, on remettra aux troupes autrichiens les corps de garde extérieurs à la porte du Vignoble, à celle de St. Michel et de St. Antoine.

Réponse. Les troupes autrichiennes occuperont la porte intérieure d'Asti, et la garnison sortira le 22 juillet à 4 heures d'après-midi par la porte d'Asti.

plus grande importance que celle de Turin, puisqu'Alexandrie étoit le point de réunion des principales communications de cette partie de l'Italie et pour ainsi dire le pivot des futures opérations de la campagne. On a vû de quelle utilité a été pour les alliés la possession de cette forteresse lors des batailles du 17, 18, 19, 20 et 25 juin, sans cette possession, Macdonald, seroit sans doute venu à bout d'effectuer sa jonction avec Moreau, et n'auroit pas perdu les trois quarts de son armée. Les alliés prévoyant le grand avantage qu'ils devoient retirer de la possession de cette forteresse, étoient intéressés à ne point la détruire, et à la recevoir des Français dans un état à pouvoir être facilement réparée et mise promptement dans la possibilité de soutenir aussitôt un nouveau siége.

Au reste il n'est pas toujours possible d'avoir plusieurs centaines de canons devant une place, surtout lors qu'on est obligé d'en attaquer plusieurs à la fois. Nous croyons que l'humanité, comme le bien de l'état exigeroit la recherche des moyens de perfectionner encore la guerre défensive : puisque souvent à la guerre, la prise d'une place sur l'ennemi, prévient beaucoup plus de malheurs, que ne peut faire la vigoureuse défense de quelques forteresses de l'état; et l'expérience de tous les tems a prouvé que la guerre défensive est presque toujours plus désastreuse que l'offensive et qu'il est d'une sage politique de repousser sur l'ennemi les maux, dont il cherche à nous accabler. Ces reflexions nous font croire qu'il est quelquefois aussi conforme à l'humanité de chercher tous les moyens possibles de hâter la destruction de ses ennemis, que la conservation de ses concitoyens.

SIÉGE DE MANTOUE.

La forteresse de Mantoue étoit bloquée depuis deux mois, lorsque Mr. le général d'artillerie baron de Kray reçut l'ordre d'en former le siége, avec environ trente mille hommes; un tiers de ces troupes fut employé journellement aux travaux de la tranchée, conjointement avec onze mille paysans; ces travaux commencèrent dans la nuit du 9 au 10 juillet. Durant cette même nuit, des batteries furent élevées contre la porte Molina-ceresa et la digue située derrière.

Pour n'éprouver aucun obstacle ni empêchement dans l'ouverture de la tranchée, et dans les autres travaux qui devoient faciliter les approches, Mr. le général Kray résolut de s'emparer d'assaut de la tour de la porte Cerese, située en avant de la place, et qui étoit garnie d'une nombreuse artillerie et de beaucoup de troupes. Cette entreprise fut exécutée le 10 juillet au point du jour de la manière suivante: le général destina pour l'attaque 24 canons et obusiers, un bataillon de Lattermann, un de Giulai, un détachement de chasseurs d'Aspres, de chasseurs et d'arquebusiers Tyroliens. Deux divisions des régimens susdits reçurent l'ordre de se tenir prêtes comme soutien. Le colonel Rudt, de Lattermann, fut chargé de conduire ces troupes, sous les ordres du général comte St. Julien.

Conformément aux ordres de M. de Kray, on commença par battre la tour avec tous les canons et obusiers; et après quelques décharges, les troupes précédées de 50 volontaires de chaque bataillon, montèrent à l'assaut, et en peu de tems elles s'emparèrent de la tour, ainsi que du pont sur le Pajvolo et de l'écluse; l'ennemi fut repoussé avec une perte considérable jusques dans les redoutes, situées entre le corps de la place et la tour: il nous abandonna un canon, un obusier et plusieurs doubles-haches. Le géné-

ral d'artillerie fit rétablir le plus promptement qu'il fut possible, sous le feu continuel tant des autres redoutes que de la place, le pont qui avoit été déjà enlevé en grande partie. Notre perte dans cette occasion ne fut que de quelques hommes tués et blessés.

L'artillerie, habillement dirigée par le lieutenant-colonel Reissner, ainsi que les troupes de cette armée, ont soutenu leur réputation dans cette entreprise. Une partie de la grosse artillerie russe du corps du général Rhebinder, qui étoit arrivée la veille près de Borgoforte, et pour laquelle il avoit été érigé une batterie particulière près de Piètole, a aussi coopéré avec distinction, en agissant avec le meilleur effet, sur le flanc de l'ennemi.

Comme tous les canons de la seconde redoute de l'ennemi avoient été démontés et forcés au silence, par notre artillerie, le général Kray suspendit pour quelque tems son feu, et fit aussitôt des dispositions pour ériger plusieurs batteries, pour sa sureté et sa défense, en avant de ce poste important. La conquête de ce poste fut très-avantageuse pour les Austro-russes, elle les mit en possession du passage du Pajvolo, facilita leurs tentatives ultérieures sur la digue et les rendit maîtres des écluses du moulin, au moyen des quelles la valée du Pajvolo peut être inondée. Elle a aussi fait prendre le change aux assiégés sur l'attaque de front, projetée par le général d'artillerie; ils la croyoient dirigée contre Migliaretto, ce qui les engagea à augmenter leurs moyens de défense sur la digue, tandis que de notre côté les batteries étoient achevées et liées entre elles.

M. le baron de Kray fit ouvrir la tranchée dans la nuit du 14 au 15 devant Pradella. Le commandant de la forteresse l'avoit fait informer la veille d'une fête, qui devoit être célébrée par une triple décharge d'artillerie, pour célébrer le 14 juillet, l'anniversaire de la prise de la Bastille, la fondation de la République ; et dans cette fête les spectacles, concerts, bals etc. devoient se prolonger jusque dans la nuit.

Dans cette-même nuit, la tranchée fut ouverte avec tant d'ordre et si peu de bruit, que l'ennemi ne s'en apperçut pas; il n'en fut informé qu'au moment où ses vedettes vinrent reprendre leur poste de jour. L'ennemi fit alors jouer tous ses canons et mortiers, et il continua sans interruption ce feu, mais comme au point du jour les troupes et les travailleurs se trouvoient déjà couverts par la tranchée, nous n'eûmes que deux hommes tués et deux blessés.

Le 16, *) les troupes impériales s'emparèrent, après une résistance opiniâtre de la part de l'ennemi, du poste important dit dell' Osteria Alta, situé à peu de distance de la porte Pradella.

Dans la nuit du 16 au 17, on ouvrit la seconde parallèle; elle fut formée à 600 pas de la première, et elle fut terminée sans perte considérable, et sans qu'on eût tiré de la première (les batteries ne commençèrent à jouer que la nuit du 18 au 19). A cette époque l'inondation étoit déjà en partie écoulée par l'écluse de Ceresa, par-là on découvrit un nouveau chemin pour passer le Pajvolo, ce qui facilita l'attaque qu'on fit dans la suite sur la digue. On construisit ensuite les batteries nécessaires; et le 23, on y conduisit les pièces en plein jour; on continua pendant la nuit de travailler à les établir, et tout fut si bien mis en état que, le 24 au point du jour, l'artillerie de la seconde parallèle, consistant en 52 bouches à feu commença à jouer. Le bombardement commença le même jour 27, dans la matinée sur tous les points avec le meilleur effet. Le général d'artillerie baron de Kray ordonna en même tems de faire une fausse attaque contre la citadelle de St. George; ce qui fut exécuté avec le meilleur succès par l'artillerie russe, consistant en 31 pièces de canon; par-là, le feu de l'artillerie ennemie de la citadelle, fut détourné du flanc gauche de notre tranchée. L'ennemi riposta d'abord très-vivement de l'ouvrage à corne de Pradella et de la citadelle; mais au bout de quelques heures, l'artillerie impériale, habilement dirigée, démonta et fit taire la plûpart de ses pièces. Dans le même tems, 28 canons qui étoient en batterie dans nos redoutes élevées auprès de Pidole, Cerase et Valle, commençèrent à tirer sur les batteries ennemies. On fit aussi taire l'artillerie qui se trouvoit dans ces batteries; mais l'ennemi ne voulut cependant pas les abandonner. Le général baron de Kray se détermina alors à les faire emporter d'assaut par des volontaires, dans la nuit du 24 au 25. Pour y parvenir, il fallut que la troupe chargée de cette entreprise traversât à la nage, le Pajvolo et le terrain qui étoit inondé, et prît ainsi l'ennemi à revers. On s'empara dans cette occasion de 5 pièces de canon de gros calibre, et nous devînmes par-là maitres de la digue, sur laquelle nos troupes se logèrent aussitôt. Dans cette attaque nocturne, nos braves troupes profitant de la déroute de l'ennemi prirent aussi d'assaut la redoute de St. Charles; mais comme elle étoit située trop près de la citadelle pour qu'on pût s'y maintenir, on en retira les troupes, après que les canons eurent été encloués.

---

*) Dans la journée du 16 les Français tirèrent de la place plus de trois mille coups de canon.

Le feu de toutes nos batteries fut continué, sans interruption, avec tant de vivacité, qu'il fit taire celui de presque toute l'artillerie de la place sur le front d'attaque, et l'ennemi ne tira dans la suite que rarement et très-foiblement.

Voyez sur la sixième planche de ce troisième cahier, le plan du front d'attaque de Mantoue. A est la porte Pusterla, B celle de Pradella. C est l'ouvrage à corne de cette dernière porte.

Nous n'avons marqué qu'une partie des attaques de l'ouvrage à corne de Pradella. La multitude de plans de Mantoue, qui ont été publiés, nous a fait croire que la plûpart de nos lecteurs en auroient quelques-uns sous les yeux, et pouroient y suivre les détails que nous avons donnés ici de ce siége.

Dans la nuit du 24 au 25 on poussa, de la seconde parallèle, deux boyaux jusqu'au glacis, on travailla pendant les nuits suivantes à leur continuation *). Dans la nuit du 25 au 26, l'ennemi craignant un assaut, abandonna le fort St. George, en y laissant des canons et des munitions. Il fut aussitôt occupé par nos troupes. M. le maréchal de Suworow arriva au quartier général de M. de Kray à Castelucchio, et visita les travaux du siége. Près de cinq cents bouches à feu jouoient presque sans interruption contre la place.

Dans la nuit du 27 au 28, notre troisième parallèle étant presque achevée, l'ennemi qui craignoit un assaut de notre part sur l'ouvrage à corne de Pradella (Pl. 6. Lettre C), l'abondonna après avoir fait sauter une mine, et se retira dans la ville. Nos postes de chasseurs qui étoient le plus près de l'ennemi, s'en étant apperçus, les firent suivre et observer par des patrouilles, et aussitôt le comte de Bey capitaine des chasseurs d'Aspre occupa avec sa compagnie les ouvrages abandonnés; il en fut promptement donné avis au général de la tranchée, qui ordonna qu'on entreprît aussitôt le couronnement du glacis et des retranchemens vers la ville. L'ennemi abandonna dans cet ouvrage à corne 17 canons et 2 mortiers, la plûpart démontés et encloués, avec des munitions pour toutes ces pièces. D'après cet évènement, le général baron de Kray, dans

*) Dans cette même nuit du 24 au 25, la garnison fit une sortie; on en vint à l'arme blanche, et le combat fut très-animé; mais à la fin l'ennemi dut céder à la bravoure de nos troupes, et rentrer précipitamment dans la place. Nos arquebusiers et chasseurs rendirent les meilleurs services; ils tuèrent les canoniers ennemis dans leurs batteries.

la vûë de gagner du tems pour la continuation de nos travaux, et pour faire cesser entièrement le feu de l'ennemi, envoya le 27 dans la matinée au commandant de la place le lieutenant-colonel comte Orlandini, du corps du génie avec une sommation par écrit et une notification de la situation de l'armée ennemie, de la reddition de la citadelle d'Alexandrie, ainsi que de l'occupation de Florence, Livourne, Lucques etc.

Le feu cessa alors de part et d'autre, et en attendant la réponse du commandant ennemi, le général d'artillerie Kray fit travailler sans relâche à des batteries de mortiers dans l'ouvrage à corne (C), et en même tems dans la troisième parallèle à des batteteries de bréche, afinque dans le cas, où l'ennemi refuseroit d'écouter la capitulation qu'on lui proposoit, on pût battre en bréche dans peu, et prendre la ville d'assaut.

Le lieutenant-colonel Orlandini revint dans la nuit du 27 au 28, accompagné du général de brigade français Monet, et il apporta à M. de Kray, entre autres articles de la capitulation, celui de la libre sortie de la garnison. Le général répondit, qu'il ne vouloit ni ne pouvoit entrer en aucune négociation, à moins que la garnison ne se rendît prisonnière de guerre. Enfin le 28 au soir, le commandant ennemi déclara par écrit, qu'il acceptoit la condition par laquelle la garnison seroit prisonnière de guerre, pourvû que l'on accordât à celle-ci la liberté de retourner en France sur sa parole d'honneur, de ne servir qu'après avoir été échangée contre nos prisonniers; qu'alors il consentiroit à rester pendant trois mois prisonnier de guerre, lui, ses généraux, son état major et ses officiers, toutes fois dans une ville des pays héréditaires peu éloignée, et qu'après ce laps de tems, il seroit renvoyé sous escorte en France, sur sa parole d'honneur.

Pour éviter une plus grande effusion de sang, et empêcher la destruction de la ville de Mantoue, enfin pour gagner du tems en faveur de nos opérations suivantes, le général Kray se détermina à accepter ces propositions. En cnséquence la capitulation fut conclue le 30; et le même jour la garnison sortit par la porte de la citadelle, mit bas les armes sur le glacis et conformément aux conditions susdites, elle fut conduite, en trois colonnes, sous escorte, jusqu'aux frontières de la France.

Au moment de la reddition de Mantoue la garnison étoit encore de près de 10 mille hommes; savoir 6 généraux et plus de mille officiers qui furent conduits à Clagenfurth; 1220 malades qui restèrent à Mantoue, et 7690 hommes, à compter du grade de sergent, qu'on renvoya en France. De ces derniers 6622 étoient Français, 601 Cisalpins et 467 Suisses. Avant le départ de cette garnison, le général Kray en fit séparer et retenir quel-

ques centaines de déserteurs, ou prisonniers qu'on avoit enrolés de force; ils étoient la plûpart Polonois, et furent conduits à Vérone et de là renvoyés à leurs régimens en leur faisant grace de la vie, conformément à la capitulation. Une grande partie des Suisses et des Cisalpins passèrent volontairement du côté des Autrichiens.

La perte que les Austro-Russes ont essuyée pendant le siége, consiste en 77 tués et 256 blessés.

La ville de Mantoue en général a peu souffert par le bombardement; mais la formidable artillerie impériale avoit démonté un si grand nombre de batteries, que les remparts restèrent sur plusieurs points sans défense; les canonniers français avoient refusé de continuer le service. La porte de Pradella et celle de Pusterla étoient entièrement ruinées; de sorte que si la ville ne s'étoit pas rendue; elle eut infailliblement été prise d'assaut. Les maisons voisines de ces portes éprouvèrent d'assez grands dommages, ainsi que les églises de Tous les Saints, et de Saint Marc; le clocher de celle de St. Barnabas, où se trouvoit un magazin de poudre fut aussi en partie détruit.

On trouva dans la place plus de huit cents bouches à feu, canons, mortiers et obusiers; 13 mille mousquets, une quantité prodigieuse de munitions et d'atirails de guerre de toute espèce, des magazins de vivres très-considérables, et suffisants pour nourrir la garnison encore vingt mois, et une pharmacie des plus complettes.

Pendant tout le siége M. le général Kray montra une ardeur infatigable et visita journellement les travaux. Les F. M. L. Ott et Zoph, les généraux baron d'Elsnitz, Minkwitz, comte Morzin, St Julien, baron Latterman et Gottesheim, ainsi que tous les officiers de l'état-major et supérieurs, et en général toutes les troupes, ont contribué à l'envie et par tous les efforts possibles à cette conquête importante. On doit, avec justice, rendre le même témoignage à la troupe employée sur la flotille, qui étoit commandée par le brave capitaine Blumerstein.

M. le F. M. L. Zoph fut nommé commandant de Mantoue, et on y mit en garnison les régimens de Thurn, de Klebeck, et celui des cuirassiers de Cavannagh.

Les républicains français et leurs partisans ont attribué la reddition de cette importante forteresse à la trahison, ou à la lacheté des chefs de la garnison, prétendant que cette place pouvoit faire une résistance beaucoup plus longue. Quoique ce siége mémorable n'ait duré que dix neuf jours, le feu des assiégeants et le bombardement

seulement quatre jours, il est visible que la place ne pouvoit faire une plus longue résistance sans que la garnison s'exposât à être ensevelie sous ses ruines ou prise d'assaut, et passée au fil de l'épée deux ou trois jours plus tard.

Voici la lettre que M. le général Kray écrivit au commandant français et la réponse que celui-ci fit à cette proposition de capitulation.

„Monsieur le général. Dans la persuasion réciproque, que nous avons tous deux, dans ce siége importanr et dangereux, rempli entièremenr nos devoirs comme généraux et comme soldats, il nous reste encore au point où les choses sont parvenues, un autre devoir; c'est celui de ne rien négliger de ce que nous devons pour empêcher une plus grande effusion de sang qui se feroit sans nécessité, ainsi que la dévastation d'une ville et le malheur de ses habitans: notre conscience même nous impose cette obligation. D'après ces considérarions je vous envoye, Monsieur le général, deux officiers de l'armée de siége, non seulement pour vous faire part de mes dispositions et sentimens qui ont pour base l'honneur er les principes de la guerre; mais pour vous informer en même tems de la situation de votre armée. Vous n'avez aucune délivrance à en attendre; par conséquent vous feriez couler inutilement, par un vain désir de célébrité, le sang de nos braves soldars, et vous vous rendriez vous-même résponsable envers votre gouvernement. Si donc vous êtes disposé à conclure une capitulation qui s'accorde avec les circonstances, veuillez, Monsieur le général, m'en informer.

Castelucchio le 27 juillet 1799.

Baron de Kray, général d'artillerie.

Réponse.

Monsieur le général. Ce n'est pas moi qui ai demandé à capituler. Vous m'en avez fait la proposition dans des expressions qui respirent la loyauté, et qui sont fondées sur le compte que nous devons, vous et moi, à nos gouvernemens respectifs pour tout le sang qui se verse. Votre urbanité et les idées que vous avez du véritable honneur militaire, peuvent-elles se concilier avec les propositions dures er déshonorantes que vous me faitez, dans un moment où je me montre disposé à accepter des conditions honorables? Voulez vous donc me faire signer mon déshonneur et mon crime? Voulez-vous jeter dans les fers et déshonorer la brave garnison de Mantoue?

Que diriez-vous d'un général français qui vous méconnoîtroit assez pour vouloir vous prescrire une relle condition? „Plutôt mourir l'épée à la main! Puisque vous ne voulez que sang et ruines, nous vous laisserons nos cadavres, et notre honneur effacera le vôtre". Ce seroit là votre réponse, et c'esr aussi la mienne; c'est celle du conseil de guerre pour la défense de la place, c'est celle de route la garnison. Croyez-moi, nous avons encore des moyens d'éloigner le moment du triomphe déplorable, au lequel vos soldats se baigneronr comme des barbares dans notre sang, et saccageront cette belle ville. Nous avons des rétranchemens et un lieu de retraite. Renoncez à ce projet effroyable qui n'auroit aucun résultat utile, qui détruiroit votre conquête et diminueroit votre gloire. Si vous avez besoin de trophées, si vous voulez des hommes prisonniers, je vous offre ma personne et tout le corps d'officiers.

Nous resterons en ôtage pour vous garantir que le reste des troupes ne sera pas employé activement contre l'empereur et ses alliés, sous la condition que nos bas officiers et soldats seront renvoyés en France.

Ce terme moyen concilie l'humanité avec l'intérêt politique, qui certainement ne peut consister à détruire la ville, ses habitans et les magasins précieux dont vous pouvez vous assurer la conquête, et à laisser au monde, mais encore plus à la ville, des souvenirs affreux, lorsqu'il dépend encore de vous de rendre votre nom célèbre par des sentimens de justice et de modération, qui serviront beaucoup mieux les intérêts de votre monarque.

D'après ces considérations, je vous renvoye le projet de capitulation avec de legers changemens qui le rendent acceptable, sans danger et sans deshonneur. Si vous le rejetez, nous reprenons les armes et sommes résolus de donner le noble exemple de guerriers qui savent préférer la mort au deshonneur.

Dans ce cas, je vous prie de donner le signal par le premier coup de canon. Recevez, Monsieur le général, l'assurance de la considération et de l'estime la plus parfaite.

Foissac Latour, général de division.

Le 10 tetmidor (28 juillet) l'an 7.

Voici les articles les plus intéressants de la capitulation.

Art. 1. La garnison de Mantoue sortira de la place, le 30 juillet à midi, avec tous les honneurs de la guerre, et avec ses piéces de campagne. Elle se rendra prisonnière de guerre. Pour la délivrer de la honte et des misères de la captivité, le général qui la commande, les autres généraux sous ses ordres, les officiers de l'état major et tous les autres de la garnison consentent à se rendre prisonniers en Allemagne, dans les pays héréditaires les plus voisins, où ils resteront en ôtage pour les bas-officiers et soldats qui seront renvoyés en France par la route la plus courte, et ne pourront reprendre les armes contre les troupes de l'empereur et de ses alliés, qu'après avoir été échangés. En conséquence, la garnison mettra bas les armes sur le glacis de la forteresse. Les officiers conserveront leur épée et leurs équipages, et le nombre de chevaux qu'ils ont droit d'avoir selon leurs grades respectifs. Les employés de l'armée seront également renvoyés en France. Les généraux pourront garder leurs secrétaires, et tous les officiers leurs domestiques. On accordera un drapeau au général de division Foissac Latour en considération de la vigoureuse défense qu'il a faite.

Réponse. Accordé dans tout son contenu, en ajoutant que, vû la manière franche, brave et loyale dont la garnison de Mantoue s'est comportée, il sera libre au commandant, à son état major et aux officiers de la garnison après avoir demeuré 3 mois dans les états héréditaires, de retourner dans leurs pays respectifs, sous parole d'honneur de ne pas porter les armes contre S. M. l'empereur et ses alliés, jusqu'à ce qu'ils ayent été échangés. Les trois mois se compteront à dater du jour où la capitulation sera signée.

Art. 2. Les troupes, Suisses, Polonoises et Piémontoises seront considérées et traitées sous tous les rapports comme les troupes de la république française. Réponse. Accordé.

Art. 5. On recommande à la loyauté et à la générosité du gouvernement autrichien la tranquillité des habitans qui ont été employés dans le gouvernement cisalpin, formellement reconnu par l'empereur dans le traité de paix de Campo-Formido, ainsi que celle de tous ceux qui ont manifesté des opinions républicaines; les commissaires impériaux et les canonniers bourgeois ayant été traités de la même manière dans la capitulation conclue entre Buonapatte et le général Wurmser. Réponse. Accordé.

Art. 13. Migliaretto sera occupé pat un bataillon autrichien qui détachera 50 hommes pour occuper la partie extérieure de la porte Cerese. Les deux corps d'atmée n'auront entre eux aucune communication, à la réserve des chefs et de ceux qui auront la permission des généraux respectifs. Réponse. Accordé.

Art. 14. Le commissaire du pouvoir exécutif et l'inspecteur général de la police de la république cisalpine à Mantoue auront la faculté de sortir de la place pour aller où ils voudront. Rép. Consenti.

Art. 17. Les généraux et officiers qui voudroient envoyer en France une partie de leurs équipages, pourront leur faire suivre la route des soldats, si toute fois le général Kray, couvert d'une véritable gloire, ne juge pas conforme à la générosité personelle d'accorder aux généraux et aux officiers, la même faculté qu'aux soldats, en leur permettant de rentrer en France sous leur parole d'honneur. Réponse. Accordé.

Article additionel. Les déserteurs autrichiens seront livrés à leurs régimens et bataillons respectifs. Le commandant général de S. M. I. leur promet la vie sauve.

Au quartier-général de Castelluchio le 28 juillet 1799.

Signé: Le baron de Kray, général d'artillerie.
Maubert, chef de brigade, commandant en chef de génie.
Foissac la Tour, général de division, commandant de Mantoue.

Le chef de brigade Borthon, commandant d'artillerie, n'a pas signé pour des motifs particuliers.
La Tour.

ATTAQUES
ET
PRISE DES PLACES ET FORTERESSES
DU
GOLPHE DE LA SPEZZIA.

Le capitaine Zechmeister, des hussards de Nauendorf, à la tête d'une partie de son escadron, poursuivit vivement l'ennemi, après l'évacuation de la ville de Sarzana, et lui prit dans sa fuite deux canons. L'ennemi ayant ensuite abandonné le fort d'Ulla, le capitaine Zechmeister profita de sa retraite précipitée pour sommer les forts de Sarzanella et de Lerici situés à l'entrée du golphe de la Spezzia: le commandant de la première place accepta, sans beaucoup de résistance, la capitulation qui lui fut offerte.

Le 2 Août, M. le général comte de Klenau fit investir le fort de Lerici; le 3, le commandant fut sommé de se rendre. Sa réponse ayant été négative, on commença aussitôt l'attaque; les chasseurs d'Aspres tuèrent un grand nombre de canonniers français dans les batteries du fort. Dans la soirée du même jour le commandant demanda à capituler, ce qui lui fut accordé. D'après la capitulation la garnison fut prisonnière de guerre et transportée dans les états de S. M. I. On a trouvé dans le fort 9 canons de bronze et une provision considérable de munitions; on prit trois félouques dans le port. Le capitaine Zechmeister continuant de s'avancer sur Spezzia, força par-là l'ennemi à abandonner le fort de Sainte Thérèse, où il y avoit dix canons et deux mortiers; ce fort fut occupé par les Autrichiens, ainsi que Spezzia et le fort St. Lorenzo, où l'on a trouvé dix canons de 12.

Le 5 Août, les Français firent une sortie du fort Sainte Marie, mais ils furent repoussés par le premier lieutenant Wallbrunn, des hussards de Nauendorf. Pour forcer l'ennemi à la reddition de cette forteresse, le colonel Oreskovich, chargé par le général-major comte de Klenau de cette entreprise, s'empara d'assaut de la ville de Porto-Venère; aussitôt après la citadelle se rendit. Le fort de Scala en fit autant après une canonnade de quelques heures, qui fut précédée d'une sommation. Aussitôt que le colonel se vit en possession de ces deux postes importans, enlevés aussi subitement qu'heureusement, au moyen des habiles dispositions et de la bravoure du major Jovich, il fit élever deux batteries, l'une de quatre canons du côté de Venère, et la seconde sur la hauteur de Saint Antonio. (Voyez le plan de cette forteresse et celui du fort Scala sur la sixième planche de ce troisième cahier. B indique par des lignes ponctuées, la direction de la batterie établie du côté de Venère et A la direction des feux de la batterie de St. Antonio ou St. André.)

Le major Jovich fit jouer ces batteries sur le fort Sainte Marie. Le feu duroit depuis trois heures, lorsque le commandant français, à qui il avoit été adressé une sommation, demanda à capituler. La garnison fut prisonnière de guerre; elle consistoit en un chef de brigade, deux commandans de bataillons, 33 officiers et 537 sous-officiers et soldats. Il y avoit dans ce fort 36 pièces de canons de différens calibres et une provision considérable de vivres de toutes espèces.

Le golphe de la Spezzia est un des plus beaux et des plus sûrs, que l'on connoisse; son importance auroit dû engager les Français et les Génois à ne rien négliger pour sa conservation, qui n'étoit point difficile, vû le grand nombre de postes fortifiés qui le défendoient. La lâcheté, avec laquelle les Français les ont laissé prendre, a étonné toute l'Europe et a excité le mécontentement des Génois qui l'ont manifesté aux généraux français par des plaintes et des reproches dont toutes les gazettes ont parlé. Cette expedition ne peut qu'honorer le général comte de Klenau, et les officiers, qui l'ont exécutée sous ses ordres; il est peut-être sans exemple dans les fastes militaires, qu'une troupe aussi peu nombreuse avec si peu de moyens, ait pris en cinq ou six jours, huit forteresses susceptibles de bonne défense *).

*) Les forts 1) Ulla, 2) Sarzanella, 3) Lerici, 4) St. Thérèse, 5) St. Lorenzo, 6) Scala 7) St. Marie et 8) la citadelle ou château de Porte-Venère. Les Autrichiens ont pris cent vingt-six pièces de canon dans ces différens forts.

Nous n'avons pû donner sur la sixième planche de ce troisième cahier, qu'un fragment de carte, comprenant une partie du golphe de la Spezzia où l'on voit Porto-Venère, le fort de Scala, ceux de Ste Marie et de St. André; ces quatre forts furent pris en un seul jour. Nous n'avons pû en donner que deux plans, ceux de Scala et de Ste Marie; ce dernier fort, garni de 36 pièces de canon, ayant une garnison d'environ six cents hommes, et de grands magasins de vivres et de munitions étoit, particulièrement susceptible d'une longue résistance: sa position, sur un rocher escarpé, entouré de la mer, n'offroit à l'assiégeant qu'un côté attaquable; la disposition et les proportions de ce front, nous ont paru dans leur simplicité dignes d'être mis sous les yeux des connoisseurs, ainsi que le petit fort de Scala.

ATTAQUE ET PRISE
DU
CHATEAU DE SERAVALLE.

Pour faciliter le siége du château de Tortone et assurer le flanc gauche des armées alliées et leurs opérations ultérieures, M. le Maréchal de Suworow résolut de faire prendre le fort ou château de Seravalle.

En conséquence, l'ordre fut donné à une partie de la division russe de Schweikoski de se porter sur Novi, et au général prince Pancrazion, d'investir Seravalle avec deux bataillons russes. Le général autrichien Mitrowski dut en même tems s'avancer avec six bataillons d'infanterie, trois bataillons de grénadiers et un escadron de hussards, pour culbuter les avant-postes ennemis qui entretenoient la communication entre Gavi et Seravalle, et pour former le corps d'observation. (Voyez la carte de la troisième planche de ce troisième cahier.)

Le colonel russe de Harding fut destiné à diriger le siége, conjointement avec quelques officiers autrichiens de l'état-major et le capitaine Persel de l'artillerie.

Voyez sur la sixième planche, de ce troisième cahier, le plan de la ville ou bourg de Seravalle et du château. A est la place ou marché du bourg; B est le château; C le réduit; D le donjon; E, F sont deux grosses tours; G est un couvent de Capucins; H est un fauxbourg et le chemin de Rivalta et de Tortone, I est le chemin de Gênes; K celui de Tortone; L celui d'Alexandrie et M celui de Gavi. Cette place, comme on le voit, est sur la rivière de Scrivia où il y a un pont.

Le château de Seravalle paroitra peu important au premier coup d'œil ; mais on en jugera differemment si l'on en considère la position sur un rocher escarpé, et la conformation, qui est une espèce de fortification mixte, partie antique et moderne assez bien flanquée. Le feu de deux batteries fut dirigé vers le donjon et sur la partie voisine du réduit, qui de ce côté n'est point flanqué. Une batterie de trois pièces fut dirigée sur le bastion où est la porte, et deux autres batteries furent dirigées sur la tour E.

Les batteries dirigées sur le réduit, et le donjon n'avoient d'autre but que de détourner l'attention des assiegés sur le vrai point d'attaque, qui étoit la tour E. Quoique cette partie du réduit ne fût point flanquée, il étoit impossible d'emporter le château par-là; car, indépendamment de l'escarpement du rocher, on n'auroit pû attacher le mineur à cette partie du réduit qui n'offroit qu'une masse de pur roc. La tour F n'étoit pas d'un abord beaucoup plus aisé, et en supposant qu'on l'eût emportée, ou se seroit trouvé en B dans une espèce de coupe-gorge, et arrêté par le retranchement du réduit, on auroit éprouvé le même inconvenient en pénétrant par le bastion, outre qu'étant mieux flanqué, l'attaque auroit été plus dangereuse. La tour E étoit d'un accès plus facile, le mineur pouvoit y être attaché ; une grande partie de sa circonférence n'étoit point flanquée; et en pénétrant par cette tour, on se rendoit en même tems maître du réduit.

Nous sommes entrés dans les détails de cette attaque, pour l'instruction des jeunes militaires, qui souvent placés à la tête d'une compagnie ou de quelques détachements, sont chargés de l'attaque ou de la défense de pareils postes : ceux qui ont quelques connoissances de la fortification moderne, ne voyant que tours et formes antiques, pouroient s'imaginer qu'un tel poste est incapable d'une bonne défense; et d'autres peu instruits, voyant sa forte position le croiroient inattaquable, où l'attaqueroient par le côté le moins avantageux et échoueroient dans leur entreprise.

Le 5 Août, on commença à tirer sur le château. Les Français, connoissant l'importance de ce fort, firent un mouvement pour le délivrer, en conséquence on crût nécessaire de renforcer le corps d'observation, de deux bataillons de grénadiers et du régiment de dragons de Karaiczai. Enfin l'attaque du château, faite par les troupes russes, sous les ordres du général prince Pancrazion, fut si vive, le feu si soutenu et si bien dirigé, que le commandant de la place se rendit à discretion, le 7 Août, à quatre heures du matin. La garnison consistant en cent cinquante hommes fut prisonnière de guerre; elle sortit du château à six heures du matin. Il y avoit dans cette forteresse quatorze

canons de différens calibres et dont la plûpart étoient de métal; on y trouva en outre une provision considérable de vivres et de munitions.

La capitulation fut concluë entre le capitaine comte Nugent, au nom du général-major russe, prince Pancrazion, commandant du corps de siége, et le capitaine Gheneser, commandant du fort. En voici les articles.

Art. I. La garnison sortira avec tous les honneurs de la guerre.

Rép. La garnison sortira le 7 Août à 6 heures du matin; elle déposera les armes près de la porte de Nisa, et attendra que le maréchal, comte de Suworow, prononce sur sa destination ultérieure.

Art. 2. Les officiers seront remis en liberté sur leur parole.

Art. 3. Tous ceux qui n'étoient point combattans retourneront en France.

Art. 4. Les propriétés des personnes seront assurées et protégées.

Rép. Ces trois articles dépendent des dispositions du général en chef comte de Suworow.

Quelque vigoureuse et habile qu'ait été l'attaque de cette forteresse, nous devons convenir qu'elle auroit pû faire une plus longue résistance. Un commandant intelligent et brave ne se seroit pas rendu avant que la brêche fût praticable; il auroit pû même soutenir un assaut, faire construire un retranchement derrière la tour, (ainsi que nous l'avons marqué par des lignes ponctuées) pour arrêter les assiégeans après la première brêche emportée; et attendre même que le retranchement le fût, et la garnison réduite à la défense du réduit pour capituler. On nous reprochera peut-être de nous apésantir sur les détails de l'attaque et de la défense de ce petit château gothique, tandis que nous avons passé très-legèrement sur ceux des forteresses les plus intéressantes. Nous répondrons qu'ordinairement le commandement des places importantes ne se confie qu'à des officiers supérieurs, en qui on doit supposer les talens et la capacité requise pour bien les défendre, outre qu'il y a toujours dans ces forteresses des ingénieurs pour en diriger la défense: mais le commandement de ces petites places est toujours donné à des officiers subalternes; souvent un capitaine avec sa compagnie, quelquefois même un simple et jeune lieutenant se trouve seul chargé de la direction de tous les moyens de défense; il doit être tout à la fois ingénieur, artilleur, mineur, et constamment à la tête de ses soldats pour combattre et faire bonne garde. Combien est-il d'officiers,

capables de bien remplir un tel commandement? Nous devons avouer à la honte de notre état qu'il en est bien peu; et qu'il est beaucoup de régimens, où l'on n'en trouveroit pas deux. Il n'est cependant aucun officier subalterne qui ne soit dans le cas de se trouver au premier moment dans un tel poste : nous profitons donc ici de cette circonstance pour faire sentir, à ceux qui nous liront combien il est important pour eux et pour l'état qu'ils servent, de se procurer les petites connoissances nécessaires en pareille occasion ; nous disons petites, parcequ'en effet il ne faut pas beaucoup d'étude pour les acquérir, c'est ce qui rend leur ignorance encore plus honteuse. Ils doivent considérer combien la belle défense d'un tel poste seroit glorieuse pour eux, combien elle pouroit contribuer à leur avancement; combien enfin la conservation ou la perte d'un de ces petits forts peut être consequente pour l'état. Qu'on jete un coup d'oeil sur le plan et la description de la bataille de Novi que nous venons de donner (planche quatrième); on verra combien la perte de ce petit château de Seravalle a été fatale pour les Français; et sa possession avantageuse pour les Austro-Russes. Les Français n'auroient sûrement pas perdu cette bataille, (la plus sanglante de toute la guerre, et la plus malheureuse pour eux par ses conséquences) s'ils avoient encore été maîtres de ce château ; peut-être même, celui de Tortone qui leur a coûté tant de sang n'auroit-il pas été pris, si les alliés n'avoient préalablement emporté celui de Seravalle.

Enfin ce qui doit prouver combien le château de Seravalle est un poste important, combien en même tems il est susceptible d'une bonne défense, c'est que depuis que les Français l'ont perdu, ils l'ont attaqué trois fois sans pouvoir le reprendre.

Nous avons dit, que le 4 Août, leur armée avoit fait un mouvement pour le sauver, lorsque le prince Pancrazion l'assiégeoit.

Le 12 Août, (ainsi que nous l'avons dit dans la relation de la bataille de Novi) les Français l'investirent et l'attaquèrent sans pouvoir le prendre, les alliés le délivrèrent le 14.

Le 13 octobre, les Français sommèrent Seravalle ; la réponse du commandant ayant été négative, l'ennemi investit et attaqua le fort; malgré le feu le plus vif il ne put le prendre. Le 16, un corps de troupes autrichiennes s'avança de Pozzuolo vers Seravalle, repoussa les Français et leur fit lever le siége.

Le 4 Novembre, les Français furent encore obligés de lever, pour la troisième fois, le siége de Seravalle, qu'ils attaquoient depuis plusieurs jours. Ces efforts reitérés des deux partis pour prendre et conserver ce château prouvent bien son extrême importance.

ATTAQUE ET PRISE DE LA VILLE DE TORTONE.

Comme tous les avis s'accordoient à dire qu'il n'y avoit qu'une foible garnison à Tortone, le Maréchal de Suworow résolut de faire passer le Po au général-major russe, prince Pancrazion, qui étoit posté près de Pavie avec l'avant-garde sous ses ordres, composée d'un régiment de chasseurs, de deux bataillons de grénadiers, deux de fusiliers, et deux régimens de cosaques commandés par le colonel Krekow. Ces troupes passèrent le fleuve près de Covesino sur des barques et des bateaux plats et s'avancèrent vers Voghera. Il fut fait aussitôt une reconnoissance du côté de Tortone, et l'on fut alors informé que l'ennemi avoit jeté des renforts dans cette ville.

Le prince Pancrazion fut ensuite renforcé par le général Karaiczai, qui passa la Scrivia près de Castel-Nuovo avec deux bataillons de Froelich, deux escadrons de Lobkowitz et deux escadrons de Karaiczai, et se posta dans les environs de Torre di Garofolo entre Tortone et Alexandrie. L'avis étant parvenu le lendemain, que le général ennemi Moreau étoit posté sur la rivière de Bormida près d'Alexandrie avec les deux divisions de Victor et de Grenier, et les troupes qu'il avoit tirées de Turin et des autres places, le Maréchal de Suworow résolut de faire passer toute l'armée du côté de Tortone.

Les deux divisions de Zoph et de Froelich, sous les ordres du général de cavalerie Melas, après avoir occupé le poste important de Bvio (ou Brevio), où on laissa trois bataillons et deux escadrons commandés par le général Morzin, quittèrent leur camp de Castel Pusterlengo, passèrent le Pô à Plaisance et vinrent camper près de Castel

St. Giovanni : le jour suivant, elles marchèrent jusqu'à Voghera, et le 9 (mai) elles s'avancèrent par Ponte-Corone sur Tortone.

Le même jour, à l'entrée de la nuit, le général marquis de Chasteler attaqua la porte de Tortone, dite de Voghera ou de Milan *) avec deux bataillons d'Alvinci, une réserve de grénadiers et un escadron de Lobkowitz; la porte fut enfoncée, et nos troupes occupèrent la ville de Tortone qui est la clef du Piémont **). La garnison française se retira dans le château qui est une excellente forteresse située sur une hauteur à quelque distance de la ville. Il fut convenu que les alliés ne pouroient élever de batteries dans la ville contre le château, et que les Français de leur côté ne tireroient point du château, sur la ville. Le général russe, prince Gorczakow étoit présent à la prise de cette ville. On n'y a trouvé qu'un petit nombre de canons, les Français y laissèrent 250 malades et blessés, parmi lesquels se trouvoient 12 officiers. Le château fut aussitôt bloqué par quatre bataillons sous les ordres du général Alcaini.

---

*) Voyez le plan de cette attaque, sur la sixième planche de ce troisième cahier. A est le bastion dit de la porte de Milan ou de Voghera. B est le bastion de St. Marcian. D les canons autrichiens qui battent et enfilent le flanc du dit bastion. E sont d'autres canons, qui tirent sur la porte, et C est la vieille enceinte de la ville.

**) Les habitans toujours fidéles et attachés à leur roi, contribuèrent beaucoup à l'entrée des Autrichiens dans leur ville.

SIÉGE DU CHATEAU DE TORTONE.

La ville de Tortone ayant été prise le 9 mai au soir par les autrichiens, et la garnison française s'étant retirée dans le château, y fut bloquée par 4 bataillons sous le commandement du général Alcaini. Le 10 et le 11, les Français ne cessèrent de tirer sur les postes autrichiens; le feu fut un peu ralenti les jours suivans et jusqu'au 28, jour où un grand nombre de travailleurs ayant été employés à quelques travaux préliminaires de siége, le château fit sur eux un feu très-vif, mais sans beaucoup d'effet. Les grandes et diverses opérations des armées alliées ne permettoient point encore de commencer le siége de ce chateau, et la persuasion où l'on étoit que la garnison manquoit de vivres, faisoit espérer de pouvoir la réduire par famine.

L'approche des armées de Macdonald et de Moreau, qui dans le mois de juin, cherchèrent à effectuer leur jonction, obligea les alliés à lever, pour quelques jours, le blocus de ce château; mais après les batailles sanglantes des 17, 18, 19, 20 et 22 juin, le général Alcaini en reprit le blocus le 26.

Le 23 juillet, M. le Maréchal de Suworow se rendit à Tortone et ordonna d'accélérer les travaux préparatoires pour former le siége du château, dont les attaques devoient être difficiles, vu qu'il est situé sur une montagne escarpée et de pur roc.

Ce ne fut que dans la nuit du 5 au 6 Août, qu'on ouvrit la tranchée; elle fut continuée dans la nuit du 6 au 7; on traça la première parallèle à 170 toises de la contrescarpe (c'est un peu plus que la portée du mousquet), et l'on commença à établir

une batterie à ricochet. Dans la nuit suivante (du 7 au 8) on avança tellement les travaux, que malgré le fond de roc, dans lequel il falloit creuser, les troupes furent parfaitement couvertes, et qu'on put même continuer les travaux pendant le jour. Quoique l'ennemi tirât pendant cette nuit (du 7 au 8) plus de 300 coups de canon, nous n'eûmes qu'un homme tué et quinze blessés, parmi ceux-ci se trouva le capitaine Eekete du régiment d'Alvinzi.

Le 9, la batterie à ricochet, en arrière de la première parallèle, sur les hauteurs de St. Bernard, fut entièrement achevée, et on y conduisit l'artillerie consistant en piéces de 6 et de 12; la batterie de mortiers, placée sur la butte, fut aussi achevée et garnie de 4 mortiers pour des bombes de trente livres. Le 10, le boyau dirigé de la redoute d'Eugène vers le bastion Musseti reçut la profondeur convenable.

Les travaux se poursuivirent avec tant d'activité, que, malgré les plus grands obstacles la première parallèle fut entièrement achevée le 11; et les boyaux furent tellement avancés à l'aile gauche, que l'on s'approcha du point de la deuxième et dernière parallèle.

Le 11, notre perte consistoit en deux hommes tués et vingt-cinq blessés, parmi lesquels se trouvoit le premier-lieutenant Tretzy, de l'artillerie. Dans la nuit du 11 au 12, nous avons eu trois tués et sept blessés. Le lieutenant-colonel comte Hohenfeld reçut une contusion à la tête.

Le 12 au matin, plusieurs nouvelles batteries commencèrent à battre la forteresse; ce feu et les travaux du siége se continuèrent sans interruption les jours suivans, enfin le 21, la dernière parallèle se trouva poussée jusqu'au glacis, et les mineurs avoient ouvert deux conduits pour les mines, dont le premier avoit déjà sept pieds et le second quatre, mais le fond de roc rendoit ce travail extrêmement pénible et conséquemment fort lent.

Comme les travaux qui restoient à faire, exigeoient de grands frais et beaucoup de tems, M. le général de cavalerie Melas assembla le 22, une commission ou conseil de guerre, à laquelle fut appellé le major Lopez du corps des ingénieurs, pour déterminer à peu près le tems qu'il faudroit pour terminer ce siége, où les difficultés à surmonter étoient si multipliées. Tous les avis furent que, dans un terrain peu favorable, on ne pouvoit espérer faire sauter la contrescarpe que dans trois semaines, et qu'il fallit ensuite encore une semaine pour ruiner et faire crouler le rempart.

Le commandant français avoit répondu à la dernière sommation, qui lui avoit été faite après la victoire de Novi, qu'il étoit disposé à passer une convention avec le général, comte Alcaini, commandant du siége, par laquelle il s'engageroit à rendre la place dans quatre semaines, s'il n'étoit point secouru pendant ce tems-là par l'armée française.

Cet accord, sans éloigner le terme de la reddition de la place, puisque les travaux nécessaires pour l'opérer, exigeoient encore quatre semaines, procuroit l'avantage infini de ménager la troupe, et même la forteresse. D'après cette considération, le général comte Alcaini fut chargé d'entrer en négociations avec le général français sur sa proposition, et de rapprocher autant que possible le terme de l'expiration de la trève.

En conséquence, il fut conclu le même jour, 22 Août, une capitulation entre le général Alcaini et le chef de brigade français Gast commandant du château de Tortone. Par cette capitulation, il fut arrêté une trève de vingt jours, à dater du 21 Août, à 6 heures du soir, et que la garnison du château sortiroit le 11 septembre à 7 heures du matin avec armes et bagages, tambour battant et drapeaux déployés; qu'elle mettroit bas les armes sur la place St. Bernard, et seroit conduite en France par la route la plus courte; que la dite garnison, s'engageroit sous sa parole d'honneur à ne pas servir de quatre mois contre S. M. I. et ses alliés; que les officiers conserveroient leurs épées etc.

La trève de 20 jours, conclue par cette capitulation, ne faisoit que suspendre les travaux, et tenoit toujours le corps de siége en haleine, et il en étoit de même des corps d'observation destinés à protéger ce siége; il étoit à présumer qu'avant l'expiration de la trève, les Français feroient tous leurs efforts pour délivrer cette forteresse, dont la possession étoit si importante pour eux; le sang qu'elle leur avoit déjà coûté, dans les divers combats qu'ils avoient livrés pour la secourir, et notamment dans la bataille de Novi, prouvoit assez combien ils étoient intéressés à ce qu'elle ne succombât pas.

BATAILLE DU NEUF SEPTEMBRE.

En effet, dès les premiers jours du mois de septembre, les Français firent des dispositions qui sembloient annoncer le projet de se porter de nouveau en avant. Le 2, un corps assez nombreux s'avança sur Baraluzza et Caprato. Le régiment d'Alvinzi et quelques escadrons de cavalerie, qui étoient postés de ce côté, soutinrent l'attaque avec la plus grande bravoure, et après un court combat, ils forcèrent l'ennemi à la retraite: la perte de ce dernier fut assez considérable.

Le 5, les Austro-Russes poussèrent leurs avant-postes jusqu'à trois milles de la Bocchetta; plusieurs piquets français furent enveloppés et faits prisonniers; le général Victor manqua lui-même d'être pris, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à gagner Gavi. — Le 9, les Français s'avancèrent au nombre de vingt-cinq mille hommes, divisés en trois corps. La première colonne se porta sur Acqui, la seconde sur Novi, et la troisième sur Seravalle. L'armée impériale n'ayant point eu le tems de se rassembler, M. le général d'artillerie Kray n'opposa aux Français que dix-huit à dix-neuf mille hommes; et malgré son infériorité, il les repoussa deux fois avec perte. L'ennemi ne jugea pas à propos de faire une nouvelle attaque; il se retira dans la soirée vers le territoire de Gènes; la cavalerie impériale se mit à sa poursuite et inquiéta fortement son arrière-garde. Le nombre des prisonniers faits à l'ennemi fut de plus de deux mille hommes. M. le général de Lichtenstein, qui, sur la nouvelle de l'approche des Français, s'étoit disposé à marcher vers Acqui et Novi, reçut ordre de rester dans la position qu'il occupoit dans les environs d'Asti.

REDDITION DU CHATEAU DE TORTONE.

Le 11 Septembre ayant été fixé par la capitulation, pour l'évacuation du château de Tortone, la garnison, forte de 1045, en sortit effectivement ce même jour dans la matinée; elle se mit en route pour Milan, traversa le Tirol et l'Allemagne et arriva à Worms sur le Rhin le 11 Novembre, ayant employé 63 jours à faire la route.

Aussitôt que le château de Tortone fut évacué par les Français, les Autrichiens en prirent possession et y trouvèrent quatre-vingt canons et mortiers de différens calibres, une quantité considérable de munitions et d'effets d'artillerie, quelques provisions de bouche etc.

Immédiatement après la reddition de cette forteresse, si importante sous tant de rapports, le corps d'armée qui étoit posté près de Bozzuolo di Formigaro et Rivalta pour protéger le siége, se mit en marche pour Alexandrie, et le 13, il dut continuer sa route par Feliciano et Alba, pour aller prendre une position sur la Stura dans les environs de Bra.

Remarques. Le château de Tortone, est de toutes les forteresses d'Italie, et de celles qui ont été attaquées dans cette guerre, celle qui fit la plus longue résistance (excepté Ancône et Malte) *): elle fut bloquée quatre mois, soutint dix-sept jours de tranchée ouverte et en auroit encore soutenu une trentaine d'autres, si on ne lui avoit ac-

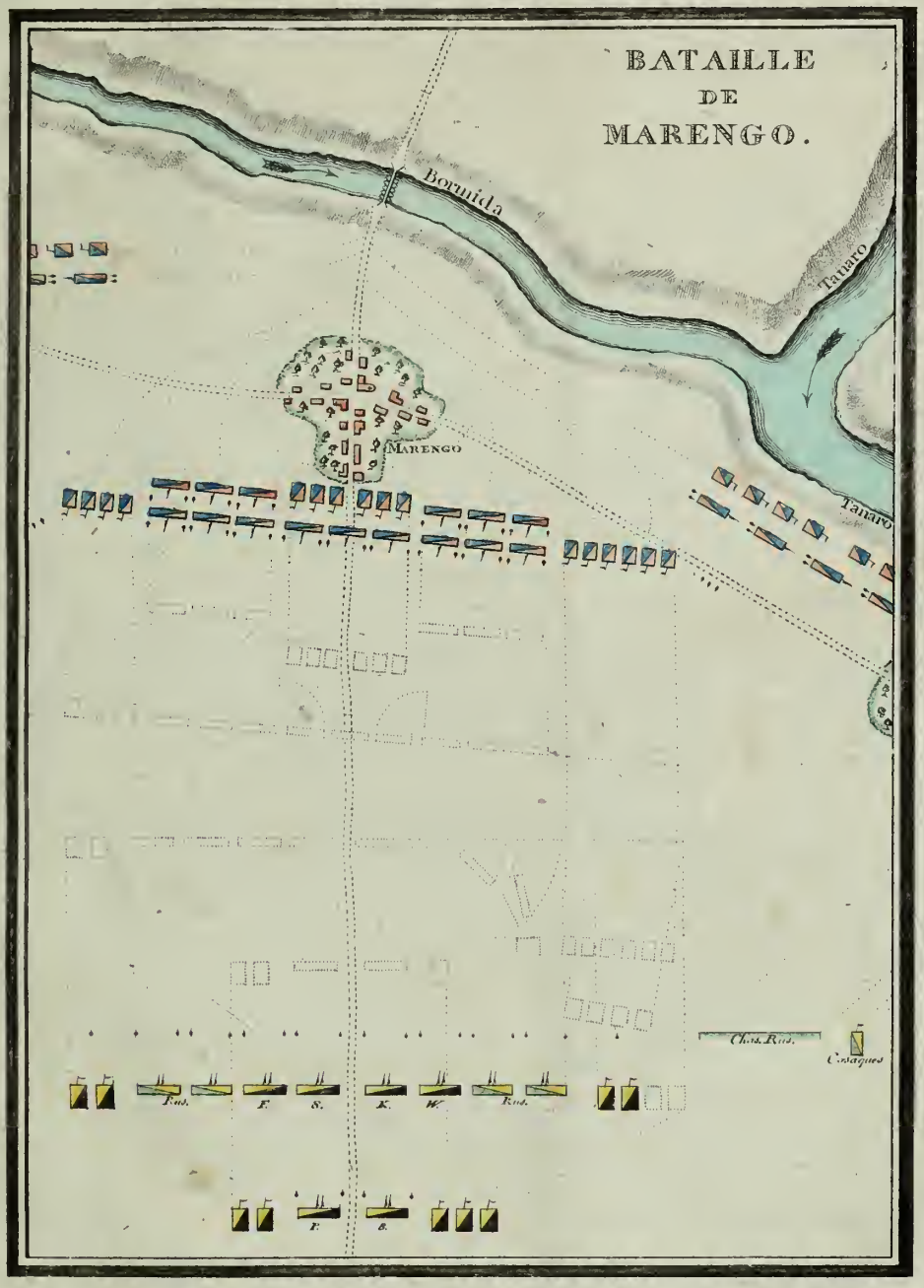
*) Les descriptions et plans des batailles qui ont terminé la campagne de 1799 en Italie, ainsi que des siéges de Corfou, Ancône, Civita-Vecchia, Coni etc. doivent faire la matière du quatrième cahier.

cordé la capitulation la plus avantageuse et la plus honorable ; et comme la force de cette place a sans doute été une des principales raisons de sa longue et belle résistance, nous croyons qu'on en verra le plan avec plaisir; nous l'avons tracé sur le bas de la sixième planche de ce troisième cahier, et l'on apercevra du premier coup d'oeil, que l'art a beaucoup secondé la nature, ainsi que nous l'avons déjà dit. Cette forteresse est située sur un rocher escarpé et de pur roc, dans lequel tous les fossés sont taillés. A est le château, qui est un carré régulier, retranché dans toute l'étenduë de son intérieur; en sorte que si on le prenoit par le bastion vide, on se trouveroit, étant dans l'intérieur du fort, foudroyé par le feu croisé du retranchement casematé, qui part des flancs des deux bastions voisins. B est la porte dit del Montechio; C est celle de St. Dominique; D est le bastion Pissa, qui étoit le point de direction de l'attaque; E est le bastion Lion sous lequel est la principale casemate; F est la redoute d'Eugène.

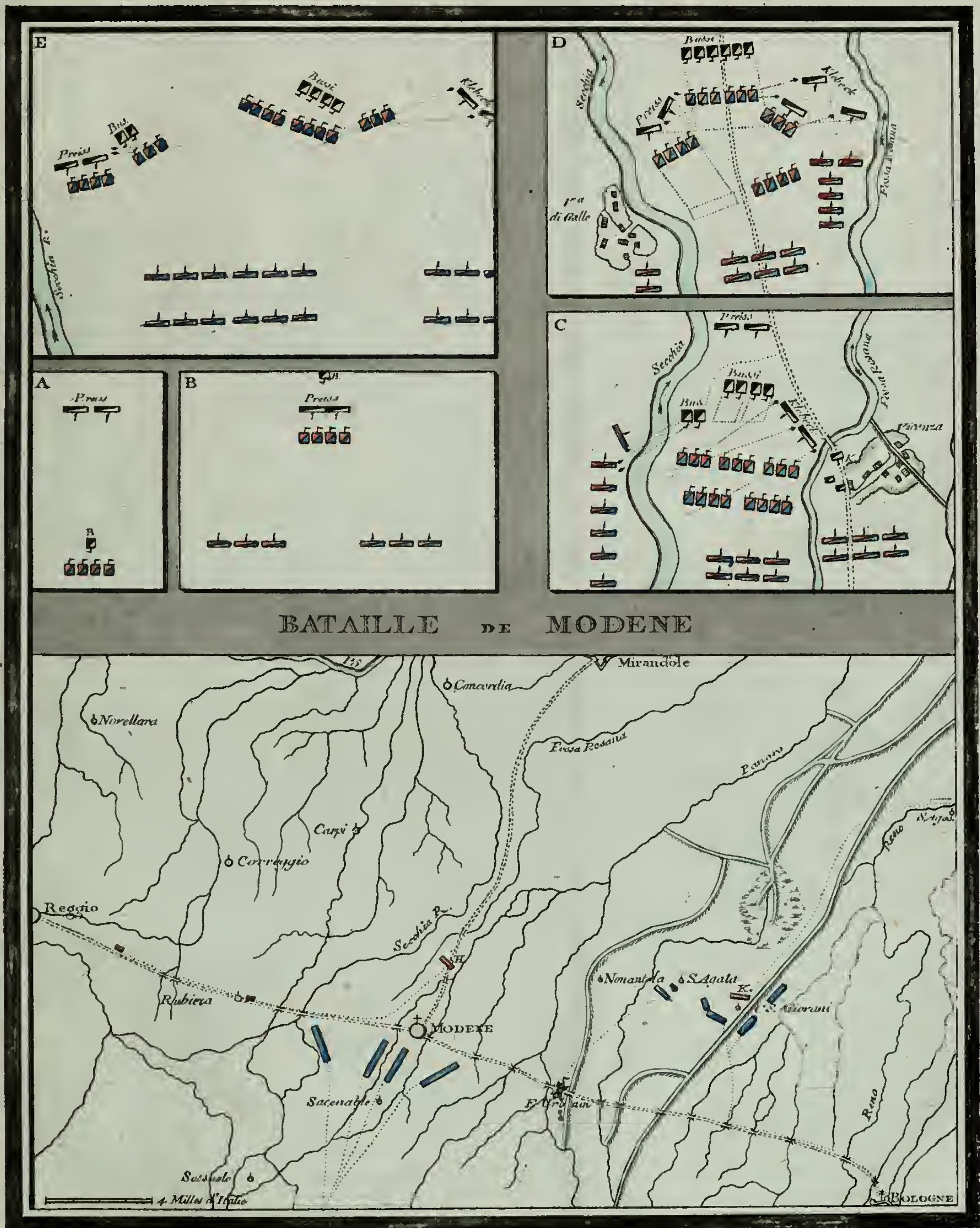
Une partie des travaux de l'attaque sont ici marqués par des tranchées noires, ainsi que vis-à-vis l'ouvrage à corne de Pradella à Mantoue.

Nous avons réuni sur cette sixième planche le plus de plans qu'il nous a été possible, pour que les amateurs et surtout les jeunes militaires puissent voir d'un seul coup d'oeil des forteresses de tout genre, depuis les plus fortes et les plus renommées de l'Europe (telles que Mantoue et Tortone) jusqu'aux plus petites et presque ignorées telles que Seravalle et Scala; ils pourront, sur cette seule planche, combiner des projets d'attaque et défense, pour des places de diverses espèces et de différentes situations: les moins instruits pourront commencer par essayer des projets de service pour les plus petites; par exemple un officier peut se supposer commandant du château de Seravalle, ayant 150 hommes sous ses ordres; ou de Scala en ayant une centaine; ou enfin de Ste. Marie avec 600, ou du fort Urbain avec 6 ou 900; voir où il doit placer des sentinelles, et des gardes, leur nombre, leur objet etc. Un tel essai, qui n'est qu'un amusement, pourroit donner à plusieurs jeunes gens le goût de l'étude de leur art, et peut-être développer en eux le germe des talens qui souvent n'a besoin pour éclore, que d'être jeté sur une terre productrice.

Fin du troisième Cahier.

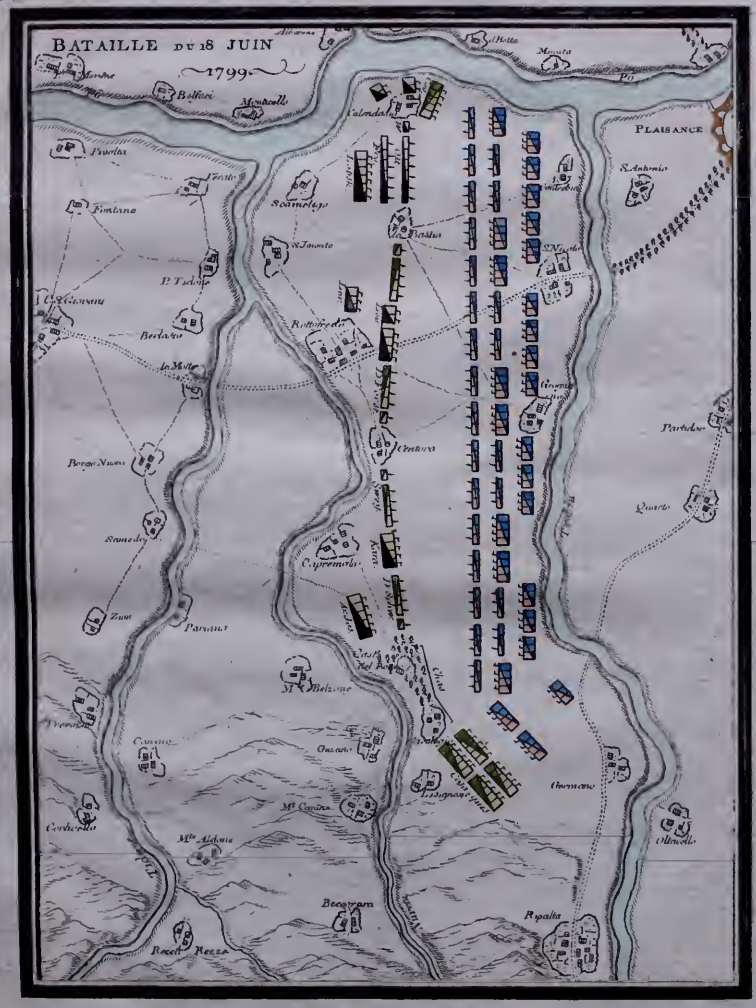

BATAILLE
DE
MARENGO.
Bormida
Tanaro
Tanaro
MARENGO
Chas. Rids.
Cuirassiers

Cah. III. N.° 2.


E
Bussi
Kleber
Preiss
Bus.
Secchia R.
D
Bussi
Kleber
Preiss
Secchia
Fossa Rosana
di Galle
C
Preiss
Secchia
Bussi
Bus.
Fossa Rosana
Panzana
K.
A
Preiss
B.
B
B.
Preiss
BATAILLE DE MODENE
Mirandole
Concordia
Novellara
Fossa Rosana
Ponaro
S. Agos.
Reno
Carpi
Correggio
Reggio
Secchia R.
H.
Nonantola
S. Agata
K.
Cheveux
Rubiera
MODENE
Sacenalle
F. Urbain
Sassuolo
4 Milles d'Italie
Reno
BOLOGNE

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Carte III

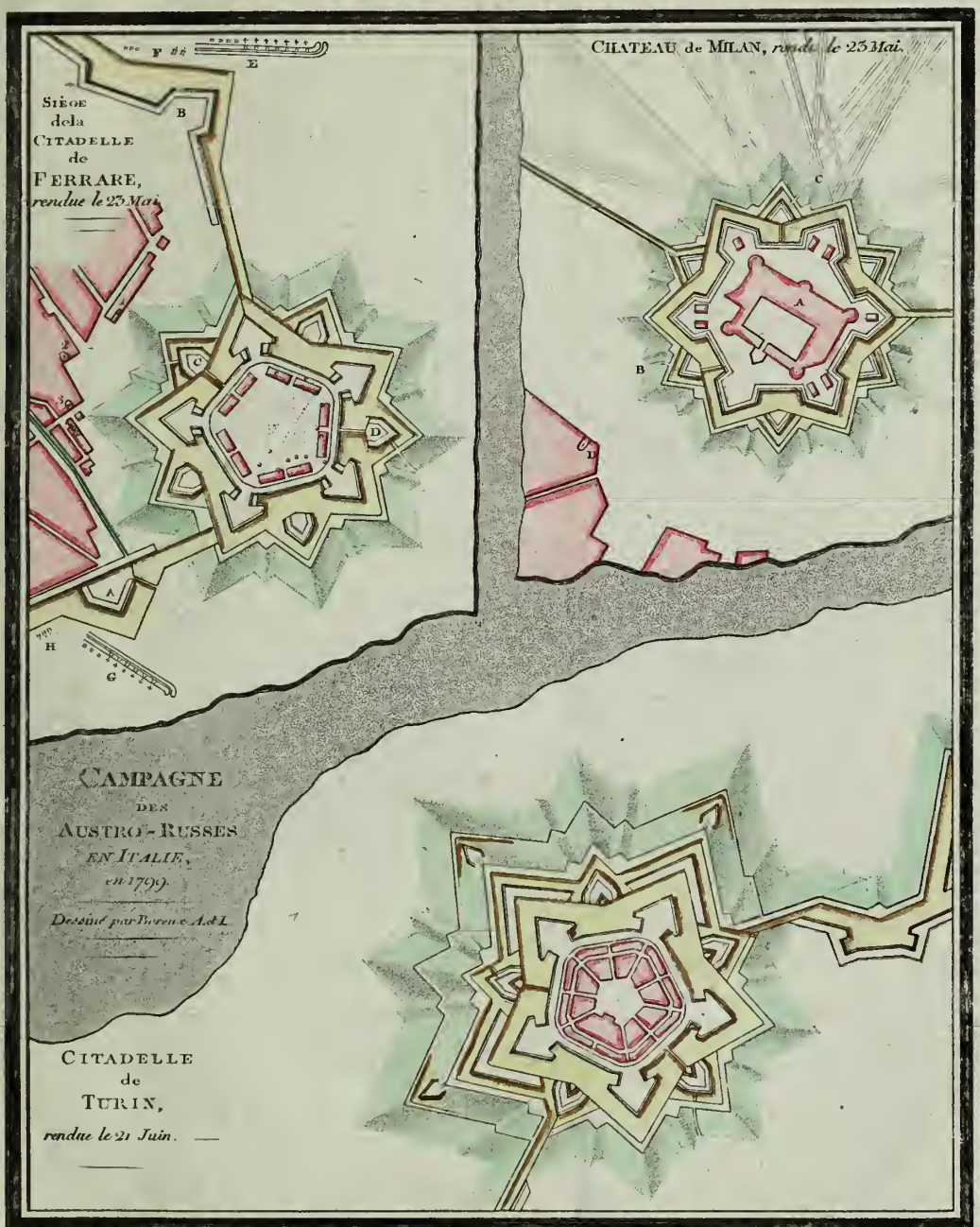


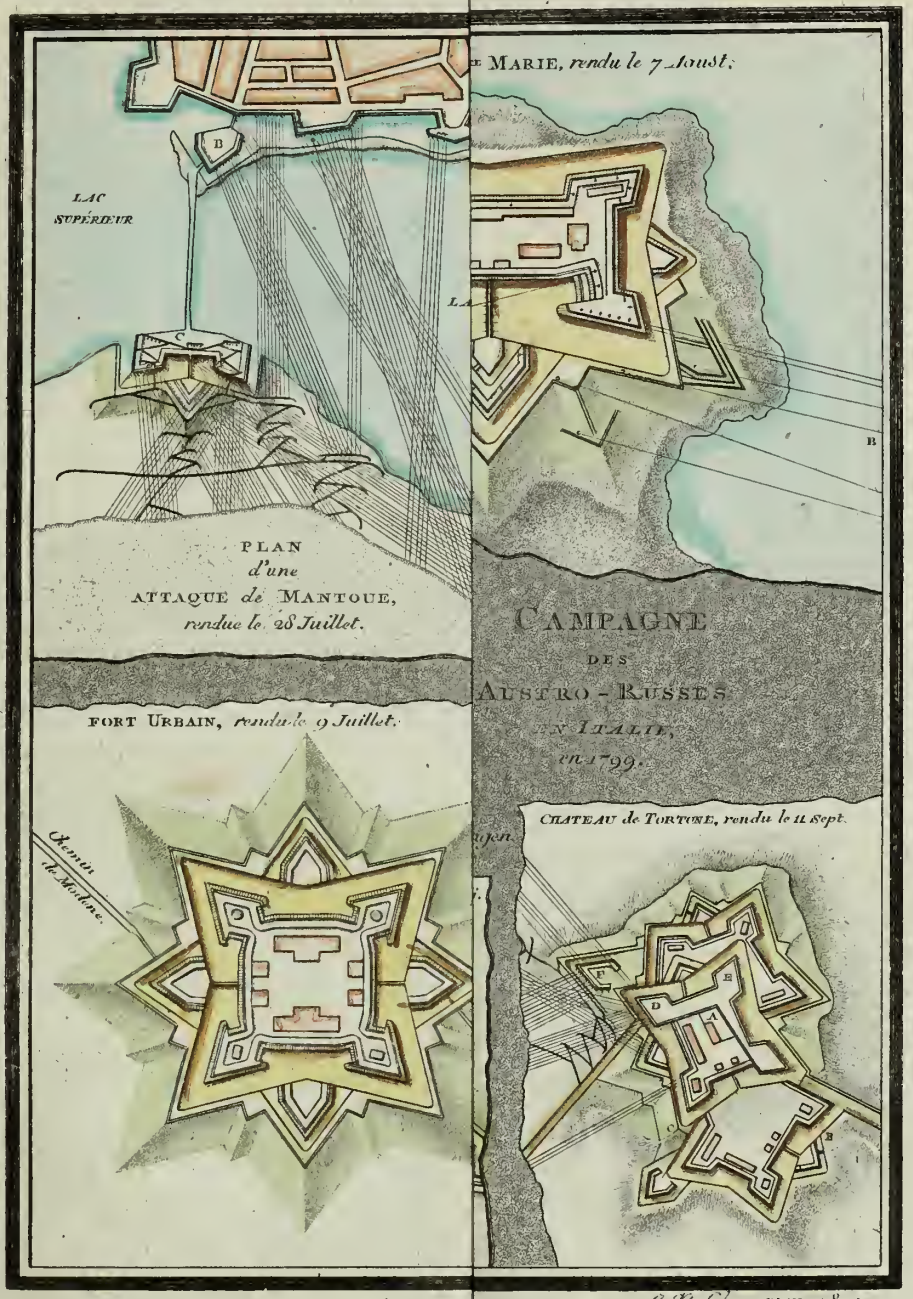
Tav 17

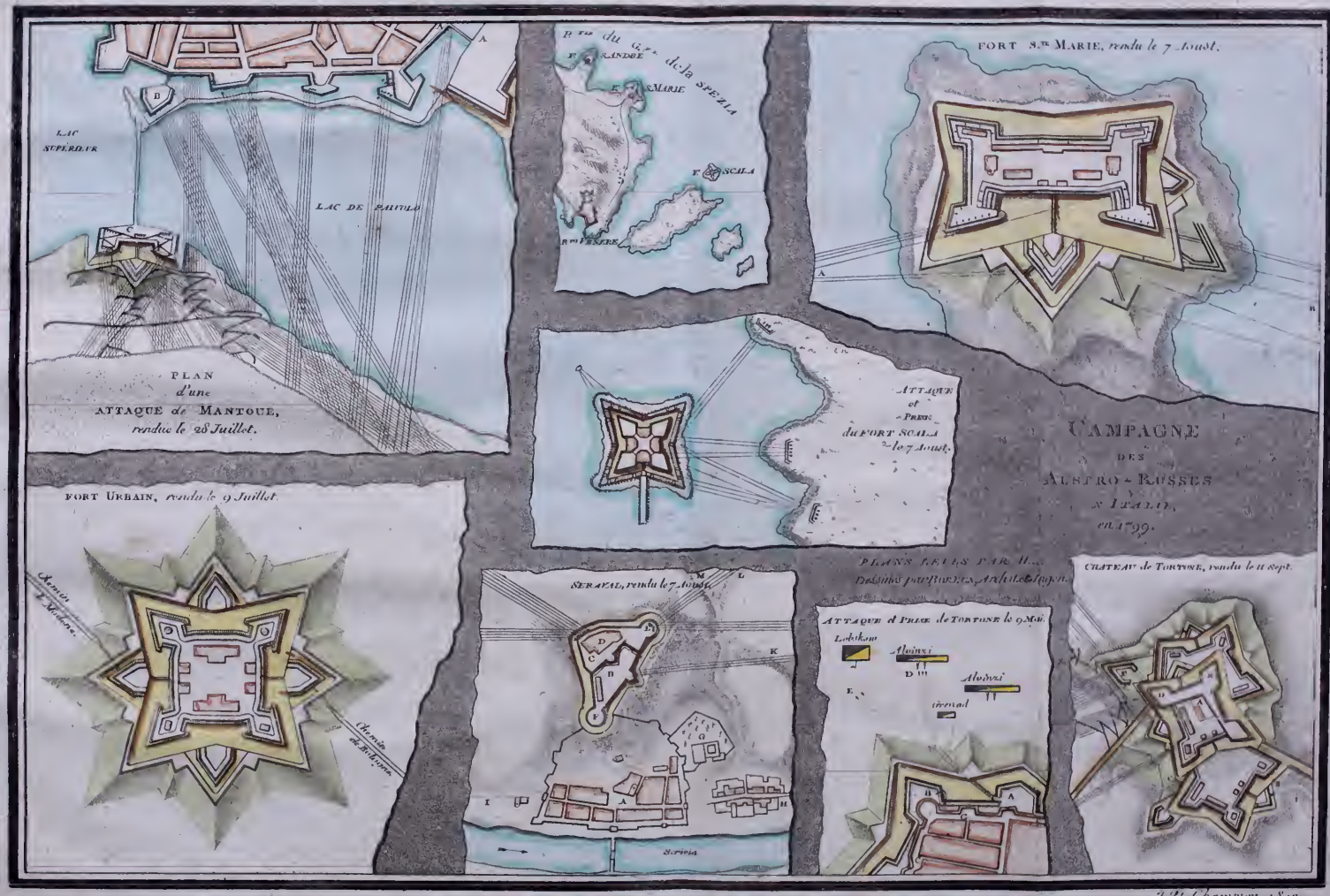
Tav 19

N°3

ONEGLIA
Silvano
Orba
Spinola
Capriata
Tassarara
Bosco
Basaluzzo
Francavilla
Lorriano
Mollo
Bassi
Fassaruola
Pastorana
S. Cristofo
Monastero
Tassaroli
NOVI
Tidolas
Carrolo
GAVI
Belleda
Cassine
Torre
Rivaltina
Pietra
Cassiola
SERRAVAL
Serra
la Madona
Villa Averna
Carbonara
ARQUATA
Varavella
Stazano
Cassano
Romagneza
Spinola
Pedigliano
Pereyrano
Vignole
BATAILLE DE NOVI.

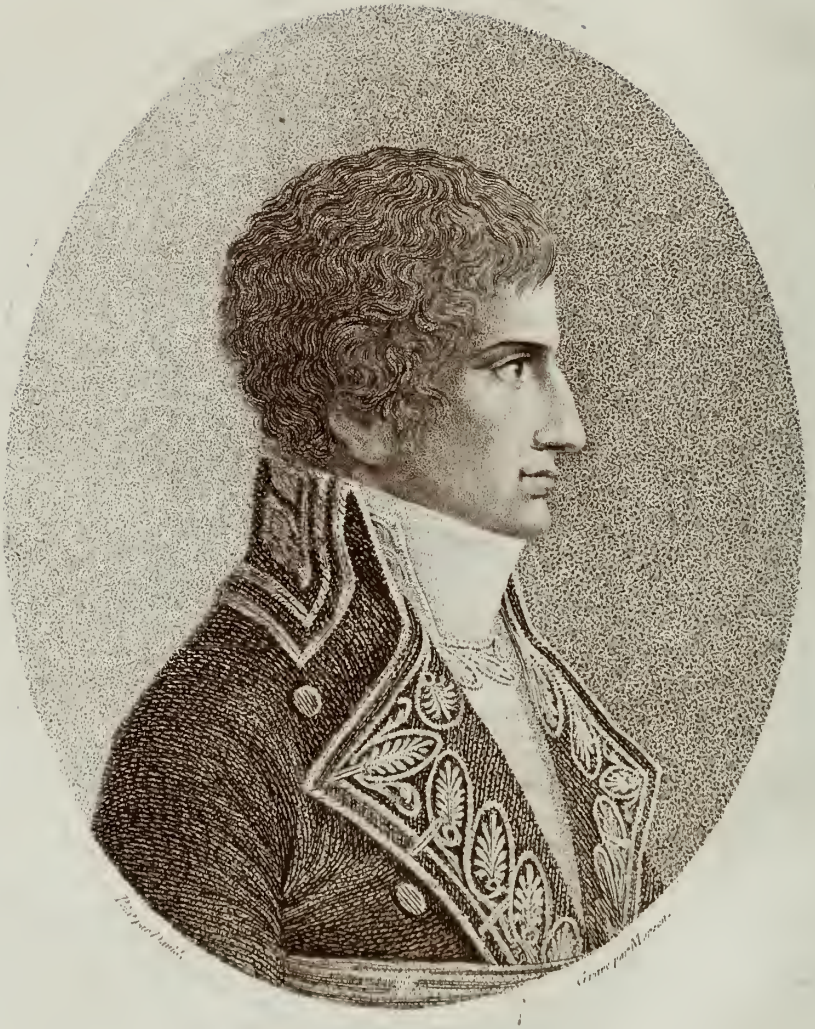

Siège
dela
Citadelle
de
Ferrare,
rendue le 23 Mai.
F
E
B
C
D
A
H
G
Chateau de Milan, rendu le 23 Mai.
C
B
A
Campagne
des
Austro-Russes
en Italie,
en 1799.
Dessiné par Perrenet Ad.t
Citadelle
de
Turin,
rendue le 21 Juin.


LAC SUPÉRIEUR
B
PLAN
d'une
ATTAQUE de MANTOUE,
rendue le 28 Juillet.
CAMPAGNE
DES
AUSTRO-RUSSES
EN ITALIE,
en 1799.
FORT URBAIN, rendu le 9 Juillet.
Route de Modène.
CHATEAU de TORTONE, rendu le 11 Sept.
B
J.N. Champion 1800



J.P. Champion 1800

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS



BONAPARTE

Premier Consul de la République Française.

CAMPAGNE

DES

FRANÇAIS EN ITALIE,

EN 1800,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE

BONAPARTE ET DE *BERTHIER.*

Avec Portrait, Cartes militaires, Marches et Positions des armées, Lignes de démarcation, Plans d'attaque et de bataille, notamment celui de la bataille de Marengo: le tout accompagné de remarques historiques et critiques, et précédé de la relation détaillée du passage des Alpes par l'armée française de réserve.

PAR

W.... OFFICIER ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR.

Pour servir de suite à la Campagne des Austro-russes en Italie.

A LEIPSIC,

CHEZ REINICKE ET HINRICHS, LIBRAIRES.

1801.

CAMPAGNE
DES FRANÇAIS EN ITALIE.

Opérations militaires depuis l'ouverture de la Campagne jusqu' au passage des Alpes par Bonaparte.

Les forces autrichiennes en Italie étoient d'environ soixante mille hommes, lorsque le général Melas, qui les commandoit en chef, ouvrit la campagne dès les premiers jours d'Avril. Les Français, au nombre d'environ trente mille hommes, n'occupoient plus en Italie, à cette époque, que Gênes, et la partie occidentale de son territoire avec Oneille et Nice; mais la force de l'armée française, commandée par Massena, étoit doublée, en quelque sorte, par les excellentes positions qu'elle occupoit le long de la chaîne des Apennins.

Les Autrichiens forcèrent le fameux passage de la Bochetta que les Français regardoient comme inexpugnable; et un parti de ces premiers, conduit par le comte Neuperg, se porta par la vallée de Lucerne, de Miraboc, par le col de la croix sur le territoire de France, y jeta l'alarme et repoussa un corps de troupes françaises jusqu' au fort de Queyras.

Le baron de Melas, qui, avec quarante bataillons, s'étoit porté le 10 Avril vers Varagio, attaqua, le 18, l'armée française près de Voltri. Les Français perdirent la bataille; et une partie de leur armée, à la tête de laquelle étoit Massena, se jeta dans Gênes; l'autre partie, sous le commandement du général Su-

chet, se retira vers Savone; ce général renforça la garnison du château; et, battu de nouveau par le général Elsnitz, il fut ponssé jusqu' au delà de Finale. Les Autrichiens occupèrent d'abord le château de cette dernière ville; de sorte que le 24, Gênes, Savone et Gavi se trouvèrent bloqués. Ce même jour les Français firent une sortie de Gavi. Massena en faisoit chaque jour de Gênes, qui amenoient inutilement pour lui les combats les plus sanglants, à la suite desquels il étoit toujours repoussé. Suchet, de son côté, faisoit aussi les plus grands efforts pour percer jusqu'à Savone et Gênes, sans être plus heureux. Enfin, le 28, le général Melas ayant laissé les généraux Ott et Hohenzollern devant Gênes avec des forces suffisantes pour en continuer le blocus, se porta avec vingt-huit bataillons vers San-Giacomo pour se réunir au général Elsnitz, et attaquer le reste de l'armée française commandée par Suchet.

Le 6 Mai, le général baron de Knesewich avec sa brigade, faisant partie du corps aux ordres du général Kaim, attaqua le Col-de-Tende, et s'empara de ce poste important. Suchet encore battu le 17 par Elsnitz se retira sur Nice, qu' il dut abandonner, quelque temps après, pour se retirer au-delà du Var, sur l'ancien territoire de France, avec le reste de son armée consistant en huit ou dix mille hommes, ayant laissé 230 hommes à Montalban, et 300 à Villefranche. M. de Melas fit investir ces deux forts, et établit le 13 son quartier-général à Nice: Elsnitz prit poste sur le Mont-Grosso, en-deça de la petite rivière de Paglion; et la brigade de Lattermann fut postée le long du Var.

Le 15 le fort de Savone se rendit; la garnison, prisonnière de guerre, consistoit en un général, 1 chef de brigade d'artillerie, 1 chef de brigade d'infanterie, 35 officiers d'artillerie, 120 officiers d'infanterie *), et 998 hommes tant soldats que bas officiers; au total 1156 hommes. On trouva dans le fort 140 pièces de canon.

---

*) Le nombre des soldats étoit considérablement diminué par la rigueur de l'hiver, par les combats, les maladies et la désertion, en sorte que l'armée de Massena, quoique réduite à vingt mille hommes, avoit néanmoins 20 généraux de division, 34 généraux de brigade, 37 adjudants-généraux, et un nombre proportionné d'officiers de tout grade.

Par la reddition de ce fort, toute jonction de Suchet et de Massena devenoit comme impossible; et ce dernier, étroitement bloqué dans Gênes par l'escadre anglaise et l'armée autrichienne, alloit être contraint par la famine de se livrer à la merci des Alliés. Mais tandis que M. de Melas, à la tête des principales forces autrichiennes, concentrées vers Nice, sembloit menacer la France méridionale d'une invasion, Bonaparte venoit par la Suisse avec une armée de cent mille hommes, pour reconquérir l'Italie, et offrir à l'étonnement de l'Europe un des plus grands événements militaires de la guerre présente.

Passage des Alpes par les Français, et relation des opérations militaires qui l'ont suivi jusqu' à la conclusion de l'armistice *).

Le 7 Mars les Consuls de la république ordonnèrent la formation d'une armée de réserve à Dijon. Un appel fut fait à 30,000 conscrits pour se rassembler dans cette ville; beaucoup de corps venus de la Vendée pacifiée, furent passés en revue par le premier Consul dans la plaine du Champ-de-Mars, à Paris.

Cette armée évaluée à 50,000 combattants, sous les ordres du général en chef, Berthier, se mit en marche par diverses colonnes, de Dijon sur Genève, où elle reçut l'ordre d'attendre le premier Consul. Le 13 Mai, Bonaparte en passa en revue l'avant-garde, commandée par le général Lannes, et composée de deux divisions; et le lendemain l'armée presqu' entière se mit en marche pour le grand St. Bernard.

Après avoir traversé le pays de Vaud, l'avant-garde entra dans le Bas-Valais par Saint-Maurice. Le général Lannes établit son quartier-général dans la maison la plus considérable du lieu, et le reste de l'avant garde passa la nuit, abrité sous le toit des granges.

A deux lieues environ de Saint-Maurice, plusieurs officiers de l'état-major, conduits par un guide, allèrent visiter la fameuse cascade de Pisse-vache.

*) Les Français n'ayant eu pour temoin qu'eux-mêmes dans leur passage des Alpes, nous nous contenterons de transcrire ici ce qu'ils en ont publié dans la relation de la Campagne de Bonaparte en Italie qui vient de paroître.

C'est une superbe nappe d'eau et un torrent très-considérable qui tombe d'un rocher perpendiculaire qui a près de six cents pieds de hauteur.

A une demi-lieue plus loin, les troupes passèrent le Trient sur un pont de pierre qu'on avoit fait réparer quelques jours auparavant. Le lit de ce torrent est tortueux; ses bords forment un canal très-étroit. Les soldats s'amusoient beaucoup à faire retentir de leurs voix l'écho des montagnes. Des bergers leur répondoient quelquefois; mais la plupart, peureux et timides, n'assistoient au passage de l'armée, que grimpés sur des rochers escarpés, où il auroit été impossible de les atteindre.

Toute l'armée passa à Martigny, pour aller au mont du grand Saint-Bernard. Ce mont est situé sur les confins du Valais et du Piémont, dans cette partie des Alpes qu'on nomme Paenines. Les soldats, en entrant dans cette petite ville, étoient dévorés de la soif la plus ardente; les habitants s'empressèrent de l'étancher; plusieurs même donnèrent du vin qui est assez cher dans ce canton. On compte huit lieues de Martigny à l'Hospice ou couvent situé sur le Saint-Bernard. A une demi-lieue, on commence à monter insensiblement. Le chemin est beau et peut se faire en voiture, jusqu'au bourg Saint-Pierre, ou Pétersburg.

La vaste base de ces monts accumulés n'est qu'un composé des débris des montagnes supérieures; on rencontre ici des granits roulés, là, des graviers et des sables; plus loin des pierres calcaires grises. Le chemin de la Drance qu'on passe et repasse plusieurs fois, occupe tout le fond de la vallée qui devient fort étroite.

L'avant-garde s'arrêta quelque temps à Martigny. L'artillerie se rassembloit à force dans ce village, et n'attendoit que le général Marmont pour monter à son tour. C'étoit un beau spectacle que la confusion qui régnoit à Martigny. Tous les chevaux et mulets des environs avoient été mis en réquisition, et les paysans arrivoient en foule pour aider le passage, et réparer les chemins qui étoient dans le plus mauvais état.

De Martigny on fut à Saint-Bronchier, village situé entre des montagnes très-hautes et très-escarpées. Les habitants de ce lieu se ressentent un peu de l'aspect sauvage du sol qui les nourrit; presque toutes les maisons étoient fer-

mées, aussi les tambours ne daignèrent-ils pas faire entendre le son de leurs caisses. A peine trouvoit-on une ou deux auberges pour prendre quelques provisions que l'on payoit encore fort chèrement. De là on trouve le petit village de Liddes dans lequel on ne fit que passer. La Drance est ici fort resserrée. Ce n'est pas sans frémir qu'on s'aperçoit, quand on est sur deux morceaux de bois, jetés d'une roche à l'autre, appelés ici pont, qu'on a un gouffre de plus de 300 pieds au-dessous de soi. Cependant une grande partie des soldats traversèrent ce pont; quelques autres, la cavalerie surtout, firent un long détour, pour trouver un passage plus commode qui avoit été pratiqué par les soins du général Marescot.

Le dernier village qu'on rencontre, avant d'arriver au grand Saint-Bernard, est le bourg Saint-Pierre, ou Pétersburg; on ne peut plus se servir de voitures pour aller au-delà. Les montagnes sont plus rapides, et il n'y a plus de chemin battu. On compte trois lieues de ce bourg à l'hospice. C'est le passage le plus fréquenté pour communiquer du Bas-Valais en Italie, par la vallée d'Aost et le Piémont. Le transport des marchandises ne se fait qu'à dos de mulets ou de chevaux; et c'est du produit de ces transports que vivent la plupart des habitants de ce mont. On ne voit sur cette route que des rochers entassés les uns sur les autres, entre lesquels on passe par mille détours. Des torrents, des eaux y roulent et s'y précipitent de tous côtés; la végétation étant moins vigoureuse, les productions de la terre y diminuent insensiblement. Les derniers arbres qu'on rencontre et qui sont tous des sapins et des pins, sont à une lieue environ du bourg Saint-Pierre. Plus loin on ne voit plus que des buissons et des arbres rabougris. Le dernier arbrisseau que l'on vit étoit un sureau sans fruit. La neige dont ce mont est couvert y reste toute l'année; en beaucoup d'endroits elle est si tassée et si ferme que les pieds des chevaux n'y marquent pas. Le premier aspect de ce grand spectacle, est celui du chaos et de la nature non vivifiée: on n'y voit ni plantes ni arbres; des glaces et des neiges couvrent toutes les sommités.

Une partie de l'artillerie de campagne étant arrivée à l'hospice, le général Marmont, d'après les ordres du premier Consul et du general en chef, fit publier à son-de-trompe, dans le bourg Saint-Pierre et tous les villages envi-

ronnants, que chaque pièce de canon avec ses affûts et caissons, seroit payée pour son transport sur la montagne et sa descente à Etroubles, 600, 800, ou 1000 francs, selon le calibre et le poids. A cette annonce, une foule de paysans accoururent avec leurs chevaux et mulets. Des milliers de soldats se réunirent à eux, et en moins de deux jours, vingt pièces de canon y furent transportées. Néanmoins comme les chevaux manquoient, le général Marmont, pour accélérer le passage, se servit de deux moyens fort ingénieux. Le premier, un gros arbre qu'on creusa en forme d'auge, dans laquelle on couchoit des pièces de 8, de 12, et des obusiers; cent hommes, paysans, officiers et soldats s'atteloient à un cable, traînoient la pièce, et mettoient deux jours pour la faire passer le Saint-Bernard. Le second moyen étoit des traîneaux sur roulettes, que le chef de brigade Gassendi avoit fait construire à Auxonne. Les affûts étoient démontés et portés pièce à pièce par des mulets, excepté les affûts des pièces de 4, que dix hommes portoient sur des brancards. On étoit obligé de décharger les caissons, de les faire passer à vide, en mettant les munitions dans des caisses que portoient des hommes ou des mulets.

La 24e demi-brigade d'infanterie légère et la 96e de ligne, ont mis deux jours à effectuer le passage, et ont préféré bivouaquer dans les neiges et en ordre, plutôt que d'abandonner leur artillerie.

Dans les pas les plus difficiles, les troupes s'encourageoient en battant la charge; spectacle imposant s'il en fut jamais.

L'obstacle le plus difficile à surmonter étoit de faire passer l'artillerie sur le sommet de ces monts. La perspective d'un chemin de plusieurs lieues de long sur quelquefois dix-huit pouces seulement de large, pratiqué sur des rochers à pic, ces montagnes de neige qui menacent de se précipiter sur leurs têtes, ces abîmes où le moindre faux-pas peut les engloutir, rien n'a pu effrayer les soldats. Ils se pressoient autour des pièces pour avoir l'honneur de les traîner.

Au passage de l'artillerie de l'avant-garde, une avalanche *) emporta une

*) Les avalanches sont produites par les neiges amoncelées par les vents et suspendues au haut des montagnes; elles tombent souvent et se précipitent dans les fonds en causant les plus grands ravages.

pièce de 8 et trois canonniers. Cet événement malheureux produisit une foule de contes et d'exagérations qui commençoient à intimider l'armée, et lui faisoient prendre des précautions qui nuisoient beaucoup à la rapidité de la marche. Le général Lannes se fit donner des renseignements positifs, les communiqua aux soldats, qui, certains qu'il n'y avoit d'avéré que l'accident rapporté ci-dessus continuèrent leur route comme auparavant.

C'est sur la cime de ce mont, dans ce pays oublié de la nature, que leur amour pour leurs semblables, a réuni des hommes, dont l'héroïsme est aussi pur et aussi noble que la vertu dans laquelle il prend sa source. Séquestrés du reste des humains, en communication seulement avec ceux que le hasard, la curiosité ou l'infortune amène dans leur monastère, ces bons cénobites pratiquent tous les devoirs de la plus sublime humanité.

Arrivés près de l'hospice, un religieux préposé pour recevoir les officiers principaux, les prévint par son honnêteté et s'offrit de leur servir de guide dans des sentiers à lui connus et qui n'étoient point encombrés de troupes. Chemin faisant il leur apprit que sur l'invitation du premier Consul, et d'après une somme considérable que le couvent avoit reçue, il étoit chargé de distribuer une demi-bouteille de vin à chaque soldat; ou au moins aux plus fatigués. Après trois quarts d'heure d'une marche assez pénible ces officiers aperçurent un petit bâtiment environné de neiges, qu'ils ne tardèrent pas à reconnoître pour l'hospice. Des tables avoient été placées au dehors; des canonniers s'y rafraîchissoient; on voyoit de tous côtés des canons sur leurs traîneaux; et des affûts sur les mulets; jamais sans doute, ce lieu n'avoit été si fréquenté. Il y faisoit très-froid, et quoique enveloppé dans un manteau on y grelottoit comme si on eût eu la fièvre.

Chacun des religieux de l'hospice a ses fonctions; ils reçoivent indistinctement toutes les personnes qui se présentent, les nourrissent et les logent gratis. Dans le temps des neiges, c'est-à-dire, pendant neuf mois de l'année, ces hommes intrépides marchent à la découverte des voyageurs égarés dans les neiges ou assaillis par des orages; ils portent avec eux des provisions pour reconforter ceux qui en ont besoin. De très-gros chiens habilement dressés, les accompagnoient autrefois, mais la plupart ont péri.

Après s'être reposées quelques heures les troupes descendirent le revers méridional de la montagne du Saint-Bernard qui conduit à la vallée d'Aost. On se trouva bientôt hors de cet atmosphère sombre et humide; le soleil étoit chaud, le jour pur et serein; tout étoit couvert de troupes, de mulets et de canons. Cette partie de la montagne est plus rapide que celle du côté du Valais; elle est aussi plus couverte de terre végétale; les fleurs y brillent de tout leur éclat; des papillons, colorés des plus vives couleurs, voltigent de tous côtés. Presque tous les soldats, pour descendre plus promptement glissèrent sur le dos jusqu'au bas; ils arrivèrent bientôt au petit village de Saint-Remi, à deux bonnes lieues de l'hospice, et continuèrent ainsi leur route jusqu' à Etroubles, où les troupes reçurent ordre de faire halte. Ce village est distant de cinq lieues environ de l'hospice et près d'Aost et des avant-postes autrichiens. On craignoit quelque surprise. Le général Lannes se hâta d'arriver; il étoit neuf heures du matin; le temps se chargeoit d'épais nuages: il passa en revue la sixième légère et la vingt-deuxième de bataille, et se disposa à l'attaque.

Pour faciliter l'intelligence des opérations militaires que nous allons décrire, nous avons jugé à propos de mettre sous les yeux de nos lecteurs une Carte de l'Italie septentrionale dessinée exprès à cet effet. (Voyez la carte No. 1.) On y remarquera la chaîne que forment les Alpes et les Apennins depuis le Saint-Gothard jusqu' à Nice, et depuis Tende jusqu' au duché d'Urbain; chaîne dont les sommités vues en plan offrent une espèce de digue ou de rempart qui entoure les vastes plaines du Piémont et de la Lombardie, et donne à ce beau et riche pays la forme d'un bassin traversé dans toute sa longueur par le Pô, et arrosé par une infinité de rivières qui, descendant des Alpes et des Apennins, viennent presque toutes se jeter dans ce fleuve.

Nous avons mis une légère teinte sur les pays occupés par les Français à l'époque du 15 Mai: tous les pays occupés par les Autrichiens sont laissés en blanc. Pour plus de clarté nous n'avons marqué sur cette carte, que les lieux dont il est fait mention dans nos relations. Les forts et les forteresses sont distingués par un petit carré et une bannière; celles qui étoient encore au pouvoir des Français sont en bleu, et ne comprennent que Gavi, Gênes et les deux petits châteaux de Villefranche et de Montalban près Nice. Celles au pouvoir

des Autrichiens sont en rouge; Milan, Pavie, Plaisance et Crémone, où étoient leurs principaux magasins sont en jaune.

Les corps d'armées autrichiennes, sous les ordres des généraux Ott et Hohenzollern, formant le blocus de Gênes, sont marqués par des lignes rouges, ainsi que tous les autres corps des mêmes armées: on en voit un formant le blocus de Gavi, un autre formant ceux de Villefranche et de Montalban. On voit près de Nice les principales forces autrichiennes sous les ordres de MM. de Melas et d'Elsnitz: un autre petit corps aux ordres du général Kaim, vers Suze et Pignerol; un autre près d'Aost sous le commandement du général Wuckassowich; et un autre encore, près Belinzone, aux ordres du général Dedowich, pour observer le passage du Saint-Gothard.

L'armée française de réserve que Bonaparte faisoit marcher en Italie par diverses routes, est ici distinguée par des lignes bleues. De cette armée vingt-trois mille hommes, conduits par le général Moncey, pénétroient par le Saint-Gothard, pour se porter sur Milan et sur l'Oglio: environ trois mille hommes sous la conduite du général Berthencourt, passoient le Simplon pour se porter par Domo-d'Ossola et Arona sur le Tesin; cinquante-cinq mille hommes, composant le principal corps d'armée, sous la conduite du général en chef, Berthier, pénétroient dans le Piémont par le grand Saint-Bernard et la vallée d'Aost; tandis que cinq autres mille hommes, sous les ordres du général Chabran, et dix à douze mille sous ceux du général Turreau pénétroient; les premiers par le petit Saint-Bernard et les seconds par le mont-Cenis et le mont-Genèvre.

Si à ces forces, conduites vers le nord de l'Italie par Bonaparte, on ajoute les huit à dix mille hommes aux ordres de Suchet, postés derrière le Var, près de Nice, et les garnisons de Montalban, de Villefranche et de Gavi, ainsi que le corps d'armée de Massena dans Gênes, d'environ quinze mille hommes, on verra que les forces autrichiennes, qui ne s'élevoient pas à plus de soixante mille hommes, alloient être entourées et attaquées de tous côtés par cent vingt mille Français; c'est-à-dire par des forces doubles. Outre le désavantage du nombre, les Autrichiens alloient avoir contre eux le plus grand de tous, celui d'être réduits à la défensive, dans le pays du monde le plus ingrat pour ce genre de guerre. Les Français d'ailleurs étoient et avoient toujours été maîtres de tous les passa-

ges des Alpes *) qui ne sont point en aussi petit nombre que bien des personnes le croient; car depuis Nice jusqu' au Saint-Gothard, il en existe plus de cinquante, connus et fréquentés; outre une infinité d'autres militairement praticables d'après ce principe de tactique, que partout où une chèvre passe, un soldat peut passer.

Les forteresses au pouvoir des Autrichiens ne pouvoient guères par leur position être d'un grand avantage à la défense du pays qu'ils occupoient. Alexandrie, Tortone et Serravale ne pouvoient empêcher Massena, dès qu'il seroit débloqué, de se porter de Gênes sur Plaisance où étoient les magasins de l'armée autrichienne, ou sur Parme et vers Sarzane et Lucques. Suchet, n'étant plus contenu par des forces suffisantes, pouvoit pénétrer dans le Piémont par le Col-de-Tende, ou par les sources du Tanaro, en tournant Coni, s'il ne vouloit ou ne pouvoit le bloquer. Les fortifications de la Brunette, de Suse, d'Exiles et autres postes qui couvroient Turin avoient été démolies ou détruites par le roi de Sardaigne, en exécution des articles de son traité de 1796 avec la République française. Le petit château de Bard étoit le seul poste, qui dans tout le nord du Piémont put un peu entraver la marche des Français, mais nullement l'empêcher. Arona sur le lac majeur ne pouvoit arrêter le général Berthencourt qui pénétroit par le Simplon. Aucune place, aucun point fortifié ne couvroit le Milanais du côté de la Suisse, aussi le général français, Chabert, qui commandoit au Saint-Gothard, dont il avoit été constamment en possession pendant toute la campagne, étoit-il regardé par tous les tacticiens comme le capitaine des portes de la Lombardie et même de celles de Milan.

---

*) Le 8 Mai les Français, au nombre de trois cents hommes étoient déjà descendus du petit Saint-Bernard dans la vallée d'Aost et s'étoient avancés jusqu'à Villeneuve, lorsqu'un corps d'Autrichiens de cent hommes seulement, s'étant avancé à leur rencontre, leur opposa une si forte résistance qu'ils dûrent se replier sur la Tuile. Dans le même temps un autre parti de Français descendit du grand Saint-Bernard et parut vouloir pénétrer dans la vallée; les Autrichiens se replièrent jusqu'à Gignod pour les attendre dans cet endroit, mais ils ne s'avancèrent point. D'un autre côté le général Chabert, qui étoit sur le Saint-Gothard, envoyoit tous les jours de fortes patrouilles dans la vallée Levantine jusqu'à Airolo.

Si présentement on considère quelles étoient à l'époque du 15 Mai la distribution et les positions des forces autrichiennes, on verra que cette distribution ne pouvoit être plus favorable au projet d'invasion que Bonaparte commençoit à exécuter; et que généralement tout le favorisoit. Ses cinq corps d'armée, dont trois très-nombreux, n'alloient rencontrer que de très-foibles corps d'Autrichiens, faciles à culbuter: on peut en juger par la comparaison des lignes rouges (même carte No. 1.) qui expriment par leur étendue la force respective de chaque corps. Les principales forces autrichiennes étoient employées au blocus de Gênes et concentrées vers Nice, à cent cinquante milles de la frontière septentrionale de l'Italie, qui, ouverte de toutes parts et presque dégarnie de troupes, offroit dans toute son étendue, depuis les Alpes jusqu'au Pô, une conquête trop facile aux Français pour qu'elle leur échappât et pût leur procurer quelque gloire.

Le 16 Mai le général français, Lannes, commandant l'avant-garde du corps d'armée aux ordres du général en chef, Berthier, qui la veille avoit passé le grand Saint-Bernard, arriva à Aost, à 11 heures du matin, avec la 6e division d'infanterie légère et la 22e de bataille, composant 24 bataillons. Il ne trouva qu'un bataillon hongrois (du Bannat) posté sur les hauteurs en avant de cette ville, lequel pour éviter d'être tourné, se retira dans la ville après avoir fait quelque résistance sur le pont. Craignant d'y être investi il se replia sur Chatillon, et prit poste sur les hauteurs en avant de ce bourg.

Le 18 ce même bataillon fut encore attaqué dans cet endroit par l'avant-garde du corps d'armée de Berthier, forte de trois divisions aux ordres du général Lannes. Obligé de céder à cette nombreuse avant-garde, il se retira après la plus vigoureuse résistance; et les Français, ne trouvant point d'autres ennemis à combattre, arrivèrent le même jour à une demi-lieue du château de Bard.

Le 19, au point du jour, le général Lannes prit poste sur les hauteurs qui dominent le château, après avoir envoyé quatre compagnies de grenadiers prendre possession de la ville, abandonnée des Autrichiens, et fait porter deux pièces de 4 sur les hauteurs d'Albard pour les faire jouer contre le château dont le commandant refusoit de se rendre. Les Français employèrent toute la nuit à faire passer leur artillerie à travers la ville; et le lendemain l'avant-garde, renforcée de la division Boudet, forte par là de 48 bataillons, se porta sur Yvrée.

Le général autrichien; de Briey, étoit venu prendre position derrière Yvrée avec les régiments de François Kinski et Michel Wallis; et F. M. L., comte de Haddick, s'étoit porté vers Romano avec deux régiments de cavalerie, l'Empereur et l'Archiduc Jean, pour soutenir le général de Briey.

Le 23, le général Lannes fit attaquer la ville et le château d'Yvrée, défendus par les deux bataillons de Kinski lesquels tinrent trois heures dans ce mauvais poste *) contre des forces dix fois plus nombreuses. Mais le général de Briey voyant l'impossibilité de se soutenir plus long-temps contre des forces aussi considérables, ordonna au régiment de Kinski d'abandonner Yvrée, et lui-même se replia sur le général Haddick.

Le 26 le général Lannes, qui avoit suivi la route de Turin, arriva sur les bords de la Chiusella et attaqua les généraux Haddick et de Briey, réunis derrière cette rivière, n'ayant sous leurs ordres que les régiments déjà nommés, composant environ quatre mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie.

Les Français tentèrent plusieurs fois de prendre d'assaut le pont de pierre sur la Chiusella, mais le brave régiment de François Kinski les repoussa chaque fois avec un courage héroïque: c'est ce qui força les Français à passer cette rivière à gué en plusieurs colonnes, pour tourner le pont. Mais alors les régiments de l'Empereur et de l'Archiduc Jean, dragons, conduits par le général, comte de Patfy, chargèrent à plusieurs reprises l'infanterie française, enfoncèrent quatre fois ses bataillons et firent un carnage horrible. La perte des Français fut d'environ 2500 hommes, tués et blessés et 300 prisonniers avec autant de chevaux **). Les Autrichiens ne perdirent que 400 hommes parmi lesquels se trouva le général Patfy, blessé à mort d'un coup-de-feu.

---

*) Les Français en conviennent eux-mêmes dans leurs relations officielles. Voilà comme Berthier s'exprime. "L'ennemi avoit mis garnison dans le château et paroissoit vouloir défendre la ville; il avoit trop peu de monde pour pouvoir résister.

**) Les gazettes françaises n'ont porté la perte des Français dans cette affaire qu'à deux à trois cents, tant tués, blessés que prisonniers, et celle des Autrichiens à 5 à 600 hommes et autant de prisonniers. Mais ce qui prouve que leur perte a été beaucoup plus considérable que celle des Autrichiens, c'est qu'ils n'osèrent les poursuivre, et qu'ils restèrent deux à trois jours sur la Chiusella.

Le général, comte de Haddick, ayant reçu ordre de ne point engager d'action décisive, se retira dans la position d'Orca. Les Français restèrent sur les hauteurs de Casal-à-Monte; et malgré leur grande supériorité ils n'osèrent inquiéter les Autrichiens dans leur retraite.

Le général Lannes s'étant porté avec toute son infanterie sur Chivasso, y resta toute la journée du 29, et fit des démonstrations pour passer le Pô et se porter sur Asti afin de pouvoir intercepter le corps de troupes autrichiennes, qui revenoit de Nice. Ces démonstrations obligèrent les généraux autrichiens à faire filer de Turin toute l'infanterie dont ils pouvoient disposer sur la rive droite du Pô, vis-à-vis de Chivasso, où se trouvoit déjà le régiment de Lobskowitz, dragons, qui s'étoit retiré de Chivasso à l'approche des Français. Pendant ce temps, le général Murat à la tête de quatorze régiments de cavalerie, formant un corps de 5000 hommes, se portoit sur Verceil, faisoit rétablir le pont de la Sesia, et s'avançoit jusqu'à Novarre, abandonné des Autrichiens, pour prendre position le long de la rivière du Tesin. La nuit du 29 au 30 le général Lannes quitta Chivasso; passa la Dorea-Baltea, et se porta par Crescentino et Trino sur Verceil, où Bonaparte et Berthier arrivèrent le 30, avec le reste du principal corps d'armée, qui avoit passé le grand Saint-Bernard, et avec une partie de celui de cinq mille hommes qui, sous les ordres du général Chabrand, étoit entré en Piémont par le petit Saint-Bernard. Celui du général Berthencourt, fort d'environ 3000 hommes, après avoir passé le Simplon, le 26, arriva à Domo-d'Ossola le 28, et à Pallanza, sur le lac majeur, le 30. Le prince de Rohan étoit posté à Varello avec sa légion, et n'avoit qu'une pièce de canon: il fut attaqué par la légion cisalpine forte de 2000 hommes, commandés par le général Lecchi. Le prince, quoiqu'avec des forces très-inférieures, résista quelque temps, mais apprenant que toute l'armée française étoit arrivée sur le Tesin, il se détermina à la retraite qu'il effectua avec autant d'habileté que de bravoure.

Dans ces entrefaites le général Turreau avoit passé le mont-Genèvre et le mont-Cenis avec 10 à 12 mille hommes: son artillerie avoit passé par le mont-Valaisan. Dès le 25 Mai la division qui avoit passé le mont-Genèvre, et que Turreau conduisoit lui-même, s'étoit avancée dans la vallée de Suse, sur la rive droite de la Dorea, jusqu'à Villa-Almèse, avoit poussé ses avant-postes, le 25, jusqu'à St. An-

tonio, sur la rive opposée et étoit restée dans ces environs. Le général Kaim étoit vers Avigliano; ses avant-postes s'étendoient sur la rive droite de la rivière qui passe en cet endroit jusqu'à St.-Michel-la Morlet et Lenze; et sur la gauche du côté de Pignerol.

Le 26, les avant-postes du général Kaim, placés près d'Avigliano, furent attaqués à diverses reprises par les Français, qui furent repoussés jusqu'à St. Ambrogio. Deux escadrons de hussards, commandés par le major Mosko, et une compagnie de dragons de Karaiezai arrêtèrent l'ennemi et l'empêchèrent de faire de nouveaux progrès. Deux capitaines français, trois officiers, et cent-vingt hommes furent faits prisonniers. Les Autrichiens se maintinrent dans leurs positions, et les Français se retirèrent près de Bussolina.

Le 29 les Français se retirèrent de Suse, et le général Kaim les fit suivre par ses avant-postes *).

Dans le même temps les deux autres divisions de l'armée de Turreau, conduites par les généraux Duhesme et Loison, qui avoient passé le mont-Cenis, marchoient sur Turin et s'étoient déjà réunies sur le Pô à l'armée de Berthier, dont elles formoient dès-lors l'aile droite. Ainsi le 30 Mai, les Français étoient entièrement maîtres de tout le pays entre le Pô et le Tesin, et s'étendoient depuis Suse jusqu'à Novarre. Leurs forces, sur cette ligne s'élevoient à plus de 70 mille hommes, y compris la légion cisalpine.

D'un autre côté le général Moncey avoit passé le Saint-Gothard; le général Lapoype, qui commandoit son avant-garde, étoit arrivé le 28 à Airolo, le 30 à Belinzone, et occupoit le 31 Locarno et Lugano. Le peu d'Autrichiens qui étoient de ce côté, ne pouvant opposer de résistance à une armée de 23 mille hommes qui, outre la grande supériorité du nombre, avoit encore l'avantage du terrein, se replièrent jusqu'à Faido, sur la route de Milan.

Le château de Bard étoit investi et attaqué depuis le 19 Mai. Le 26, le général Gobert, ayant eu ordre de tenter l'escalade, l'entreprit à la pointe du jour.

---

*) Les Français ont publié de brillantes relations de la prise de Suse, de la Brunette, etc. qu'ils prétendent avoir emporté à la bayonnette. Ces exploits n'ont eu lieu que sur leurs gazettes, puisque les fortifications de ces postes sont détruites depuis 1796.

Les troupes se portèrent à l'assaut avec la plus grande audace, et firent tous les efforts imaginables pour pénétrer dans l'enceinte des batteries; mais elles furent repoussées de tous côtés avec une perte considérable. Dès-lors les Français reconnurent la nécessité de faire brèche; ils établirent des batteries sur les hauteurs voisines qui dominent le fort. Les canons, transportés de France par le Col-de Fenètre tirèrent sur ce fort jusqu'au 31, que la capitulation fut proposée et conclue le lendemain entre le capitaine Honard de Bernkopf, commandant du fort, et le général Chabran, commandant du siége: la garnison, consistant en trois à quatre cents hommes, fut prisonnière de guerre et conduite en France.

Le général en chef, baron de Melas, ayant été informé de l'entrée des Français en Italie, partit de Nice le 18 Mai *), après avoir confié au général Elsnitz le corps de troupes posté sur le Var, et ordonné à toutes celles qui n'étoient pas nécessaires de ce côté de se porter vers le Pô. Il arriva à Turin le 24. Le peu de troupes qu'il avoit sur ce point, ne lui permettant que des dispositions défensives sur la rive droite du Pô supérieur, il se contenta d'envoyer des ordres dans le Mi-

---

*) On a vu que l'avant-garde de Berthier, conduite par Lannes, avoit passé le grand Saint-Bernard le 14. Ainsi, M. de Melas, placé à 150 milles d'Italie de distance, en a été informé en moins de quatre jours. Il est parti sur le champ pour Turin, où il est arrivé le 24, se faisant suivre par tout ce qu'il avoit de troupes disponibles. Pourroit-on citer un exemple d'une exactitude plus grande de la part des généraux et officiers subalternes à informer leur général en chef des mouvements de l'ennemi, et une plus grande promptitude de la part du général en chef pour les prévenir? Cependant voilà comme s'exprime à ce sujet le Journal de Paris. "Ces jours derniers la garnison du fort de Bard passoit à Genève avec son comman-„dant. Celui-ci déploroit l'aveuglement du général Melas. Aux avis qu'on lui envoyoit sur „le nombre de troupes qui passoit le mont Saint-Bernard, et sur l'artillerie qu'on avoit trouvé „moyen d'y transporter, il répondoit par des plaisanteries. On fit dire au commandant du fort „de Bard qu'il avoit la berlue, qu'il voyoit dix hommes et dix canons où il n'y en avoit „qu'un, et qu'il avoit le crystallin taillé à facettes. Le capitaine Stonard, à qui l'on attri-„bue cette accusation, la dément formellement. — Autre extrait du même Journal. Yvrée le 29 Mai. Il est constaté que M. de Melas est toujours à Turin, qu'il y est arrivé en poste, „criant contre les généraux qui, de Turin, lui donnoient des nouvelles de la Vallée d'Aost „et soutenoient qu'il n'y avoit pas plus de 6000 hommes. La plus grande partie de son ar-„mée, qui étoit enfournée à Nice, se rapproche à grandes marches du Pô.„

lanais pour la sureté des magasins. Pendant ce temps les divisions Turreau, Duhesme et Loison menaçoient Turin; et trois divisions de l'avant-garde, commandées par Lannes, faisant mine de vouloir passer le Pô, pour se porter sur Asti, tenoient M. de Melas en échec à Turin, où il attendoit les renforts qui lui venoient de Nice. A ces mouvements de l'avant-garde française se joignoient ceux de l'armée de Berthier qui exécutoit le passage du Tesin.

Les Autrichiens n'avoient que deux régiments de cavalerie avec quelques pièces d'artillerie légère sur la rive gauche du Tesin. Le général Murat disposa ses quatorze régiments de cavalerie de manière à inquiéter les Autrichiens sur cette rivière, depuis le lac majeur jusqu' à Vigevano; et tandis que la division Boudet, qui étoit à ses ordres, se présentoit au pont de Buffalora, où les Autrichiens avoient retiré leur pont-de-bateaux et placé quelques pièces de canon pour défendre le passage, il faisoit des dispositions dont le but étoit de persuader aux Autrichiens, que son intention étoit de passer le Tesin près de Voltagio.

Les Autrichiens avoient retiré toutes les barques sur la rive gauche, à l'exception de quelques-unes que les habitants du village de Galiate avoient cachées et qu' ils offrirent aux Français. Le général Murat ordonna en conséquence à son artillerie, à une partie de la cavalerie, et à la 70e demi-brigade de se présenter au port de Galiate pour surprendre ce passage; ils y arrivèrent le 31 à la pointe du jour. Le général Murat mit son artillerie en position et riposta avec vivacité à celle que les Autrichiens faisoient jouer sur la rive gauche. Pendant cette canonnade les grenadiers de la 70e profitant des barques que les habitants de Galiate leur avoient procurées, passèrent un des bras de la rivière, et gagnèrent une isle boisée d'où ils purent faire un feu de mousquetterie avantageux. Le général Murat fit approcher son artillerie pour prendre en flanc celle des Autrichiens; de sorte que sous la protection de ce feu, et à l'aide des bateaux les Français effectuèrent entièrement leur passage. La cavalerie autrichienne, après avoir fait prendre plusieurs positions à son artillerie pour le contrarier, le voyant effectué, se retira dans le village de Turbigo, d'où elle essaya quelques sorties sur l'infanterie française; mais l'adjudant général, Gerard, s'étant emparé du pont en avant de Turbigo, rendit toute tentative inutile. La nuit approchant, le général Murat sentit l'importance de débusquer la cavalerie autrichienne de sa position; il ordonna en conséquence au général Mon-

nier d'attaquer de vive force Turbigo; ce qu'il fit, accompagné du général cisalpin Pino, avec la plus grande impétuosité. Ce village fut emporté, mais après une défense opiniâtre et singulièrement remarquable de la part d'une troupe de cavalerie, n'y ayant point d'infanterie à ce poste.

Le général Murat se porta aussitôt sur Buffalora, que ce mouvement obligea les Autrichiens d'évacuer, en abandonnant au général Vignole une partie des bateaux du pont reployés et coulés à fond au moment de leur retraite.

La nuit et la journée du premier Juin, le reste de l'armée de Berthier passa le Tesin et se porta le lendemain sur Milan; tandis que Lannes, avec les divisions qui jusque-là avoient fait l'avant-garde, se portoit sur Pavie, où il entra le 3 sans trouver ni ennemis ni opposition quelconque. Murat étoit entré le 2 à Milan: Wuckassowich l'avoit abandonné après avoir jeté une garnison dans le château, et s'étoit retiré au-delà de l'Adda.

Murat fit investir le château de Milan. Lecchi avec la légion cisalpine marcha vers Cassano et Bergame. Les divisions Boudet, réunies à la cavalerie aux ordres du général Murat se portèrent sur la tête de pont de Plaisance, tandis que la division Loison marchoit sur Brescia, Orcinovi et Crema: 1500 hommes furent détachés de cette division, et sous le commandement du général Boursier, et dirigés sur Pizzighetone. Ainsi le Milanais presqu'entier, tomboit au pouvoir des Français sans coup-férir, et sans que M. de Melas pût aucunement s'y opposer. Ce général étoit encore à Turin le 4 Juin, et dans la plus grande anxiété, attendant l'arrivée à Asti du corps aux ordres d'Elsnitz, et la reddition de Gênes*). Mais pressé de tous côtés par l'armée française, il avoit enfin ordonné la levée du blocus de Gênes, lorsque le jour même de l'arrivée de cet ordre au général Ott, le général français Massena, forcé par le manque absolu de vivres, demandoit à capituler, et envoyoit le général Andrieux au quartier autrichien avec plein

*) Dès l'instant que le général Elsnitz eut quitté les bords du Var, Suchet se reporta en avant à sa poursuite; il atteignit son aile droite, puis le chassa du Col-de-Tende, de celui de Brans, et le força, ayant l'ordre d'éviter tout combat, à faire un grand détour pour sortir des montagnes. C'est ce qui avoit retardé sa marche; il n'étoit encore le 6 Juin qu'à Orméa.

pouvoir à cet effet. S'il eut été possible au général Ott de traîner la capitulation en longueur, il est hors de doute que Massena eut été obligé de se rendre prisonnier de guerre avec les restes de son armée. Pressé par les circonstances singulières où se trouvoit le général autrichien, il lui accorda non-seulement la libre sortie de Gênes avec son armée, mais encore la faculté de se réunir à Suchet et de reprendre aussitôt les hostilités.

Les Français sortirent de Gênes le 5 Juin; les Autrichiens sous le commandement du général Hohenzollern, prirent possession de la ville et des forts; et le général Ott, avec environ 1500 hommes partit le 6 pour se porter par la Bocchetta sur Voghera.

Le 5 le général Murat attaqua la tête-de-pont en avant de Plaisance, défendue par quatre à cinq cents Autrichiens. Les Français soutinrent pendant sept heures le feu à mitraille des batteries placées sur la rive droite du Pô; et pendant ce temps ils renouvelèrent plusieurs fois l'attaque avec des troupes fraîches qui s'avançoient avec une impétuosité qui tenoit de la fureur. Mais malgré cela ils échouèrent chaque fois dans leurs tentatives. Le champ de bataille près la tête-de pont étoit couvert de leurs morts dans toute son étendue; ce qui peut donner une idée de leur perte dans cette affaire. La nuit seule mit fin à leurs efforts téméraires. Cependant le général Mosel qui commandoit à Plaisance, reconnoissant qu'il étoit impossible de faire une plus longue résistance, tant à cause de la foiblesse de la garnison que parce que les artilleurs étoient presque tous tués ou blessés, resolut d'abandonner la tête-de-pont pendant la nuit, après avoir fait entrer la garnison dans le château et passer l'artillerie sur la rive droite du Po à la faveur des batteries qu'il avoit sur cette rive; il fit ensuite rompre les ponts.

Le 6, de grand matin, le général Lannes engagea une canonnade sur différents points du Pô, pour partager l'attention des Autrichiens qui n'avoient partout que des piquets; et profitant de quelques bateaux qu'il étoit parvenu à réunir, il passa ce fleuve vis-à-vis de Belgioso, et se porta aussitôt en avant pour occuper l'importante position de Stradella, afin de couper par là aux Autrichiens la seule communication qu'ils eussent encore.

Dès le 5 les Français, au nombre de quelques mille hommes, avoient déjà passé le Pô sur des trailles ou ponts-volants qu'ils avoient devant Pavie, et avoient

été attaqués près de Busco, au confluent du Tesin, par le régiment d'infanterie de Reiski, auquel s'étoit joint quelques compagnies d'Ottacha, et une partie du régiment Lobskowitz, dragons. Cette foible troupe les ayant repoussé, avoit maintenu jusqu'au 6 la communication d'Alexandrie avec Plaisance, mais l'arrivée du corps d'armée française à Stradella, mettant les Autrichiens dans une position critique, ils dûrent se replier sur Voghera, et se réunir le 9 au corps du général Ott.

Le 7 les Français étoient maîtres de toute la Lombardie; ils occupoient Lecce, Brescia, Orcinovi, Crémone et Plaisance *); tous les magasins, tous les hôpitaux étoient en leur pouvoir; et telle étoit la position critique des Autrichiens qu'ils se trouvoient dénués de tout, et encore bien loin d'être réunis pour s'opposer aux Français. Le général Ott n'étoit parti de Gênes que le 6 Juin. Le même jour Elsnitz, dont la division avoit été fort affoiblie par les combats qu'elle eut à soutenir dans sa retraite du Var, et par les fatigues d'une marche pénible à travers les montagnes, n'étoit qu'à Ormea; et le 7, M. de Melas étoit encore à Turin avec les divisions de Kaim et d'Haddick.

Le 8, les divisions Kaim et Haddick abandonnèrent Turin, après avoir laissé deux mille hommes dans la citadelle, et se mirent en marche sur Asti, où M. de Melas arriva le même jour. Ott, qui étoit arrivé à Rivalta-di-Scrivia près Tortone, quitta son camp le 8 au soir. Le 9, il campa avec les troupes à ses ordres à Casteggio, et poussa ses avant-postes jusqu'à San-Giulietta. L'ordre avoit été donné par M. de Melas, d'établir dans cet endroit le point de rassemblement de l'armée autrichienne.

Si l'on jette un coup d'oeil sur la Carte, on sentira combien étoit hasardée la position du général Ott à Casteggio, aussi près de la Stradella, où se rassembloient les principales forces des Français, et surtout en considérant que les corps d'Elsnitz, Kaim et Haddick, auxquels il devoit se réunir, étoient encore à plus de 60 milles en arrière.

Les Français avoient tenté un assaut sur Pizzighetone; mais un feu de cartaches bien dirigé par le major Taubenheim, commandant de la place, les avoit repoussés et leur avoit fait essuyer une perte considérable. De son côté le général Nicoletti faisoit une sortie du château de Milan et enlevoit aux Français 4 ingénieurs, 2 canons, quelques hommes et des vivres.

Berthier est trop habile général pour n'avoir point profité de la facilité de battre son ennemi dans cette circonstance, qui lui offroit les moyens de battre en détail l'armée autrichienne, si ses différents corps se présentoient ainsi isolés.

Berthier ordonna donc au général Lannes de quitter sa position de Broni pour attaquer, sans délai, le corps du général Ott, fatigué d'une marche pénible ; et aux généraux Chamberlhac et Watrin, celui de le seconder avec leurs divisions.

Sept divisions françaises, faisant 85 bataillons, marchent aussitôt contre les Autrichiens, rencontrent leurs avant-postes à San-Giulietta, et les poussent jusqu'à Rivetta. Deux bataillons français se portent sur la droite pour tourner l'artillerie autrichienne, tandis que quatre autres bataillons s'emparent des hauteurs de Casteggio, afin de tourner ce bourg. Quelques bataillons autrichiens cherchent à déborder ce corps; mais le général Watrin s'en apercevant, détache aussitôt un bataillon de la 22e division avec ordre de gagner les hauteurs. Ce bataillon est repoussé par les Autrichiens qui gagnent du terrein. Alors la 40e division de ligne, formant 12 bataillons, marche par sa gauche et fait perdre aux Autrichiens l'avantage qu'ils avoient obtenu. Au même instant la 24e division arrive; le général Watrin la réunit aussitôt aux 22e et 40e, formant alors 36 bataillons, elles tournent Casteggio et parviennent à en chasser les Autrichiens. Pendant que ce mouvement s'exécutoit, le général Lannes s'emparoit du bourg par la grande route, et le général Gency continuoit d'être aux prises avec l'aile gauche autrichienne qui se maintenoit opiniâtrément dans sa position.

Le centre et l'aile droite des Autrichiens, obligés de céder momentanément, se reportent en avant avec un nouveau courage et reprennent Casteggio: plusieurs autres positions importantes sont tour-à tour prises et reprises, et le terrein disputé pied à pied. Les 30 bataillons autrichiens composant toute cette armée, quoiqu' extrêmement affoiblis par le grand nombre de combats qu'ils avoient eu à soutenir toute la campagne dans la rivière de Gênes, quoiqu' harassés d'une longue marche forcée, et attaqués de tous côtés par 60 bataillons français, frais et complets, leur opposent néanmoins la plus vigoureuse résistance et s'opiniâtrent à se maintenir dans leurs positions.... Jamais, peut-être, on ne fit un feu plus vif et plus soutenu : les différents corps se chargèrent réciproquement à plusieurs reprises ; et les Autrichiens, quoiqu' inférieurs en nombre, eurent plusieurs fois des avantages

marqués sur les Français. Mais enfin la partie étoit trop inégale pour continuer plus long-temps à se battre: il étoit 8 heures du soir et on se battoit depuis onze heures du matin. Les Autrichiens, privés de tout et éloignés de tout secours, ne pouvoient faire une plus longue résistance sans sacrifier inutilement un grand nombre de braves soldats dont la perte étoit déjà trop grande. Ott fit ses dispositions de retraite; et son premier mouvement rétrograde encourage les Français. Leur réserve, composée de 13 bataillons, commandés par le général Victor, reçoit l'ordre de se porter sur la droite des Autrichiens, tandis qu'Herbin avec 3 compagnies de carabiniers les charge sur la droite. Les 43e et 96e divisions, formant 24 bataillons, commandés par le général Rivaud, s'ébranlent à leur tour et avancent au pas de charge. La 24e division, forte de 12 bataillons, tourne les Autrichiens par leur gauche et fait un grand nombre de prisonniers; la 96e charge avec impétuosité le centre sur la grande route et parvient à le percer; quelques désordres alors se manifestent dans la ligne des Autrichiens; elle commence à plier. Les généraux Victor et Lannes, profitant de ce moment, donnent l'ordre à tous les corps de charger à la-fois. Alors on voit 85 bataillons se précipiter dans le même temps sur 30 bataillons autrichiens, accablés des fatigues d'une longue marche, et d'un long combat. Cédant enfin le champ-de-bataille, ils se retirent sur Voghera, mais montrant toujours dans leur retraite une contenance si imposante que les Français ne les poursuivirent que jusqu'à Montebello.

Les Français dans leurs rapports prétendent n'avoir eu dans cette affaire que 60 hommes tués et 400 blessés, et portent la perte des Autrichiens à 9000 hommes, tués, blessés et prisonniers; ce qui auroit réduit le corps du général Ott de 15 mille hommes à 6000. L'erreur paroît d'autant plus sensible que Bonaparte dans sa lettre aux consuls annonce 1500 tués, 3000 blessés et 400 prisonniers, total 5000 hommes. Berthier dans son rapport officiel parle de 2000 tués et blessés et de 5000 prisonniers, formant 7000 hommes: et enfin Dupont, chef de l'état-major, dans le sien, dit 3000 tués et blessés et 6000 prisonniers *). Si on considère que pen-

*) Tous les rapports de ces trois premiers chefs de l'armée française en Italie, sont aussi discordants sur les affaires qui y ont eu lieu. Par exemple à l'article de la prise de Pavie, le nombre des pièces de canon que les Français y ont trouvé, est porté par Dupont à 500, par

dant neuf heures qu'a duré le combat, les Autrichiens, de l'aveu même des Français ont fait la defense la plus opiniâtre et le feu le plus vif, qu'ils ont eu plusieurs fois des avantages, on croira aisément que la perte a pu être égale de part et d'autre.

Le 11 Juin les divisions Elsnitz, Kaim et Haddick arrivèrent à Alexandrie et se réunirent le 12 à la division du général Ott.

Le 12, le corps d'armée de Suchet, qui, par sa réunion à celui de Massena, sorti de Gênes, s'élevoit à environ 20 mille hommes, étoit déjà à Voltri et à Conégliano près Gênes.

Le 13, toute l'armée autrichienne passa le Tanaro et campa en avant d'Alexandrie, entre la Bormida et le Tanaro. Voyez sur la Planche 2 la position occupée par cette armée, en jaune. Celle des divisions françaises est en bleu.

Le même jour, 13, de grand matin, l'armée française se dirigea sur Tortone et Castel-Nuovo-di-Scrivia. Le corps du général Victor, formant l'avant-garde, passa la Scrivia à Dora; celui du général Lannes se porta à Castel-Nuovo; et celui du général Desaix prit position en avant de Ponte-Coronne. Dans la même journée du 13 toute l'armée française marcha sur San-Guiliano (St. Julien), que l'avant-garde autrichienne abandonna pour aller prendre position à Marengo. Elle y fut attaquée dans l'après-midi par deux divisions, formant 24 bataillons, et forcée de se retirer jusqu'à son pont sur la Bormida. Voyez la même planche 3.

Pour donner une idée nette, précise de la situation singulièrement critique où se trouvoit alors l'armée autrichienne et la rendre sensible au premier coup-d'oeil, nous avons mis une teinte jaune sur toute l'étendue du pays occupé par les Français à l'époque du 14 Juin; et marqué par des lignes bleues les positions de leurs divers corps d'armée: celles des Autrichiens sont distinguées avec des lignes rouges, exprimant, autant que possible, par leur étendue leurs rapports respectifs en force. Les marches ou routes des armées françaises, depuis leur passage des Apes, sont marquées par des lignes bleues ponctuées.

Bonaparte à 300, dont moitié de siége; par Berthier à 200; et par un quatrième rapport il se trouve réduit à 120.... La grosse artillerie avoit été transportée à Parme avec les Chancelleries avant l'arrivée des Français.

Pendant que l'armée de M. de Melas se trouvoit en avant d'Alexandrie prête à combattre, le général autrichien, Loudon, étoit à Vessone, avec une poignée de monde, pour couvrir les frontières du Tyrol du côté du Bresciau *).

Dedowich étoit posté en avant de Vérone pour défendre le haut Adige et les environs du lac de Guarda, ayant à peine 3000 hommes avec lui.

Wuckassowich, avec environ 4000 hommes étoit en avant de Mantoue, pour couvrir cette forteresse et défendre le Mincio.

Les Autrichiens étoient encore en possession des châteaux de Milan et de Plaisance qui étoient bloqués, ainsi que des forteresses de Pizzighetone, Peschiera, Mantoue, de la citadelle de Ferrare et du fort Urbin.

D'un autre côté, ils avoient garnison dans Gênes, dans le château de Savone, dans Coni, dans la citadelle de Turin, dans celle d'Alexandrie, et dans les châteaux de Tortone et de Serravale. Toutes ces places sont marquées en rouge.

Tous les autres corps d'Autrichiens réunis et postés sur la Bormida entre Alexandrie et Valence, formoient une armée d'environ 35000 hommes, sous les ordres immédiats du général en chef, baron de Melas, prête à livrer bataille aux Français, qui étoient en présence.

Quant aux forces de ces derniers, elles étoient distribuées de la manière suivante:

Lecchi, avec la légion cisalpine, forte de deux mille hommes, occupoit Brescia.

Moncey, avec environ 20,000 hommes formoit le blocus du château de Milan, occupoit Plaisance, observoit Bobbio, gardoit le Tesin, la Sesia et l'Oglio jusqu'à son confluent dans le Pô, et poussoit des reconnoissances sur Peschiera et Mantoue.

---

*) Les relations françaises, en rendant compte de l'entrée de la légion cisalpine à Brescia, disent que Loudon n'eut que le temps de se sauver seul. Berthier dit qu'il n'a dû son salut qu'au courage de son escorte qui s'est sacrifiée. Tout cela prouve qu'il n'avoit que très-peu de monde avec lui.

Suchet avoit environ 20,000 hommes à ses ordres, dont une partie étoit devant Gênes, l'autre se portoit par Novi et Aqui sur les derrières de l'armée de Melas.

Turreau, avec 7000 hommes étoit entré à Turin le 11, bloquoit la citadelle et pouvoit envoyer des partis sur Asti.

Un détachement français, laissé à Ivrée, observoit l'Orco:

Les Français occupoient les forts de Bare et de Gavi, marqués ici en bleu.

Le général Lapoype avec 4000 hommes gardoit le Pô depuis Chivasso jusqu'à Casal; il pouvoit passer ce fleuve et se porter sur les derrières de l'armée de Melas.

Chabran avec 5000 hommes étoit sur la rive gauche du Pô, vis-à-vis de Valence sur le flanc gauche de Melas.

Enfin Berthier, général en chef, étoit avec une armée de 60,000 hommes *) dans la plaine de San-Guiliano en présence de celle de Melas. Berthier avoit fait jeter des ponts-volants sur le Pô, au confluent de la Scrivia pour réunir une partie de son armée à celle de Chabran, si Melas entreprenoit de passer le Pô du côté de Valence.

Si le lecteur a remarqué sur la Planche 3 les positions respectives des divers corps d'armée que nous venons d'indiquer, il verra que l'armée de Melas, qui ne s'élevoit point à 40,000 hommes, étoit entourée de 100,000 Français; qu'éloignée de 110 milles de Mantoue, elle se trouvoit sans espérance de secours, sans magasins, sans vivres, et au moment d'être attaquée de tous côtés par des forces excessivement supérieures.

L'armée de M. de Melas étoit trop nombreuse pour être dispersée dans les citadelles d'Alexandrie, de Turin, dans la forteresse de Coni, qui d'ailleurs n'étoient point approvisionnées: elle eut été en peu de jours obligée de

---

*) On y comptoit d'abord les 55,000 hommes qui avoient passé le grand Saint-Bernard, puis les 3,000 hommes qui avoient passé le Simplon, et environ 3,000 de l'armée de Moncey qui avoit passé le Saint-Gothard. La cavalerie française qui se trouvoit en Italie étoit d'environ 9,000 hommes, y compris les 3,000 qui avoient passé le Saint-Gothard avec Moncey.

se rendre à l'ennemi. Se porter sur Gênes et s'y enfermer eut été livrer toute l'Italie à la discrétion des Français, qui, pouvant bloquer Gênes avec 40 ou 50,000 hommes, auroient eu encore environ 80,000 hommes de troupes disponibles pour conquérir le reste de l'Italie, envahir les pays ex-vénitiens et pénétrer dans les provinces héréditaires. Gagner de Gênes, la Toscane par Sarzane et Lucques, ou s'embarquer pour Livourne, eut exigé trop de temps, et les Français eussent été maîtres de la Toscane avant que l'armée de Melas pût y arriver. Il ne restoit donc évidemment au général autrichien d'autre parti à prendre que de passer le Pô près de Valence, pour de-là gagner Pavie, Pizzighetone et l'Oglio, ou de livrer bataille à l'armée de Berthier, la battre et percer directement sur Plaisance; M. de Melas se détermina pour ce dernier parti.

En conséquence, le 14 Juin, au matin, l'armée autrichienne passa la Bormida sur deux ponts, dont l'un avoit été jeté pendant la nuit. Elle étoit formée en trois corps. Une réserve étoit restée en arrière pour couvrir le flanc droit de la principale colonne, qui marchoit sur Marengo, et pour observer la route de Novi, vu que Suchet étoit arrivé dans ces environs. Voyez le plan de cette bataille, planche 3.

Le F. M. L. comte de Haddick, fit la première attaque; il fut suivi par le baron de Kaim, ensuite par la division des grenadiers Morzin, et la division de cavalerie Elsnitz. Pendant que le premier corps attaquoit avec vigueur les deux divisions françaises en avant de Marengo, le deuxième et le troisième corps, aux ordres des F. M. L. Oreilly et Ott, defiloient vers Frégarolo et vers Sale. Voyez la petite carte qui se trouve sur la planche 3.

Les divisions françaises. Gardanne et Chambarlhac, qui étoient placées dès la veille en avant de Marengo, après avoir soutenu quelque temps les attaques du général Haddick, abandonnèrent le terrein en avant de Marengo pour prendre position à la gauche de ce village *). Dans cette nouvelle position ces deux divisions formèrent le centre de l'armée française dont elles formoient d'abord l'avant-garde:

*) La position de ces deux divisions en avant de Marengo est ponctuée sur le plan de la bataille, et tracée en bleu sur la petite carte, planche 3.

deux divisions aux ordres de Lannes forment l'aile droite, et deux autres divisions l'aile gauche. Dix-sept régiments de cavalerie, formant 60 escadrons, sous les ordres du lieutenant-général Murat, et des généraux Rivaud, Champeaux, Kellermann et Duvigneau, furent placés sur les ailes et dans les intervalles. Tel étoit l'ordre du corps de bataille de l'armée française. La réserve, consistant en trois divisions et la garde des consuls, se forma pendant l'action, à mesure que les corps qui la devoient composer arrivoient sur le terrein.

Les trois colonnes autrichiennes se déploient successivement. Celle de droite, conduite par Oreilly, remonte la Bromida pour percer sur Fregarolo; celle du centre, conduite par Haddick, attaque Marengo par la grande route; et celle de gauche, sous les ordres d'Ott, s'avance sur Castel-Ceriolo, tandis que la cavalerie Elsnitz, suivant la route de Sale, cherche à déborder l'aile gauche de l'armée française. Berthier voyant que son corps de bataille ne soutient qu'avec une extrême peine le feu terrible de l'armée autrichienne fait aussitôt marcher sa réserve de cavalerie dont 200 hommes sont commandés pour remonter la Bormida, et observer le mouvement de la droite des Autrichiens: le reste reçoit l'ordre d'appuyer la gauche de l'armée. La réserve du général Desaix reçoit aussi l'ordre de s'avancer; une de ses divisions qui se dirigeoit sur Serravale est rappelée.

Le général Haddick pousse vigoureusement le centre de l'armée française qui se retire par échelons, et prend une position oblique. Dans cette nouvelle position, elle prend en flanc la colonne autrichienne qui marche sur Marengo, et dirige sur elle une fusillade terrible. Les rangs de cette colonne sont éclaircis; elle hésite un instant, mais elle se raffermit et continue sa marche. Le général Victor dispose successivement la 24e légère, la 43e et la 96e de ligne *), pour défendre le village de Marengo. Tandis que ces mouvements s'exécutent, le 8e régiment de dragons français charge et culbute quelques escadrons autrichiens; mais il est chargé et culbuté, à son tour, par de nouvelles forces: le 2e et le 20e de cavalerie le soutiennent,

*) Les personnes qui voudroient connoître ce que les Français appellent demi-Brigade de ligne, demi-Brigade légère, etc, et comment elles sont composées, peuvent consulter le petit ouvrage in 24, qui se trouve à notre librairie sous le titre d'Almanach-Tablettes, contenant entr'autres choses d'une utilité journalière, un état de l'armée française.

et font quelques prisonniers. La gauche des Autrichiens s'avançoit toujours vers Castel-Ceriolo, et leur centre parvenoit à s'emparer du village de Marengo, en faisant 4 à 500 prisonniers. Quelques tirailleurs français, manquant de munitions, abandonnent en désordre le champ-de bataille; les Autrichiens encouragés par ce succès chargent avec plus d'impétuosité. Lannes ne soutient le combat qu'avec peine et se trouve débordé par la gauche. La 40e demi brigade et la 22e reçoivent l'ordre de renforcer la division Chamberlhac qui perdoit du terrein. Les Autrichiens, souvent repoussés au centre reviennent toujours à la charge, et finissent par déborder le village de Marengo. Les Français en déroute se jettent sur la réserve.

Bonaparte, instruit du désordre, et sachant que la réserve du général Desaix n'étoit point encore prête pour rétablir le combat, se porte lui-même à la division Lannes, pour ralentir son mouvement de retraite, et ordonne en même-temps différents mouvements à la 72e demi-brigade, sans cependant parvenir à arrêter les Autrichiens, qui continuoient à gagner du terrein, précédés dans la marche de leurs bataillons par 80 pieces d'artillerie qui vomissoient dans les rangs des Français une grêle de boulets et d'obus. Leur cavalerie en outre débordoit la droite de l'armée française et menaçoit de la tourner. Les grenadiers de la garde des consuls marchent pour appuyer leur droite; ils s'avancent dans la plaine, se forment en bataillon carré et soutiennent trois charges successives.

L'armée autrichienne avançoit toujours, faisant un feu à mitraille qui écrasoit les Français: les routes étoient couvertes de fuyards, de blessés: la bataille paroissoit perdue.

Dans ces entrefaites arrive la division du général Monnier qui faisoit partie de la réverse et étoit campée à Garofalo. Berthier en dirige deux brigades sur Castel-Ceriolo, avec ordre de charger les bataillons qui soutenoient la cavalerie autrichienne. Ce corps traversa la plaine et s'empara du village, après avoir repoussé une charge de cavalerie: mais le centre et la gauche de l'armée française continuant à rétrograder, ce corps est bientôt obligé d'évacuer le village, et de suivre le mouvement rétrograde de l'armée, entourée de la cavalerie autrichienne.

Enfin l'armée française dans le plus grand désordre arrive à San-Giuliano (St. Julien), où la réserve aux ordres du général Desaix, composée de 27 bataillons, étoit formée sur deux lignes avec deux bataillons en potence, en colonnes serrées sur

les ailes, flanquées à droite de 12 pièces d'artillerie, commandées par le général Marmont, et soutenues à gauche par la cavalerie aux ordres du général Kellermann *). Il étoit 4 heures après midi: on se battoit depuis sept heures du matin; les Autrichiens étoient parvenus à la hauteur de Cassina-Grossa. Bonaparte parcouroit le champ-de bataille pour ranimer le courage des soldats et arrêter leur fuite. Ses efforts ne furent point infructueux; les fuyards se rallièrent derrière la réserve.

Desaix à la tête de la 9e division légère, s'élance avec impétuosité au milieu des bataillons autrichiens, et les charge à la bayonnette. La division Boudet suit ce mouvement sur la droite; toute l'armée sur deux lignes s'avance au pas de charge. Elle étoit en ce moment, ainsi rassemblée, forte de 109 bataillons et de 60 escadrons. Les Autrichiens, assaillis tout-à-coup par des forces aussi nombreuses, mettent leur artillerie en retraite et commencent à plier. Le général Desaix est atteint d'une balle et expire sur le champ-de bataille. Toute l'armée française se précipite avec fureur sur la première ligne de l'infanterie autrichienne qui résiste après s'être repliée sur la seconde ligne; toutes les deux s'ébranlent, à leur tour et à-la-fois, pour faire une charge à la bayonnette. Les bataillons français sont repousés, et la division Morzin des grenadiers, composée de 6 bataillons, s'avance à pas redoublé sur Cassina-Grossa; mais le général Kellermann la charge avec 10 escadrons de cavalerie, l'enveloppe, la fait plier et lui fait mettre bas les armes. Ce succès important est le signal pour l'armée française d'une nouvelle attaque générale; toute l'infanterie française, soutenue par l'artillerie, sous les ordres du général Marmont, charge une des trois lignes de l'infanterie autrichienne, tandis que la cavalerie aux ordres du général Murat charge les escadrons autrichiens et les fait plier. Il étoit neuf heures du soir; on se battoit depuis sept heures du matin: l'armée autrichienne, inférieure en nombre, avoit eu à soutenir pendant quatorze heures de combats les attaques réitérées des Français qui, à chaque instant, recevoient des renforts de

*) Voyez cette disposition sur le plan additionel, lettre B., planche 3. La brigade de Kellermann ne vint se joindre à la réserve qu'après s'être ralliée, ayant été entraînée dans la déroute qui a précédé le ralliement général des Français.

troupes fraîches. Le soldat autrichien, en arrivant à Alexandrie, excédé de la fatigue de plusieurs marches forcées, n'y avoit point trouvé de pain; il succomboit d'inanition: son courage n'étoit nullement diminué, mais les forces lui manquoient absolument: une plus longue résistance étoit impossible; d'ailleurs la nuit étoit déjà avancée, et on se battoit depuis une heure dans les ténèbres. L'armée autrichienne se retira sur la Bormida, repassa cette rivière et reprit sa position de la veille: l'obscurité empêcha les Français de la poursuivre dans sa retraite.

La perte de l'armée autrichienne en tués, blessés et prisonniers a été de de 9060 hommes et 1500 chevaux. Le général Melas a eu deux chevaux tués sous lui. En général l'armée éprouva une très-grande perte dans cette bataille en généraux et en officiers supérieurs et de l'état-major: deux cent-trente ont été tués ou blessés. Le général Zach, faisant les fonctions de quartier-maître-général, et le général St. Julien, commandant des bataillons de grenadiers, deux colonels, quatre-lieutenants-colonels, et soixante officiers supérieurs furent faits prisonniers.

La perte des Français en tués et blessés n'a pas été moins considérable: les premiers rapports parvenus en Suisse la portoient à 15,000 hommes. Voilà le texte d'un des rapports insérés dans les papiers publics de France:

L'on a donné hier la plus terrible bataille qui ait jamais eu lieu. La fortune a failli nous abandonner. L'ennemi nous écrasoit avec son artillerie. Quatre fois pendant la bataille nous avons été en retraite: les routes étoient couvertes de fuyards, de blessés, de débris; la bataille paroissoit perdue. Bonaparte n'a pas cédé au péril; par sa présence il a tout rallié. L'on a de nouveau été en avant. Jamais combat ne fut plus opiniâtre, jamais victoire ne fut disputée avec plus d'acharnement. Autrichiens et Français admiroient respectivement le courage de leurs ennemis. Les deux armées se sont trouvées engagées pendant quatorze heures à portée de la mousquetterie. Plus de 60 pièces de canon ont été, de part et d'autre, sur différents points et à différentes heures, prises et reprises. Il y a eu plus de douze charges de cavalerie et avec différents succès. Depuis la révolution on ne parle que des affaires de Fleurus, de Jemmapes, de Rivoli, etc. Celle-ci mérite l'honneur d'être mise à la tête:

ceux qui se sont trouvés dans ces affaires, ont été ébranlés dans celle-ci, et ont frémi d'horreur par le carnage qui a eu lieu. etc.

Nous ne nous étendrons pas sur les fautes qui ont été commises de part et d'autre dans cette bataille, nous remarquerons seulement que ce n'est point sans fondement qu'on a reproché aux Autrichiens d'avoir affoibli leur ligne de bataille, en étendant trop leurs ailes. On voit sur le plan additionnel, lettre B, planche 3, qu' en effet le corps des grenadiers Morzin, que commandoit le général St. Julien, étoit presqu' isolé. Attaqué de front et en flanc par toute l'infanterie française de la réserve; c'est-à-dire, par 24 bataillons, et tourné par dix escadrons de cavalerie, ces six bataillons de grenadiers, ne formant qu'un corps d'environ deux mille hommes *) ont dû mettre bas les armes. C'est principalement à la défection de ce corps qu'est dûe la perte de la bataille; et elle n'eut peut-être pas eu lieu, si les autres corps eussent été plus à portée de le soutenir. Nous rappelerons ici que dans la bataille de Marengo du 16 Mai 1799, gagnée par le général Lusignan, sur le général Moreau, les Français firent à-peu-près la même faute. Moreau, ainsi que Melas, porta sa principale force sur sa gauche. La droite de Lusignan, fut plusieurs fois repoussée, comme l'a été celle de Berthier. Les ailes de Moreau menaçoient de tourner celles de Lusignan; mais celui-ci en habile général fit un effort sur le centre de son ennemi, le culbuta et gagna la bataille. Ces deux batailles ont de la ressemblance à beaucoup d'égards **) mais une grande différence qu'elles ont entr'elles, c'est que Lusignan fut vainqueur avec des forces inférieures, tandis que Berthier ne le fut de Melas qu'avec des forces

---

*) Les rapports français ont parlé de 6000 hommes. Les compagnies de grenadiers autrichiens ne sont que de 100 hommes au grand complet, et dans ce cas n'eussent jamais pu former que 3600 hommes à six compagnies par bataillon. Mais on sait qu'ils étoient réduits à moins de 400 hommes, et qu'ils étoient au plus à 350 en bataille.

**) Voyez le plan et la description de cette bataille dans le 3 Cahier de la Campagne des Austro-Russes en Italie, en 1799.

doubles des siennes. Car il faut observer que l'arrière-garde ou réserve autrichienne, restée de l'autre côté de la Bormida pour observer Chabran et Suchet, ne prit point part au combat; qu'il ne fut soutenu que par 30,000 Autrichiens contre 60,000 Français.

Par la perte de cette bataille M. de Melas, qui, avant qu'elle se donnât étoit dans une position singulièrement critique, se trouva réellement dans une position désespérante. Ses soldats étoient sans pain, sa cavalerie sans fourrage, et il ne pouvoit rien attendre de nouveaux efforts: il ne pouvoit entreprendre de passer le Pô, ni se porter sur Gênes sans être attaqué en tête et en queue par Chabran et Suchet, et en flanc par l'armée de Berthier; c'est-à dire, par des forces trois fois plus nombreuses que les siennes. Mais ce qui aggravoit extrêmement sa malheureuse position, étoit cinq à six mille blessés qu'il ne pouvoit faire soigner, et qu'il ne vouloit point abandonner: l'humanité lui commandoit impérieusement de traiter avec l'ennemi pour leur soulagement. En conséquence le général Skal fut envoyé au camp des Français à deux heures et demie du matin *) pour proposer une suspension d'armes de 48 heures pour enterrer les morts et pour l'échange des prisonniers faits de part et d'autre. Cela fournit l'occasion d'entrer dans des pourparlers à la suite desquels Melas et Berthier conclurent le 17 Juin un armistice et une convention par laquelle

*) Les Français, toujours pleins de jactance lorsqu'ils sont heureux, ont avancé que M. de Melas écrivit à Bonaparte sur la fin de la bataille: Pour Dieu, Monsieur, faites cesser le carnage, je consens à tout. Ce ne fut que quatre heures après la bataille que Melas envoya un parlementaire à Berthier. Si l'on considère que pendant toute la journée les Autrichiens ont eu constamment l'avantage sur les Français et les ont forcé quatre fois à la retraite, on sentira que le carnage a dû être plus considérable pour eux que pour les Autrichiens, et que la fin de la bataille a dû être moins meurtrière que le fort de l'action, puisqu'on se battoit alors dans les ténèbres, et qu'à la nuit tombante les Autrichiens avoient encore la supériorité sur les Français. La défection des six bataillons de grenadiers, et la nuit qui survint obligea les Autrichiens à battre en retraite; et ce qui prouve qu'ils le firent en bon ordre et sans éprouver une grande perte, c'est qu'ils eurent le loisir d'enlever tous leurs blessés.

l'armée autrichienne devoit se retirer derrière le Mincio et abandonner les villes et forteresses de Turin, de Coni, de Savone, de Gênes, d'Alexandrie, de Tortone; les châteaux de Plaisance, de Milan, de Pizzighetone, et le fort Urbain. Conformément à cette convention l'armée de Melas et les garnisons des places susdites se retirèrent derrière le Mincio, où elles établirent trois camps. (Voyez la Carte No. 4.). Le premier près de Villafranca, le second entre Mantoue et Borgasorte, et le troisième près de Governolo. Les Autrichiens mirent une forte garnison dans la citadelle de Ferrare et établirent deux têtes-de-pont à Lagoscuro.

Ainsi toute l'Italie septentrionale jusqu'à la Chiesa, Lucques la Toscane et le duché d'Urbin, tombèrent au pouvoir des Français, de même que la Valteline et le pays des Grisons. Il fut convenu aussi que le pays compris entre la Chiesa et le Mincio ne seroit occupé par l'une ni l'autre armée. Voyez sur la carte No. 4. l'étendue du pays occupé par les Français, lavé en jaune. En comparant cette carte avec celle No. 1. on aura une idée de l'étendue du pays perdu par l'Autriche dans cette courte campagne.

Quelques personnes prétendent que M. de Melas auroit dû rappeler plutôt le général Elsnitz de Nice, qu'il n'eut point dû retenir si long-temps près de lui à Turin, les divisions Kaim et Haddick, enfin qu'il eut dû se porter avec ses principales forces entre Corbette et Milan, ou en avant de Plaisance, sa droite appuyée sur Pizzighetone. Mais si l'on considère l'éloignement de Nice de ces deux positions, on conviendra que Berthier devoit toujours y arriver avant M. de Melas, et qu'il ne pouvoit rappeler Elsnitz avant que Gênes ne se fut rendu, ou qu'on fut décidé à en lever le blocus; que Kaim et Haddick ne pouvoient quitter la position de Turin avant qu' Elsnitz ne fut parvenu à la hauteur des sources de la Bormida pour ne point l'exposer à être coupé. D'un autre côté, M. de Melas, en levant le blocus de Gênes pour se porter avec toutes ses forces sur la gauche du Pô, auroit abandonné à l'armée de Massena, réunie à celle Suchet, toute la rive droite du Pô. Ainsi, quel-

que parti qu' eut pris M. de Melas dans cette conjoncture, il n'eut pu défendre l'Italie: il lui eut fallu 30 ou 40,000 hommes de plus qu'il n'avoit.

Mais une faute bien réelle que les Autrichiens ont commise, et qui a beaucoup contribué pour eux à la perte de l'Italie, est de n'avoir point profité de la facilité qui leur a été offerte de prendre Gênes un mois plutôt. On sait que les Génois n'ont point d'ennemis plus déterminés que leurs propres sujets ou que les paysans de leur territoire et des pays circonvoisins *). Vingt-mille d'entre eux s'offrirent de prendre Gênes d'assaut, si on vouloit leur en accorder le pillage. Il étoit sans doute plus politique de sacrifier ces gens-là que les soldats de l'armée, et de faire retomber sur eux tout ce que le sac d'une ville a d'odieux. Suworow auroit vraisemblablement accepté leur proposition: la prise de Prague et d'Ismaïl peut le faire croire, et les Français eussent été vaincus comme l'ont été les Polonnois et les Turcs. Mais les Autrichiens crurent que l'humanité devoit leur faire un devoir de refuser l'offre des paysans génois. Ces sentiments d'humanité pour les Génois ont fait répandre le sang de sept à huit mille Autrichiens, et coûtera peut-être la vie à trente ou quarante mille autres pour reprendre l'Italie et les dix forteresses que cette faute leur a fait perdre.

---

*) Jadis les Corses leur portoient la même haine; n'ayant su se les affectionner ni les soumettre, les Génois finirent par les donner à Louis XV.

No 1.
ALLEMAGNE
FRANCE
LAIBACH
UDINE
Gorz
Palmanova
TRIESTE
Capo d'Istria
UNISE
ADRIAT
Pesaro
St Leo
URBIN
ANCONE

No. 1.
SUISSE
LAUSANE
GENÈVE
CHAMBERI
GRISONS
TYROL
ALLEMAGNE
VALTELINE
TURIN
MILAN
PAVIE
PLAISANCE
PARME
MODENE
BOLOGNE
MANTOUE
VERONE
PADOUE
VENISE
FERRARE
RAVENNE
TRIESTE
UDINE
GÊNES
LUQUES
PISE
FLORENCE
TOSCANE
ANCONE
URBIN
ADRIAT
MÉDITE
FRANCE

N.o 2

L L E M A G N E
LAIBACH
UDINE
Gorz
Palma-nova
TRIESTE
Capo d'Istria
VENISE
Pola
A D R I A T
Pesaro
S.t Leo
URBIN
ANCONE

Champs. Ingen. à Leipzig.

Pl 3

J.N Champ. à Leipzig

Pl. 3
CAMPAGNE DES FRANÇAIS
EN ITALIE, EN 1800.
BATAILLE
DE
MARENGO
le 14 Juin 1800.
BATAILLE DE MARENGO.
BATAILLE
DE
CASTEGGIO
le 9 Juin 1800.
B.
Valence
Tanaro
Alexandrie
Melas
Bormida
Pô
Sale
Castel-Nuovo
Castel-Cerolo
Marengo
Ponte Corone
Voghera
Casteggio
Montebello
Stradella
Belgioso
Pavie
Tortone
S. Giuliano
Fregarolo
Bosco
Scrivia
Gl. Ott
Gl. Lannes
Watrin
Rivaud
Victor
Gency
Desaix
Kaim
Haddick
O'Reilly
Elsnitz
Ott
Lannes
Murat
Gardanne
Victor

N.o 4.
ALLEMAGNE
LAIBACH
UDINE
Palma-nova
TRIESTE
Capo d'Istria
Pola
A. D R I A T
Pesaro
S. Leo
URBIN
ANCONE

No. 4.
SUISSE
GRISONS
TYROL
ALLEMAGNE
VALTELINE
FRANCE
MÉDITE
ADRIAT
TOSCANE
GENÈVE
LAUSANE
COIRE
Chiavene
Sion
Aoste
Chatillon
Bard
Ivrée
Como
Varese
Bergamo
Brescia
Peschiera
VERONE
Roveredo
Trente
Bellune
UDINE
Palmanova
Trevise
PADOUE
Porto Legnago
Rovigo
MANTOUE
Borgoforte
Governolo
Guastalla
Casal Maggiore
Crémone
Pizzighetone
Lodi
Crema
PAVIE
Valence
Belgioso
PLAISANCE
Stradella
Voghera
Tortone
Alexandrie
TURIN
Suse
Fenestrelles
Pignerol
Saluces
Acqui
PARME
MODÈNE
BOLOGNE
FERRARE
Mirandole
RAVENNE
Pesaro
URBIN
ANCONE
FLORENCE
LUCQUES
PISE
Sarzana
Spezia
Savone
Oneille
Tende
NICE
Antibes
Fréjus
Villefranche
Gênes
Bobbio
Quieras
CHAMBERI
15 Milles d'Allemagne.
60 Milles d'Italie, ou 20 Lieues.
J. H. Champ. Ingén. à Leipzig.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
945.08 C151801 C001
Campagne des Austro-russes en Italie en
3 0112 089289968